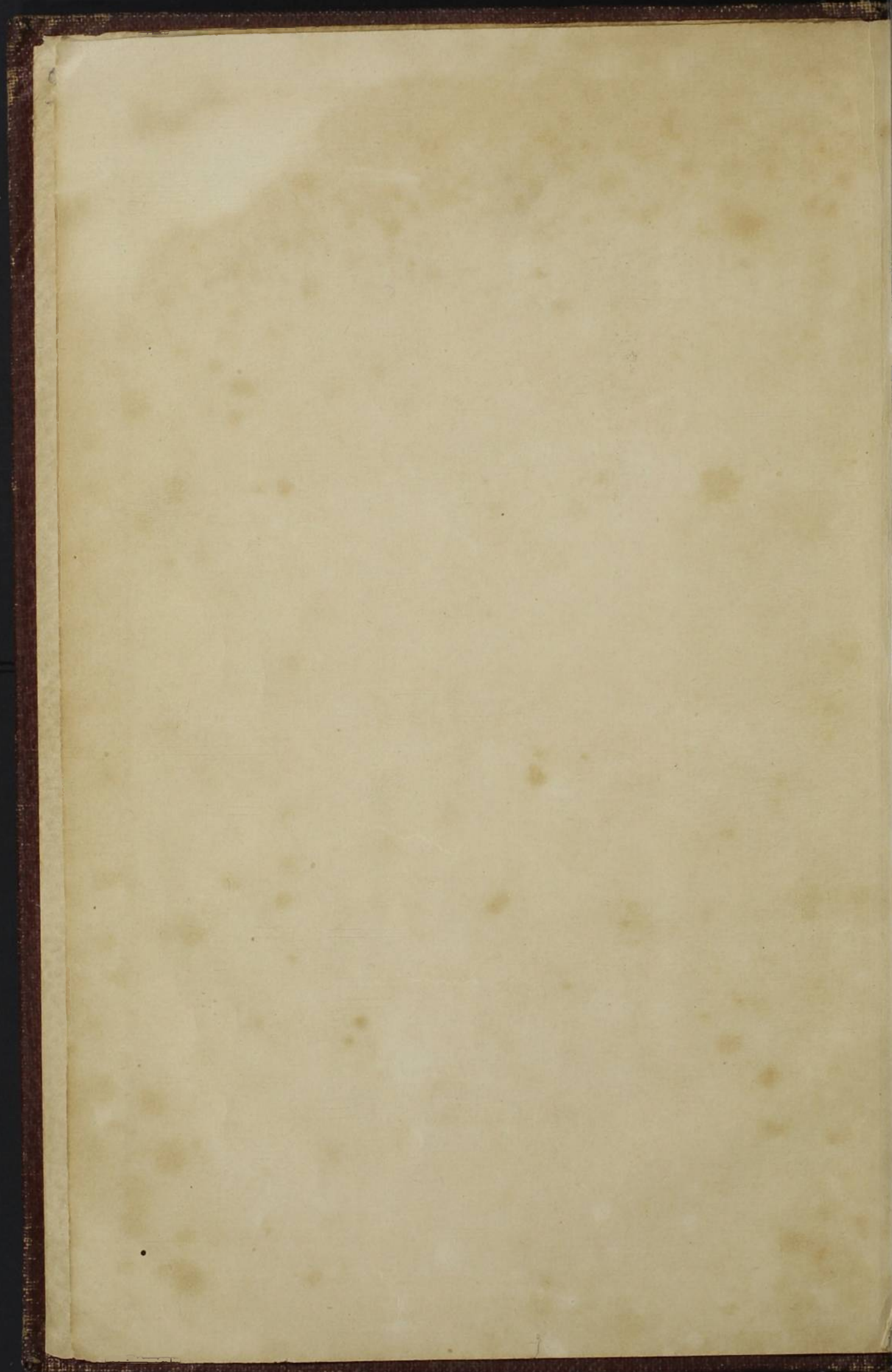


N. V.



142a

186

LES PROVINCES

DE LA

FÉDÉRATION ARGENTINE

ET

BUENOS-AYRES

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE CES PAYS

SOUS

Le rapport géographique, historique, commercial, industriel

ET SOUS CELUI

DE LA COLONISATION

PAR M. A. DE BELMAR

J. E. H. P.

PARIS

IMPRIMERIE D'AUBUSSON ET KUGELMANN
RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE, 13.

1856

5

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

595 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

Acquired from the collection of

DR. J. H. COOPER

1887

LIBRARY

OF THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

595 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

Acquired from the collection of

DR. J. H. COOPER

1887

LIBRARY

OF THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

595 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

Acquired from the collection of

DR. J. H. COOPER

143a

186

Préface

PRÉFACE

La colonisation du Rio de la Plata est devenue aujourd'hui une question capitale : jamais elle n'avait excité une attention plus soutenue, préoccupé un si grand nombre d'intérêts, attiré de si unanimes sympathies. Il y a quelques années, la fièvre ardente des *chercheurs d'or* avait envahi les deux mondes ; de toutes parts, séduits par les plus brillantes espérances, des milliers d'hommes se lançaient dans les déserts les plus inexplorés, sur les plages les plus inhospitalières. D'innombrables déceptions ont dû résulter nécessairement de si aventureuses entreprises, qui auront eu cependant le mérite d'avoir frayé plus d'une route aux véritables pionniers de la civilisation. Aujourd'hui, comme pendant de la splendide colonisation des États-Unis de l'Amérique du Nord, s'organise celle des provinces de la Confédération Argentine et de l'État de Buenos-Ayres ; ce ne sont plus sans doute les captieux mirages de la Californie et de l'Australie, dans lesquels chaque quart d'heure fait éclore un millionnaire ; non, la fable n'est pour rien dans la colonisation nouvelle : c'est simplement des terres fertiles à labourer, des produits d'élite à recueillir, des in-

dustries lucratives, et les éléments d'un commerce immense à faire valoir, afin d'arriver, par le travail, la moralité, l'ordre, l'intelligence, non point à faire concurrence à la maison Rothschild, mais à une aisance plus ou moins considérable, quoique toujours suffisante aux désirs de l'homme sensé. Or, en un pareil moment, rien ne nous a semblé plus à propos que de publier sur les mœurs, la situation et le commerce des peuples du Rio de la Plata, un ouvrage résumant d'une manière précise, impartiale et claire, les notices les plus importantes, et dont la connaissance est en quelque sorte obligatoire à quiconque, pour les affaires ou autrement, entretient des relations avec ce pays. Un grand nombre de ces notions ont été par nous recueillies ou vérifiées sur les lieux mêmes, dans nos différents voyages à travers l'Amérique du Sud; les autres nous ont été fournies par des documents officiels, des ouvrages originaux, inédits, ou dont il n'existe pas encore de traduction française; enfin, aucun travail, aucune recherche ne nous a coûté pour ne présenter à nos lecteurs que des faits, des données de la plus exacte vérité. D'autres 'plumes pourront sans doute faire un livre plus savant et plus étendu, car la matière ne manque pas dans ces régions encore si mal connues, si mal appréciées sous tous les rapports; nous n'avons voulu, pour notre part, que faire un ouvrage utile, un *vade mecum* où le savant lui-même, surtout celui qui n'a pas 'habité le Rio de la Plata, trouvera plus d'une page à lire avec intérêt, et, s'il faut en croire les encouragements et les idées bienveillantes qui nous ont été adressées par les personnes les plus recommandables, soit en Amérique, soit en Europe, nous aurons été assez heureux, malgré notre insuffisance, pour atteindre le but que nous nous étions proposé.

A MES AMIS

DE

BUENOS-AYRES ET DES PROVINCES ARGENTINES

MES CHERS AMIS,

Comme je vous en ai fait la promesse, je mets sous les yeux du public européen les renseignements précieux que j'ai obtenus pendant mon séjour dans vos belles contrées. Indépendamment des études locales auxquelles je me suis livré, j'ai consulté avec soin les travaux si utiles de MM. Mussy, Parish, Brougues, Castellanos, et une foule de documents qui prouvent, avec une complète évidence, les immenses avantages que présente votre pays pour la fondation et le développement des colonies agricoles ; en un mot, je n'ai rien omis pour que cet ouvrage, dont je conçus le plan sur les rives du Parana, fût aussi utile que possible à l'immigration, qui vient leur demander une patrie. Eh ! qui, sous l'impression des grandes idées et du patriotisme des hommes d'élite actuellement placés à la tête de vos institutions, ne se sentirait animé de l'ardent désir de réaliser, dans la limite de ses forces, quelque chose de profitable à l'éternelle cause de l'ordre par la civilisation et la liberté !

Pour vous, mes chers amis du Parana comme de Buenos-Ayres,

soyez en sûrs, je n'oublierai jamais les gages d'affection et les services que j'ai reçus de vous. Votre hospitalité, dont je suis fier, a été celle des nobles âmes... J'aime à me promettre que, dans un avenir peu éloigné, j'aurai le bonheur de vous revoir, et de me féliciter avec vous des progrès de vos colonies naissantes.

En attendant, veuillez agréer le sincère hommage de mon dévouement et de mes humbles travaux.

A. DE BELMAR.

Paris, le 8 novembre 1856.

PREMIÈRE PARTIE

NOTIONS GÉNÉRALES.

Cette partie de l'Amérique du Sud qui se compose aujourd'hui des provinces de la Confédération Argentine, de la province de Buenos-Ayres, de celle de l'Uruguay et du dictatorial du Paraguay, ne formait autrefois qu'un seul Etat, désigné sous le nom de vice-royauté de Buenos-Ayres, et appartenant à la couronne d'Espagne.

Après divers essais de constitutions et des événements dont nous présenterons plus tard une analyse rapide, le 9 juillet 1853, treize des provinces du Rio de la Plata se sont définitivement constituées en corps de nation sous le nom de *Confédération Argentine*. En voici la liste :

Entre-Rios,
Corrientes,
Santa-Fé,
Cordoba,
Santiago del Estero,
Tucuman,
Salta,

Jujuy,
Catamarca,
La Rioja,
San-Juan,
Mendoza,
San-Luis.

On peut y joindre, comme quatorzième province, le Chaco argentin, qui n'est, à cette heure, qu'un désert peuplé de différents restes de tribus indiennes.

La province de Buenos-Ayres ne fait point encore partie de l'Union.

Les treize provinces argentines seront l'objet spécial de

cet ouvrage. Nous donnerons cependant sur les pays circonvoisins toutes les notions que nous jugerons capables d'intéresser les émigrants et les voyageurs.

§ 1. — Limites générales.

Le territoire de la Confédération Argentine, y compris la province de Buenos-Ayres, embrasse une latitude qui va du 22° N. au 41° S., et une longitude s'étendant du 58° au 72° E., du méridien de Paris. Ses limites sont : au nord, la république de Bolivie, les déserts du Chaco, en delà du Rio Bermejo et du Rio Parana; à l'ouest, la chaîne des Andes, qui le sépare du Chili; au sud le Rio Negro de Patagonie (1); à l'est, le Rio Uruguay, qui le sépare du Brésil et de l'Etat oriental, et l'Océan, qui baigne la province de Buenos-Ayres.

Les limites de la Confédération Argentine sont généralement bien déterminées : le Rio Negro, les Andes, l'Uruguay et le Parana forment des frontières naturelles qui circonscrivent parfaitement le territoire national. La seule question encore indécise, en fait de frontières, est celle qui se rapporte à la partie du Chaco située au delà du Rio Bermejo, question qui doit devenir l'objet d'un arrangement avec le Paraguay, les traités du 15 juillet 1852 venant d'être ratifiés tout récemment.

§ 2. — Superficie et Population.

La superficie des Provinces Argentines, suivant Magariños Cervantes (2), est de 138,000 lieues carrées, ce qui représente une étendue égale à celle de l'Europe, diminuée de la Russie.

Quant à la population approximative, elle n'atteint pas un million deux cent mille habitants, en y comprenant les étrangers et les Indiens; ces derniers, dont le nombre est inconnu, mais peu considérable, se trouvent au nord et au sud et sont encore pour la plupart à l'état sauvage.

Il y a maintenant dans les Provinces Argentines de 25 à

(1) La Patagonie, jusqu'à la Terre-de-Feu, fait également partie de la Confédération.

(2) *Nacional de Buenos-Ayres*, du 10 août 1852.

30 mille Français, dont près de 20 mille sont établis dans la province de Buenos-Ayres.

La plus grande partie de la population argentine est d'origine espagnole et appartient à la race caucasienne; néanmoins, dans les campagnes, on rencontre beaucoup de métis et quelques Indiens pur sang. Les noirs n'ont jamais été nombreux dans cette partie de l'Amérique, mais le mélange des différentes races y a produit toutes les nuances imaginables dans la couleur de la peau.

Depuis quelques années, plus de cent mille Européens de sont venus s'établir dans les villes riveraines du Paraná et de l'Uruguay, et déjà cette population laborieuse, parfaitement accueillie par le gouvernement, commence à refluer dans l'intérieur, où elle porte son esprit d'industrie.

La superficie et la population dont nous venons d'indiquer le chiffre, correspondent aux divisions suivantes :

DIVISIONS OU PROVINCES.	SUPERFICIE en lieues carrées.	POPULATION approximative
Entre-Rios	4,000	60,000
Corrientes.	6,000	85,000
Santa-Fé	7,000	40,000
Cordoba	8,000	150,000
Santiago del Estero.	6,000	80,000
Tucuman	8,000	60,000
Salta	6,000	70,000
Juguy.	4,000	35,000
Catamarca	9,000	55,000
La Rioja.	20,000	30,000
San Juan.	10,000	60,000
Mendoza.	5,000	60,000
San Luis	6,000	35,000
Buenos-Ayres.	30,000	230,000
Chaco.	27,000	20,000?
	138,000	1,070,000

Circonscription militaire. — Par le décret du 26 février 1855, le territoire de la Confédération a été réparti en cinq divisions militaires, commandées chacune par un brigadier général, chargé de veiller à la sûreté des frontières.

1^{re} *Division*: Celle de l'ouest, comprenant les provinces de Mendoza, San-Juan, la Rioja et Catamarca.

2^e *Division* : Celle du nord, comprenant les provinces de Jujuy, Salta et Tucuman.

3^e *Division* : Celle du centre ou deuxième du nord, comprenant les provinces de Santiago dal Estero et de Cordoba jusqu'au Rio Tercero.

4^e *Division* : Celle du sud, comprenant le reste de la province de Cordoba, au sud du Tercero, et toute celle de San-Luis.

5^e *Division* : Celle de l'est, formée des provinces de Corrientes, Santa-Fé et Entre-Rios.

§ 3. — Religion.

Le catholicisme est la religion de l'Etat ; ses ministres sont les seuls qui soient salariés par le trésor public, mais l'exercice des autres cultes est libre et garanti par la constitution. Voici comment elle s'exprime dans son article 14 :

« *Tous les habitants de la Confédération* jouissent des
» droits suivants, en se conformant toutefois aux lois qui en
» régleront l'exercice : — droit de travailler et d'exer-
» cer toute espèce d'industrie licite, — de naviguer, — de
» commercer, — d'adresser des pétitions aux autorités, —
» de séjourner, — de voyager, — de sortir du territoire ar-
» gentin, — de publier leurs idées par la voie de la presse,
» sans censure préalable, — d'user et de disposer de leurs
» biens, — de s'associer dans un but utile, — *d'exercer li-
» brement leur culte, d'enseigner, d'apprendre.* »

Circonscription ecclésiastique. — Depuis un grand nombre d'années la Confédération est divisée en cinq diocèses : Buenos-Ayres, Cordoba, Cuyo, Salta et le diocèse du Littoral. Les quatre derniers sont en ce moment administrés par des délégués ecclésiastiques, et les provinces qui en dépendent par des vicaires étrangers, attendu que les évêques nommés par le gouvernement argentin n'ont pas encore reçu l'approbation du Saint-Père.

Diocèse de Buenos-Ayres. — Depuis la récente formation du diocèse du Littoral, celui de Buenos-Ayres est limité à la province de ce nom. Il date de 1620.

Diocèse du Littoral. — Il est formé des provinces de Santa-Fé, d'Entre-Rios et de Corrientes, qui, par une loi du Congrès (24 juillet 1855), ont cessé de faire partie du dio-

cèse de Buenos-Ayres. L'érection de ce nouveau siège paraît justifiée par la nécessité de surveiller de plus près les intérêts religieux ainsi que la conduite et l'instruction du clergé. Son siège est à Parana.

Diocèse de Cordoba. — Il est formé des provinces de Cordoba et de la Rioja ; il date de 1699 et a pour siège la ville de Cordoba. Sa population est de 150,000 âmes.

Diocèse de Cuyo. — Il se compose des provinces de San-Juan, Mendoza et San-Luis. Erigé en 1828, il a pour siège la ville de San-Juan et compte environ 150,000 âmes.

Diocèse de Salta. — Il comprend les provinces de Salta, Sujoy, Catamarca, Tucuman et Santiago del Estero. Son siège, établi à Salta, date de 1720, et sa population n'est pas au-dessous de 260 âmes.

Presque toutes les cures de ces diocèses sont pourvues de sujets, mais les paroisses secondaires manquent généralement de pasteurs, le nombre des membres du clergé régulier capable de les occuper étant à peu près nul. Par suite des agitations politiques et des guerres qui ont si longtemps désolé le pays, la plus grande partie des églises des campagnes sont tombées en ruine et ont vu leurs ressources anéanties. Il est vrai qu'aujourd'hui le gouvernement s'occupe à donner au culte plus de décence et de régularité ; c'est dans ce but qu'il a provoqué l'érection du diocèse du Littoral, et a laissé aux provinces la faculté de proposer l'établissement de nouveaux sièges.

Il existe, en outre, dans la Confédération plusieurs couvents de divers ordres, mais ceux d'hommes n'ont pour la plupart qu'un petit nombre de moines (*frayles*) chargés d'années et vivant d'aumônes. Les religieux, capables d'être utilisés, sont généralement employés à desservir les paroisses, ou se consacrent à l'enseignement.

Quant à l'influence du clergé catholique, dont quelques uns ont essayé d'effrayer les colons des communes protestantes, elle a été réduite depuis longtemps à ses limites légitimes. Le gouvernement a seul le droit de présenter les sujets qui doivent occuper les sièges épiscopaux ; de plus, il a fait rentrer depuis longtemps les biens ecclésiastiques dans le domaine public, et le traitement alloué au clergé, bien que suffisant pour assurer la dignité de ses fonctions, ne l'est pas assez pour exciter, comme autrefois, les convoitises privées.

De plus, depuis 1825, et d'après un traité avec l'Angleterre, les protestants ont à Buenos-Ayres un temple où ils exercent publiquement leur culte.

§ 4.—Configuration du territoire.

La Confédération Argentine peut naturellement se diviser en trois grandes régions :

La Mésopotamie Argentine. — C'est une large bande de terrain comprise entre le Parana et l'Uruguay; elle contient les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, et présente une superficie d'environ 11,000 lieues carrées.

La Pampasie Argentine. — Vaste région de plus de 70,000 lieues carrées, comprenant toute la plaine entre le Rio Negro de Patagonie, les Rios Parana et Paraguay, les dernières déclivités des Andes, dans le désert de *las Salinas*, ce qui représente les provinces de Buenos-Ayres, San-Luis, Cordoba, Santa-Fé, Santiago del Estero, partie de Salta et le Chaco.

La Région Andine. — Elle se compose des provinces de Mendoza, San-Juan, La Rioja, Catamarca, Tucuman, partie de Salta, Jujuy. Son étendue égale 65,000 lieues carrées.

La majeure partie du Territoire Argentin se déroule en une plaine immense, accidentée au N.-O. par quelques plateaux séparés de l'énorme chaîne des Andes, plateaux où l'on trouve des pics couronnés de neiges éternelles et des vallées aussi froides que celles des Alpes; on rencontre encore les grands plateaux des Sierras de Cordoba, de San-Luis, du Volcan et de Tandil, s'élevant isolément au milieu des Pampas, les ondulations de l'Entre-Rios et les *cuchillas* des Missions, en sorte que toutes les époques géologiques sont là représentées.

§ 5. — Grands bassins.

Bassins et fleuves. — Les eaux du territoire de la Confédération Argentine forment un grand nombre de bassins et de cours dont les uns se déchargent dans l'Océan, tandis que les autres vont se perdre dans les lacs et les lagunes dont la plaine des Pampas favorise la formation.

Le premier et le principal de ces cours est le *Paraná*, nom

qui, en langue Guarani, signifie *comme une mer*; appellation pleinement justifiée par le volume immense des eaux de ce fleuve, égal, dit-on, à celui de tous les fleuves d'Europe réunis.

Le Parana sort des régions du Brésil, où il se forme du confluent du Rio-Grande et du Paranabiba; traverse, dans la direction du sud-ouest, la province brésilienne de Saint-Paul; tourne au sud pour baigner les cent lieues de frontières occidentales du Paraguay; atteint les Missions Corrientines, et fait, vers l'ouest, un contour de cent lieues pour aller recevoir, à peu de distance de la ville de Corrientes, les eaux du Paraguay, récemment grossies de celles du Pilcomayo et du Bermejo.

Le Paraná prend alors réellement la majesté d'une mer : un moment rétréci (devant Corrientes) dans un lit d'environ trois quarts de lieue de large, bientôt il éloigne ses rivages à perte de vue, forme plusieurs bras dont les entrelacements produisent des milliers d'îles couvertes de roseaux, de saules, de ceibos aux fleurs purpurines, de pêchers, d'orangers, et dont quelques unes ont une étendue de plusieurs lieues carrées. Arrivé à Santa-Fé, c'est-à-dire à 160 lieues de sa jonction avec le Paraguay, il prend de nouveau la direction du sud-est; il reçoit le Salado, le Tercero, etc., et va, 130 lieues plus bas, former par neuf bras différents, et concurremment avec l'Uruguay, le vaste Rio de la Plata. Le parcours du Parana est de plus de 500 lieues. Les crues de ce fleuve, pendant lesquelles, comme le Nil, il submerge et couvre de limons une partie de ses rives, commencent en décembre pour se terminer régulièrement à la fin d'avril.

Les navires, calant sept pieds et demi (2 mètres 25), peuvent le parcourir en toute saison jusqu'à la ville de Candelaria, dans la province de Corrientes, c'est-à-dire jusqu'à 370 lieues de son embouchure; les passes de Martin-Garcia et de Saint-Jean offrent seules quelques difficultés durant les basses eaux.

Dans la partie supérieure de son cours, entre l'Etat du Paraguay et le Brésil, le Paraná est entrecoupé de récifs et de cataractes qui rendent la navigation impossible, hors pour ces légères embarcations d'une seule pièce de bois que les indigènes transportent sur leurs épaules au-delà des passages périlleux.

« Le *Saut de Guayra*, entre le 24^e et le 25^e parallèle, dit

» M. César Famin, est l'une des plus formidables cataractes
» du monde. Les denses vapeurs qui s'exhalent de ce gouffre,
» apparaissent à plusieurs lieues de distance, et reflètent les
» brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Un immense volume
» d'eau, développé sur une largeur de plus de douze mille
» pieds (plus de 4 kilomètres), se trouve subitement resserré
» en un canal de moins de 200 pieds (environ 66 mètres), qui
» se précipite, bondit sur les rochers, et tombe dans l'abîme
» avec un fracas plus assourdissant que celui de cent ton-
» nerres qui éclateraient simultanément. » (*Histoire du Chili, du Paragnay, etc.*, par César Famin.)

Ajoutons, avec le capitaine anglais Hotham, que le Parana paraît former un canal naturel pour les vents, qui ne cessent d'y souffler du nord au sud; les observations météorologiques, faites à Buénos-Ayres en 1922, donnent douze jours vent du nord pour un jour vent du sud. Quant à la rapidité du courant, elle varie, suivant la saison, de 3 à 6 kilomètres.

Le *deuxième* cours d'eau est représenté par l'Uruguay. Ce fleuve, qui prend sa source dans la province de Sainte-Catherine, dépendante du Brésil, suit d'abord la direction de l'ouest, il tourne ensuite au sud-ouest, atteint les Missions corrientines et fait mine de vouloir se jeter dans le Parana, dont il n'est plus qu'à une distance de dix-huit lieues; mais, reprenant sa direction vers le sud, il sépare de la Confédération argentine la province brésilienne de Rio-Grande et l'Etat de l'Uruguay, reçoit les quelques rivières d'Entre-Rios et de Corrientes qui ne se jettent point dans le Parana, et vient, après un cours d'environ 300 lieues, déboucher dans le Rio de la Plata. Bien que les eaux de l'Uruguay soient considérables, il n'est guère propre à la navigation commerciale que jusqu'à Salto, à 60 lieues de son embouchure.

La réunion des eaux du Parana et de l'Uruguay forme le RIO DE LA PLATA, offrant les dimensions gigantesques d'un bras de mer. Sa longueur est de 70 lieues et sa largeur de 10 lieues à l'embouchure du Parana, et de 30 entre les caps Sainte-Marie et Saint-Antoine, où il se joint à l'Océan. L'importance du Rio de la Plata, sous le rapport du commerce et des relations avec les régions intérieures de l'Amérique du Sud, nous a paru mériter un article spécial dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

Le *troisième* cours d'eau de la Confédération argentine

est le Rio Colorado. Ce fleuve, du reste, encore très-peu connu, descend de la chaîne des Andes, traverse obliquement la Pampasie, où il paraît recevoir quelquefois les eaux du lac Bebedero, et se décharge dans l'Atlantique, après un cours d'environ 350 lieues.

Le *quatrième* et dernier cours principal est le Rio-Negro, sur les confins de la Patagonie. Ce fleuve, qui descend également des Andes chiliennes pour se jeter dans l'Océan, a été encore moins exploré que le Rio Colorado ; l'un et l'autre, dans l'extrême longueur de leurs cours, perdent une grande partie de leurs eaux par l'évaporation et l'action absorbante des terrains qu'ils traversent.

Bien que le Rio-*Paraguay* ne compte pas encore parmi les fleuves du territoire argentin, on sera sans doute bien aise de trouver ici quelques détails sur ce grand affluent du Parana, qui le prive de l'honneur de porter son nom jusqu'au grand estuaire du Rio de la Plata.

Le Paraguay, que l'on pourrait appeler le Missisipi de l'Amérique du Sud, tire ses sources d'un système de lacs désignés sous le nom des *Sept Lagunes*, situés dans les sierras qui s'élèvent à l'ouest du Brésil, et semblent un prolongement des hautes montagnes du Pérou. Ainsi, tandis que le versant septentrional de ces grandes arêtes du globe alimente les cours d'eau qui forment le Maragnon et le Rio des Amazones, leur versant méridional donne naissance à un fleuve non moins fameux, ce qui a fait dire au voyageur français Castelnau, qui, de 1843 à 1848, a exploré la Bolivie, le Brésil et le Pérou : « Dans les montagnes au nord de » Diamantina, j'ai vu jaillir de la même source les eaux de » la rivière des Amazones et celles du Rio de la Plata. »

Sorti du bassin des Sept Lagunes, le Paraguay ne tarde pas à tourner au sud ; il traverse les riches provinces brésiliennes de Matto-Grosso et de Cuyaba, où son cours se grossit de plusieurs rivières navigables, dont la principale est le Jauru. Il arrive ensuite à une région de marais appelée les *Lagunes de Jarayes*, région qui, dans la saison des crues périodiques, est envahie par les rivières descendant des montagnes, et transformée en une véritable mer de 100 lieues de long et de 30 de large, à 500 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Après la saison des pluies, cet immense amas d'eau s'écoule dans le Paraguay, qui, encore à 400 lieues de la mer, est déjà navigable pour les navires de

40 à 50 tonneaux. Accru des eaux du Taguari, du Mondogo, du Latiriquiqui et d'un nombre infini de rivières, le Paraguay arrive à l'Assomption, reçoit les larges nappes du Pilcomayo et du Bermejo, et se joint au Paraná, à 10 lieues environ de la ville de Corrientes. Ce fleuve aux eaux profondes, au cours sinueux, coule généralement sur un lit de sable et de limon, contrairement au Parana, dont le cours supérieur est hérissé de rochers. Le Paraguay est navigable, pour les grands navires, jusqu'à Coïmbre, dans le Brésil, à 200 lieues de son embouchure.

Les cours secondaires sont :

Le *Rio-Pilcomayo*, qui prend sa source dans la Cordillère des Andes, sur la frontière du Pérou et du Chili, non loin de Chuquisaca, capitale de la Bolivie. Après un cours de 500 lieues sur le territoire de cette république et à travers les déserts du Grand-Chaco, il se jette dans le Paraguay par deux embouchures et vis-à-vis l'Assomption. Plusieurs explorations tentées sur ce fleuve, la dernière, en 1844, par un Américain du Nord, le commodore Thompson, ont prouvé que la partie supérieure du Pilcomayo n'était pas navigable à cause du peu de profondeur des eaux et des bancs de sable dont elles sont semées.

Le *Rio Bermejo* (le fleuve *Vermeil*), ainsi nommé à cause de la couleur rougeâtre de ses eaux à l'époque des inondations. Il prend sa source sur le versant méridional des Sierras boliviennes, et se dirige vers le sud-est, où, après avoir reçu le Rio-Grande de Jujuy et traversé les belles et vastes plaines du Chaco, il termine, dans le Rio-Paraguay et à une vingtaine de lieues au nord de la ville de Corrientes, un cours d'environ 350 lieues. La navigabilité du Bermejo est aujourd'hui une heureuse réalité : cette découverte, déjà affirmée par Cornejo, à la fin du dernier siècle, et par Soria, au commencement du siècle présent, vient d'être pleinement confirmée par M. Hotkman, citoyen des Etats-Unis. Cet explorateur hardi, parti d'Oran, dans la province du Jujuy, aux premiers jours de mars 1855, est arrivé heureusement à Corrientes dans le courant de juillet de la même année. Il a été reconnu que la profondeur moyenne de ses eaux, dont le cours est très-sinueux, était de 2 mètres 58 centimètres. Ainsi plus de doute, le temps approche où, par la voie du Bermejo, du Paraguay et du Paraná, c'est-à-dire par un canal de 650 lieues, toute la Bolivie, ainsi que

les fertiles provinces de Jujuy, Salta, Tucuman, pourront arriver directement au Rio de la Plata, toucher aux marchés du Rosario et de Buenos-Ayres, et prendre part au mouvement commercial qui entraîne le monde civilisé.

§ 6. — Bassins secondaires.

Le *Rio Salado*. — Cette rivière, qui prend sa source dans la province de Salta, coule entre le Chaco et les provinces de Tucuman et de Santiago, arrive dans la province de Santa-Fé et se jette dans le Parana, après un cours de plus de 200 lieues. Le nombre et l'importance des affluents du Salado en feraient un fleuve de première classe s'il ne perdait la majeure partie de ses eaux en traversant des terrains plats et sablonneux. On espère pourtant, qu'au moyen de quelques travaux d'art, il pourra devenir constamment navigable de Salta à Santa-Fé. Comme l'indique son nom, cette rivière roule des eaux un peu salées; cette qualité, qui lui est commune avec tous les affluents occidentaux du Paraguay, atteste la présence de nombreux gisements salifères dans la chaîne secondaire des Andes. Les affluents orientaux du Paraguay et du Paraná offrent sans exception une eau parfaitement douce.

Le *Rio Dulce*. — Cette rivière, dont le cours est parallèle à celui du Salado, descend comme lui, des chaînes secondaires des Andes, traverse les provinces de Tucuman et de Santiago del Estero, et va se perdre dans la grande lagune de *los Porongos*, dans les Pampas de Santa-Fé.

Les *Rios Primero* et *Segundo*. — Ces deux petites rivières de la province de Cordoba se perdent également dans des plaines de sable.

Le *Rio Tercero*. — C'est la plus importante des rivières qui descendent des Sierras de Cordoba.

« Cette rivière, dit l'honorable M. Pedro Andrès Garcia » dans son rapport au gouvernement argentin, cette rivière » a été reconnue et naviguée par de petits navires, depuis le » Parana jusqu'au pas de Ferreira, à environ 30 lieues de la » ville de Cordoba.

» Les avantages de cette navigation sont incalculables. » Mendoza et San-Juan vous enverraient leurs récoltes à un » frêt moitié moindre que le prix actuel, et la province de » Cordoba trois quarts meilleur marché; en effet, les pre-

» miers seraient reçus par les bateaux dans le Saladillo
» de Rui-Diaz, et les secondes dans le Pas de Ferreira; en
» huit jours, ils arriveraient en cette capitale avec une sé-
» curité plus grande que dans les charrettes actuelles, qui
» présentent quelquefois un retard de plusieurs mois. »

Les *Rios Cuarto* et *Quinto*. — Ces cours d'eau sont absorbés par les Pampas de Cordoba et de San-Luis, ainsi que ceux qui descendent de Mendoza et de San-Juan le sont par la lagune d'Urre Laquen, dont les eaux ne paraissent pas avoir d'écoulement permanent.

Le *Rio Salado* de Buenos-Ayres. — Cette rivière, qui a un cours de plus de 100 lieues et débouche dans l'Océan, sera un jour très-utile au commerce intérieur de la province qu'elle arrose.

Les *Torrents* de la Rioja et de Catamarca. — Ils n'ont pas assez d'eau pour former des cours de quelque étendue; imposants durant la saison des pluies, ils ne tardent pas à se perdre dans le désert de *las Salinas*.

L'énumération de ces cours principaux et secondaires, compris dans une région de 138,000 lieues carrées, démontre à elle seule combien les eaux y sont inégalement distribuées : tandis que la Mésopotamie Argentine, enclose de deux fleuves magnifiques, possède d'abondants arrosages et des voies navigables pendant toute l'année, la Pampasie n'a que des rivières d'un cours très-long à la vérité, mais étroites, peu profondes, sujettes à sortir de leurs lits pour former des lagunes et des marais; souvent ces lits sont obstrués par le sable et la boue que les torrents y charrient dans la saison pluviale; en un mot, tant que l'accroissement de la population n'aura point fourni les bras nécessaires pour assurer la permanence de ces canaux naturels, ils présenteront les plus sérieuses difficultés à la navigation.

La Région Andine n'a pas de rivières navigables; les torrents qui tombent des Cordillères servent seulement à l'alimentation de petits canaux qui donnent une étonnante fertilité aux terres, lesquelles sans cette irrigation, seraient d'une complète stérilité. Aucun de ces *arroyos* ou ruisseaux ne fournit un cours d'eau d'une longueur considérable.

§ 7. — Lacs.

Le territoire argentin ne renferme pas de lacs proprement dits, mais quelques lagunes d'assez d'étendue, comme celle des *Porongos*, qui absorbe le Rio Dulce; les lacs du *Cristal*, des *Viboras* et de *Calcales*, dans le Chaco. On y trouve encore les lagunes de *Guanacache* et de *Silverio*, dans la province de San-Juan; le *Bebedero*, dans celle de San-Luis, et l'*Urre-Laquen*, dans les Pampas au sud de Buenos-Ayres. Outre ces principaux amas d'eau, on y rencontre un nombre considérable de petites lagunes dont la dimension varie avec les saisons.

§ 8. — Montagnes.

D'après ce que nous avons dit (§ 4), on peut se figurer le territoire de la République argentine comme une plaine aux proportions immenses, coupée cependant par quelques systèmes de montagnes.

Ces systèmes, au nombre de trois, se trouvent complètement isolés les uns des autres. Ce sont :

1° Dans la province de Buenos-Ayres, les sierras de *Tapalquen*, *Tandil* et *Volcan*, dont la plus grande élévation ne dépasse pas 500 mètres, et qui s'étendent dans la direction du sud-est. Elles sont généralement formées de roches micacées et presque totalement dépouillées de végétation;

2° Le *plateau* de la province de San-Luis : il court également vers le sud-est et atteint, sur quelques points, à une hauteur de 1,000 mètres. Cette montagne, dont les pentes sont délicieuses et couvertes de végétation, est riche en métaux divers;

3° La *Sierra de Cordoba*, au centre de la République. — Elle forme un grand plateau s'élevant comme une île au milieu de la Pampasie, et donne naissance à cinq rivières désignées par leur numéro d'ordre.

Outre ces trois systèmes de montagnes disséminées dans les plaines de la Pampasie, la Cordillère des Andes se prolonge comme une chaîne immense sur toute la frontière occidentale de la République. La partie sud de ces montagnes renferme les sources du Rio Negro et du Rio Colorado, et détache sur le territoire Argentin quelques pics

d'une grande élévation, tels que Cerro Nevado qui s'élève au midi du fort San-Rafael (province de Mendoza), et dont la hauteur n'est pas moindre de 5,000 mètres; l'Aunagua qui en a 7,713, et appartient à la même province. Les deux chaînes qui forment la vallée principale de la Rioja, département de Famatina, ont une hauteur de 6,294 mètres au Cerro Nevado, de 6,070 au Cerro Espico, de 4,575 au Cerro Negro.

Les provinces de Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy, situées tout entières sur le plateau des Andes, présentent des pics où la neige ne fond jamais; la Sierra d'Aconquija, qui sépare Tucuman de Catamarca, n'a pas moins de 5,500 mètres, et, dans la province de Jujuy, la hauteur moyenne du sol des vallées est de 2 ou 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les plateaux des Andes, dès qu'ils ont quelque élévation, deviennent d'une ascension fatigante par la gêne qu'on éprouve à y respirer, ce qui leur a fait donner le nom de *terrains de peine*, mais en revanche les vallées offrent un climat délicieux et d'une admirable fécondité.

§ 9. — Sol. — Minéraux. — Fossiles.

Sol. — On peut affirmer que le sol des provinces Argentines est assis sur une couche de roche granitique, dont l'épaisseur varie de 3 ou 4 mètres à 15 mètres : cette couche, qui du côté de l'est descend des Cordillères pour se plonger dans l'Océan, s'étend, vers le sud, jusqu'aux extrémités de la Terre-de-Feu.

La couche, souvent très-profonde, qui repose sur cette roche est quelquefois argileuse, quelquefois marneuse ou calcaire, plus fréquemment sablonneuse.

Enfin, la partie superficielle et végétale du sol se compose d'un terreau noir ou humus argilo-sablonneux, dont l'épaisseur peut aller jusqu'à un mètre.

Evidemment, ce terrain, formé du détrit des plantes et des animaux, est l'ouvrage des eaux de la mer ou de celles des Cordillères qui ont abandonné, après des siècles, les dépôts sédimenteux de leurs vastes bassins.

Ce terreau précieux qui recouvre comme un manteau les plaines, et même les montagnes des provinces du Rio de la Plata, donne facilement la raison de leur fertilité; cette

fertilité, réellement merveilleuse dans la plus grande partie des Pampas, est encore accrue par les inondations annuelles des fleuves et des rivières.

Il est à remarquer que la couche granitique, servant de base aux couches supérieures, est à une moindre profondeur dans la Bonda-oriental que dans les provinces Argentines; tandis qu'elle est parfois à fleur de terre dans les environs de Montevideo, on la rencontre rarement en creusant des puits dans la Pampasie.

Minéraux. — Toute la région Andine est excessivement riche en mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de nickel, de sel gemme, d'alun, de soufre. Les plus fameux de ces dépôts minéralogiques sont : la mine d'or d'Upsalata, dans la province de Mendoza; celle de Famatina, dans la province de la Rioja; celle de Rinconada, à Salta, etc. Il est fâcheux que le manque de bras et d'ouvriers intelligents ne permettent pas aux Provinces Argentines l'exploitation de tant de richesses sur une plus grande échelle.

Les plaines incommensurables du grand Chaco fournissent en abondance un sel cristallisé, que l'on recueille à l'époque où les lagunes viennent à se dessécher, et les plaines de Santa-Fé possèdent d'énormes masses de fer du minerai le plus pur et que l'on trouve à fleur de terre.

Fossiles. — Les plaines de la Pampasie, formées de terrain d'alluvion, promettent de nombreuses richesses à l'histoire naturelle. Il existe sur les bords du Tercero et près de Santa-Fé de grands bancs de coquillages à plus de cent lieues de la mer. On trouve aussi dans les terrains d'Entre-Rios d'énormes écailles d'huîtres et d'autres débris de produits marins, qui semblent indiquer le fond d'un golfe, égal peut-être à celui du Mexique.

Le squelette du mégathérium, énorme mammifère, dépassant la taille de l'éléphant et dont l'espèce n'existe plus, se trouve fréquemment dans les couches argileuses des Pampas, ainsi que les ossements gigantesques du glyptodon et du milhodon monstrueux représentants, des époques antédiluviennes.

§ 10. — Saisons. — Climat. — Pluies. — Inondations. — Pampero. — Vents. — Salubrité.

Saisons. — La position des provinces du Rio de la Plata au sud de l'équateur leur donne un ordre de saisons absolument inverse du nôtre. Ainsi, les habitants de cette partie de l'Amérique ont le printemps quand nous avons l'automne, l'été quand nous avons l'hiver, et conséquemment ils sont en automne quand nous sommes au printemps, et ont l'hiver quand nous avons l'été. Le résultat de cette différence est d'obliger le cultivateur venu d'Europe à retourner complètement son calendrier.

Climat. — Un pays, qui ne comprend pas moins de 19 degrés de latitude, doit nécessairement éprouver de la variété dans la température de ses différentes provinces. Celles du nord, étant plus rapprochées de l'équateur, sont naturellement les plus chaudes; tandis que celles du sud, vers la Patagonie, sont plus exposées aux atteintes du froid. Si on en excepte les hautes régions des Andes et les Pampas du sud de Buenos-Ayres, les Provinces Argentines ignorent à peu près ce que c'est que la neige et les fortes gelées. Dans les provinces de Corrientes, Chaco, Jujuy, Salta, Tucuman, les arbres conservent perpétuellement leur feuillage; les troupeaux couchent toute l'année en plein air, et pendant six mois les campagnes sont émaillées de fleurs. Tempérées par le vent frais qui souffle du sud, les plus fortes chaleurs de l'été, c'est-à-dire du mois de décembre et de janvier, y sont très-supportables. La température entre Buenos-Ayres et le Paraguay varie de 3 à 37° centigrades.

Pluies, inondations. — L'année, dans ce pays, peut se diviser en deux périodes : la période de chaleur, d'octobre en mai, et la période de froid, de mai en octobre; généralement le passage d'une période à l'autre est signalé par des pluies et de fortes bourrasques, particulièrement dans le sud. L'été, dans le nord, est l'époque des pluies; ce sont ces pluies qui font déborder les rivières, et qui, fondant les neiges des Andes, alimentent le cours du Dulce, du Salado, du Bermejo et du Pilcomayo. Dans le nord, au contraire, les pluies tombent ordinairement durant la saison froide. Les orages qui viennent du sud-est sont fréquents, longs, et s'annoncent par de nombreux coups de tonnerre; ceux qui

arrivent du sud-ouest sont de moindre durée, mais accompagnés de fortes averses et de rafales violentes.

Les inondations périodiques des fleuves ont lieu de décembre en avril. A cette époque, ils franchissent lentement leurs rivages, et s'étendent dans les parties basses des plaines pour y déposer un limon fécondant. D'innombrables animaux sauvages surpris par les eaux se retirent alors dans les îles des fleuves, et ils forment une étrange réunion où les plus forts mangent les plus faibles. Mais bientôt les eaux, submergeant les îles, ensevelissent dans leur sein les vainqueurs et les vaincus. Il arrive assez souvent alors que des jaguars ou des couguards, trouvant un refuge sur des radeaux naturels formés par les roseaux et les herbes en fleur qui flottent sur le Parana, arrivent jusqu'à Buenos-Ayres et même jusqu'à Montevideo, dont ils parcourent les rues.

Le Pampero, vents. — Le Pampero a été ainsi nommé par les Indiens, parce que, soufflant du pôle sud, il passe sur les Pampas pour arriver au centre des provinces du Rio de la Plata. Ce vent est un véritable bienfait providentiel pour ce pays : c'est lui qui, se levant invariablement après un orage, éclaire le ciel, purifie l'air et ramène immédiatement un soleil brillant dont les rayons, réchauffant la terre nouvellement arrosée, accélèrent d'une façon étonnante les progrès de la végétation. Lorsque le Pampero souffle en été, son haleine froide modère la chaleur de la saison, et produit une température réellement suave et délicieuse.

Les autres vents de ces contrées sont l'Est, qui arrive par le large bassin de l'Atlantique; l'Ouest, qui, arrêté par les Andes, se fait sentir beaucoup plus rarement; enfin, le vent chaud, qui souffle parfois du Nord et prédispose, dit-on, aux maux de tête.

Salubrité. — Sous ce rapport, les provinces argentines sont, de toute l'Amérique, le pays le plus favorisé du ciel, celui où l'acclimatation des Européens est le plus facile. Dans ce climat d'une extrême douceur, cinq mois de fraîche saison font aisément supporter les chaleurs de l'été, rafraîchi lui-même par l'humidité de ses nuits, et qui, d'ailleurs, n'a rien de semblable aux étés brûlants du Brésil, de la Guyane et de Venezuela. Les nouveaux arrivés au Rio de la Plata n'éprouvent ordinairement aucune indisposition, et ne sont soumis qu'aux inconvénients communs à tous les climats de la terre. « Jamais, dit le savant docteur Brougues,

» qui a longtemps habité ces contrées, jamais on n'a observé dans ses provinces les grandes épidémies de peste, de choléra, de fièvre jaune, qui, à certaines époques, déciment les populations dans d'autres régions. »

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les eaux, qui sont si abondantes et forment tant de lagunes dans le temps des inondations, sont si salubres, qu'il est inouï qu'elles aient jamais occasionné la moindre maladie contagieuse.

« Qui le croirait? dit d'Orbigny, dans ces lieux humides qui, en Europe, seraient infectés au temps des sèches, pas un pouce d'eau en putréfaction, pas le moindre miasme délétère. La fièvre tierce, ce fléau de nos marécages, n'est pas connue au milieu de la Maloya (plaine remplie de lagunes, à quelques lieues de Corrientes), et les habitants en sont aussi forts et aussi robustes que par tout ailleurs.

» Comme dans les autres provinces, ajoute le même voyageur, et par l'influence toute particulière du climat, à Corrientes, tous les mélanges produisent des hommes bien faits, aux traits on ne peut plus réguliers; on ne voit presque jamais d'infirmités de naissance. Comme à Buenos-Ayres, la race espagnole s'est améliorée.

» L'idiotisme est beaucoup plus rare à Corrientes, et, en général en Amérique, que dans notre Europe. A peine existait-il deux idiots dans toute la province quand je l'ai visitée, et encore appartenaient-ils à la race indienne. Je n'y ai trouvé aucun fou : le suicide n'est pas connu non plus dans l'Amérique du Sud. Les hommes conservent leurs dents et leurs cheveux beaucoup plus tard qu'en Europe; les unes ne tombent, et les autres ne blanchissent que dans un âge avancé. »

§ 11. — Produits agricoles. — Bois.

Produits agricoles. — Le territoire de la Confédération de la Plata convient aux productions de toutes les zones : le midi et le centre peuvent donner d'immenses récoltes de céréales; l'ouest, du vin, de la soie, du coton; le nord, la canne à sucre et le café; l'est, d'incomparables pâturages.

Froment. — Il est spécialement cultivé dans les provinces de Buenos-Ayres et d'Entre-Rios, où son rendement

est de 25 à 30 pour 1. On prétend qu'il est de 80 pour 1 dans les provinces de San-Juan et de Santiago del Estero. La cherté de la main-d'œuvre et la prédilection des indigènes pour l'élevé du bétail ont fait beaucoup négliger jusqu'ici la culture du froment. Il se sème en juin et juillet, sans engrais, et au moyen d'un fagot d'épines lié par une corde, et qu'on promène sur une terre extrêmement friable. La récolte se fait en décembre, et il n'est pas rare que, pour s'épargner le travail, le propriétaire abandonne la moitié de sa récolte pour les travaux de moisson et de dépicage. Le prix moyen du blé est de 30 fr. la fanègue de 13 décalitres. (*Voir Corrientes.*)

Maïs. — Il est cultivé dans toutes les provinces, et fournit à l'alimentation générale du peuple des campagnes. La manière de le cultiver diffère peu de celle de nos départements de l'ouest. La terre ayant reçu un léger labour, on la sillonne de rayons parallèles qui doivent être à une vare ou 86 centimètres l'un de l'autre ; sur chacun de ces rayons, et de deux pieds en deux pieds, on pratique, avec le plantoir, des trous d'environ 4 pouces de profondeur, dans chacun desquels on dépose trois grains de maïs, après quoi l'on recouvre le trou avec le pied. Il en provient trois tiges qui s'élèvent jusqu'à 3 mètres de hauteur, et donnent chacune trois ou quatre épis. Le maïs rend ordinairement 80 pour 1 ; le docteur Brougues l'a vu rendre 100 pour 1 à Corrientes et à Bellavista, ce qui fait 40 hectolitres par hectare. Le cours ordinaire du maïs est de 2 à 3 patacons (10 à 15 fr. la fanègue de 13 décalitres).

Orge. — L'orge, le seigle, l'avoine, les haricots, pois, lentilles et pommes de terre, ne sont encore que très-peu cultivés. Nul doute, cependant, que la culture locale ne pût obtenir avec avantage ces produits et une foule d'autres qui sont encore demandés à l'importation étrangère.

Coton. — On cultive généralement l'espèce arborescente qui produit un coton à soie longue et fine et d'un blanc argenté. Le coton deviendra certainement une des premières productions des Provinces argentines et l'objet d'un commerce lucratif, car celui que l'on récolte actuellement à Corrientes, Salta, Tucuman, Catamarca, est aussi beau que celui des Etats-Unis.

Pour obtenir un champ de cotonniers, on commence par labourer et apprêter la terre ; on trace ensuite des sillons

distant de deux mètres les uns des autres; on pratique sur chaque rayon, avec le plantoir, des trous écartés d'un mètre, et, dans chacun d'eux, l'on sème trois graines de cotonniers que l'on recouvre soigneusement de terre. Huit jours après, la plante se montre: on la sarcle, opération que l'on répète dès qu'elle a poussé des rameaux, en ayant soin alors de ne laisser qu'un seul pied et de le chausser avec le sarcloir. C'est au printemps, c'est-à-dire en septembre, que l'on sème le cotonnier; en décembre, il donne des fleurs, et l'on peut récolter en janvier. La cueillette se fait à la main, en enlevant le coton des capsules pour le mettre dans des sacoches. Des femmes et des enfants peuvent faire ce travail, qui peut durer six mois de l'année, de février en août. A la fin de ce mois, on coupe au raz de terre les tiges du cotonnier; on laboure légèrement le champ, ou l'on donne une œuvre pour extirper les mauvaises herbes, et l'on attend les pousses nouvelles de la nouvelle récolte. C'est là tout le soin que réclame le cotonnier pendant dix ans, après lesquels on le déracine pour le ressemer.

Le docteur Brougues affirme qu'il a vu à Corrientes, en 1852, un cotonnier fournir 10 livres de coton; mais, en supposant seulement un produit de 2 livres par pied, ce qui est le minimum, il s'ensuit que 5,000 cotonniers, semés dans un hectare de terre, produisent un rendement de 10,000 livres de coton brut; que le nettoyage, réduit au quart, on a 2,500 livres (25 quintaux); or, à 40 fr. l'un, ces 25 quintaux donnent un revenu net de 1,000 fr. pour un hectare.

Tabac. — Il prospère dans les provinces du nord et pourrait produire des bénéfices considérables s'il était cultivé avec plus de soin et sur une plus grande échelle.

La graine semée au printemps (septembre) donne bientôt de jeunes sujets que l'on transplante, en octobre, à 30 centimètres de distance dans un champ convenablement préparé. En janvier on récolte les feuilles qui commencent alors à sécher; on les étale ou on les suspend à l'ombre pour achever la dissécatation. Après quoi on les dispose par paquets serrés, et on les roule en masse au moyen de jones ou de ficelles, afin de les porter aux marchés. On estime que chaque plante de tabac produit une demi livre de feuilles sèches; or, comme un hectare peut contenir 20,000 pieds, il donne donc une

récolte de 10,000 livres, qui, à 25 centimes la livre, minimum du prix, font un total de 2,500 fr.

Canne à sucre. — Le manque de raffineries, et surtout de moyens de transport pour écouler les produits, est cause que la culture de la canne à sucre est restreinte à peu près à la province de Corrientes qui, par la voie de Parana, envoie ses sucres sur les marchés du Rosario et de Buenos-Ayres.

La canne à sucre exige un terrain un peu humide, dans lequel on la plante au printemps par boutures; ces boutures ou extrémités des tiges de la canne doivent être enfoncées sept ou huit pouces dans la terre et à un demi mètre les unes des autres. En octobre on sarcle et on chausse la plante en pressant la terre autour du collet. Un peu plus tard on opère un nouveau sarclage pour l'extirpation des herbes parasites. La récolte se fait en hiver, mois d'août. Elle consiste à couper les tiges rez terre, à les effeuiller et à les porter dans un moulin ou pressoir à cylindre mu par des bœufs. Le suc ou extrait qu'on appelle *miel* se vend aux distillateurs pour la préparation de la *Caña*, liqueur très en vogue dans ces contrées. Le prix de l'arrobe de miel ou 25 livres, est ordinairement de 2 à 4 patacons ou 10 à 20 fr. Le produit net d'un hectare planté en cannes à sucre est de 1,000 à 1,500 fr.

Oranger. — Il est très-grand dans les Provinces et donne des fruits toute l'année. Sa culture n'exige que peu de soin et de travail. Semé et transplanté dans un terrain bien préparé, il donne des fruits dès la troisième année et dure 15 ou 20 ans. Les oranges se vendent à Corrientes 1 à 2 patacons, 5 à 10 fr. le mille. On a calculé qu'un hectare d'orangers produit un revenu net et annuel de 1,000 à 2,000 fr.

Vigne. — Elle n'est cultivée que dans la région Andine, spécialement dans les provinces de Mendoza et de San-Juan, où elle produit du bon vin et de l'eau-de-vie encore meilleure. On récolte aussi dans ces deux provinces beaucoup de raisins secs qu'on exporte dans le Chili. En dehors de ces localités, la vigne ne se trouve que dans les jardins où elle produit de beaux et magnifiques fruits.

Le *maté* ou *arbre à yerba* ou *thé* du Paraguay. — Cet arbre, spécial au Paraguay, croît en grande abondance au milieu des bois qui bordent les rivières, près de Villa-Rica. Il est de la grosseur d'un petit chêne, et forme des buissons qu'on émonde tous les deux ou trois ans. La préparation

des feuilles se fait absolument comme celles du thé chinois ; elle consiste à les faire rôtir en passant la branche à travers les flammes ; on les brise ensuite pour les conserver dans une enveloppe où elles sont fortement pressées. Quand on veut s'en servir on en jette une pincée dans une petite calabasse remplie d'eau très-chaude, et à l'instant même on boit cette infusion en l'aspirant avec un tube. Cette boisson qui peut se prendre avec ou sans sucre, est en usage à Buenos-Ayres, au Brésil et au Chili. Bonpland prétend que si le véritable maté était connu en Europe, il y remplacerait le thé. D'après Ozara, l'exportation du maté du Paraguays'élevait autrefois à 50.000 quintaux par an.

Outre les productions végétales ci-dessus énumérées, on trouve encore, ou l'on pourrait cultiver avec avantage, dans les provinces du Rio de la Plata, le lin et le chanvre, qui prospèrent même à l'état sylvestre ; le cacaoyer, le caféier, la vanille, l'ananas à couronne, le quinquina, la rhubarbe, le tamarinier, la garance, le nopal qui produit la cochenille, l'indigotier, le caoutchouc (*hevea guianensis*), le riz, les melons d'eau, le pistochier, le noyer, le châtaignier, le datier, l'olivier, le pêcher, et généralement tous les arbres et toutes les plantes du vieux continent.

Bois. — Les forêts des provinces argentines présentent un phénomène qui surprend l'étranger. Dans celles du sud, les arbres indigènes sont bas et dépourvus de majesté ; quelle que soit la grosseur des troncs, leurs rameaux souvent grêles et menus semblent craindre de se déployer dans les airs ; à mesure qu'on se dirige vers le nord, c'est-à-dire vers l'équateur, les essences deviennent plus belles, plus vigoureuses ; enfin dans les provinces du nord, les forêts et la végétation étalent une splendeur et un luxe qui se ressent du voisinage des régions tropicales.

Les arbres que l'on rencontre dans les vastes forêts argentines, sont propres pour la plupart, à la construction des navires et aux travaux de l'ébénisterie. Citons les plus remarquables :

Trois espèces de cèdres, *blanco*, *colorado* et *castano* ; ce dernier est préféré pour les ouvrages fins. Le cèdre atteint fréquemment une hauteur de 20 à 25 mètres.

L'*Algorobo* (*blanco* et *colorado*). — Excellent pour la menuiserie et la charpente. A Santiago del Estero, ont fait avec le fruit de cet arbre une liqueur spiritueuse appelée

aloja, un cidre moins fort appelé *chica*, et une pâte qui porte le nom de *pata* et compose la nourriture ordinaire des gens du peuple.

L'*Espenillo*, dont le bois est si dur, qu'à Buenos-Ayres et à Montevideo, il sert à faire des bornes pour garantir les maisons.

L'*Urunday* et le *Quebracho*, excellents pour le charpentage et les constructions navales.

Le *Quebrachillo*, dont on fait de petites poutres pour les *ranchos* ou habitations des bergers.

Le *Lopacho*. C'est le roi des forêts corrientiennes et paraguayses : plus grand que nos plus beaux chênes, il est magnifique quand il étend au soleil ses rameaux arrondis et parés de houpes dorées.

Le *Pétérivi*, qui fournit des planches de 25 mètres de longueur.

Le *Timbo*, qui a jusqu'à 25 mètres de tour et qui est excellent pour les constructions.

Le *Quinea*, petit arbre touffu, dont la cendre mêlée au suif donne une pâte qui remplace le savon.

Le *Palo de rosa*, ou bois de rose : on en fait des meubles charmants et nuancés blanc-et rose. Il est en grande quantité dans l'île d'Apipé, dépendante de Corrientes, et qui n'est jamais inondée. (Elle se trouve sur le Parana vis-à-vis les colonies béarnaises du docteur Brougues.)

L'*Incencio*, rival du bois de rose, et qui produit une résine parfumée comme l'encens.

Le *Naranjo*, espèce de noyer si dur qu'on en fait des essieux.

Le *Caña*, long roseau dont on couvre les *ranchos*.

Le *Curiy*, arbre gigantesque, hérissé d'épines qui ont jusqu'à 12 centimètres de longueur.

Les forêts de Santa-Fé, du Chaco, de Corrientes, sont tellement fournies d'arbres, d'arbustes et de roseaux, qu'elles deviennent souvent impénétrables, à moins qu'on ne les aborde la hache à la main. Des bruyères épineuses défendent leurs lisières, mais en compensation que de fruits et de fleurs n'offrent-elles pas au regard étonné de l'étranger ? Ici l'excellent ananas sauvage, le *camanbu* doré et le *arackichu* qui étanche la soif, s'étalent à côté de monstrueux melons d'eau et des fruits aux formes les plus bizarres, suspen-

des aux tiges des plantes parasites ou aux rameaux des grands arbres ; là, les passiflorées, les mimoses, les personnées épanouissent leurs houppes de toutes couleurs près des broméliacées, qui, par les déserts les plus arides, présentent au voyageur altéré l'eau pure de la rosée qu'elles ont conservée pour lui dans le large calice de leurs feuilles. Que de précieuses conquêtes l'horticulture et la floriculture ne feront-elles pas au sein de cette nature féconde et merveilleuse ?

§ 12. — Bétail.

Gros Bétail. — Avec une population qui n'atteint pas un million et demi d'habitants, les Provinces Argentines possèdent à elles seules de quinze à vingt millions de bêtes à cornes, quinze par habitant, pendant que l'Europe, dont la population s'élève à deux cent cinquante millions, le nombre des bêtes à cornes est de moins de 61,613,389, ce qui fait une tête de bétail pour quatre habitants.

Moreau de Jonès en fait ainsi la répartition dans sa statistique agricole :

Empire d'Autriche.....	14,689,000
France.....	9,936,538
Grande-Bretagne.....	7,414,000
Prusse.....	5,042,000
Espagne.....	2,680,000
Suisse.....	1,617,000

« La principale industrie dans les provinces du Rio de la Plata, écrivait le docteur Brougues en 1855, la plus importante, la plus lucrative, est sans contredit l'élevage du bétail... Une estancia (propriété à pâturages) donne plus de revenu que la plus riche mine d'or. Le bétail, se développant de lui-même au milieu de ces immenses prairies, pouvant être vendu à toutes les époques de l'année, la fortune, c'est le cas de le dire, vient à l'éleveur en dormant.

» Sous le climat doux et tempéré de ces contrées, où les pluies sont fréquentes, mais de courte durée, où les orages provoquent continuellement la pousse de l'herbe, l'estancier n'a nullement besoin de faire provision de fourrage... Le bétail, vivant toujours en plein air, les étables que nous construisons à grands frais en Europe ne sont pas néces-

saires; une enceinte, plus ou moins spacieuse, palissadée de piquets, est toujours suffisante; plusieurs estanciers s'évitent même ce travail en se bornant à réunir le bétail tous les huit jours, manœuvre qu'on appelle *rodeo*.

» L'animal a acquis son plein développement à trois ans; il est vendu à cet âge pour les *saladeros*, au prix de deux à quatre patacons, 10 à 20 fr. — Les vaches produisent régulièrement tous les dix mois.

« L'étendue commune des estances varie de 1 à 50 lieues, » et le nombre d'animaux que chacune d'elles renferme » s'élève de 1,000 à 100,000. Nicolas Anchoréna, dans la » province de Buenos-Ayres, possède plus de 20 estances » comprenant plus de 200 lieues carrées de terrain et environ 300,000 têtes de bétail. Le général, Urquiza, dans » l'Entre-Rios, n'en possède pas moins de 200,000 têtes. Le » bétail était tellement multiplié en 1840 dans la province » de Corrientes, que les personnes qui voyageaient dans la » campagne étaient obligées de faire marcher des gens devant elles pour leur ouvrir un chemin à travers les troupeaux.

» L'élève du bétail offre dans la Plata un vaste et riche » champ d'exploitation aux capitalistes européens. Là où » la terre ne coûte que 5,000 fr. la lieue carrée, et chaque » vache de 10 à 15 fr., avec un faible capital, on peut former de petites estances et se créer une fortune en peu » d'années. (*Le Dr Brougues.*) »

A ces détails précieux, joignons ceux de M. Brayer, estancier de la Bande Orientale (Uruguay) : « Un capital de » 9,000 piastres (40,000 fr.), employé à l'achat de 3,000 têtes » de bétail placées sur un établissement déjà monté, produit » net au bout de six années, tous frais payés, la somme de » 30,850 piastres (137,193 fr., échange de 4 fr. 25 c. la » piastre). » C'est-à-dire que ce troupeau de 3,000 vaches s'accroît chaque année dans une proportion croissante de 31 à 32 pour cent, et que, en déduisant les animaux tués pour la nourriture des pions (pâtres), ainsi que ceux qui ont été en état d'être vendus sur pied pour les abattoirs ou *saladeros*, l'estancier se trouve avoir, au bout de six années de travail et de soins, un troupeau de 10,400 têtes de bétail. Il ne faut qu'un pion ou pâtre pour 1,000 têtes de bétail, et, vu la nature du terrain et la qualité des pâturages, on compte généralement une lieue carrée pour 1,000 vaches.

Mouton. — L'élève du mouton et de la brebis serait encore plus productive que celle du gros bétail, sans les pertes accidentelles auxquelles elle est exposée. Les pluies et la rosée sont bien souvent préjudiciables aux bêtes à laine qui passent la nuit en plein air. La brebis produit deux fois par an et donne en minimum 3 livres de laine, dont le prix est un réal d'argent, ou cinquante centimes la livre. Le prix de vente des bêtes à laine est de 2 à 5 fr. par pièce.

Porc. — C'est encore une excellente industrie. On l'élève à bon marché dans les *saladeros*, où on le nourrit du reste des viandes. Nul doute que si on l'engraissait avec du maïs, sa chair, se trouvant de beaucoup meilleure, procurerait des bénéfices considérables. La livre de graisse vaut 2 ou 3 fr. à Montévidéo.

Cheval. — Pes *campos* de la Plata nourrissent aussi de nombreux troupeaux de chevaux, excellents pour le service de la selle. De là l'usage, établi dans le pays, d'aller presque constamment à cheval. Les mendiants même demandent l'aumône montés sur des chevaux. On tue dans les *saladeros* un grand nombre de ces animaux, dont le cuir, la graisse, le crin sont autant d'objets de commerce.

Mules. — Dans les provinces de Cordoba, Salta et Tucuman on élève un assez grand nombre de mules dont on se sert comme moyen de transport. On en exporte beaucoup en Bolivie et même à l'île Bourbon, ce commerce étant lucratif.

Si le gros et menu bétail vient à merveille dans le Rio de la Plata, les animaux de basse-cour n'y prospèrent pas moins : oies, canards, poules, etc., etc., s'y multiplient d'une manière prodigieuse ; mais les classes aisées s'en tiennent, par habitude, à la viande de boucherie.

§ 13. — Animaux sauvages.

Trois siècles d'études et de recherches n'ont pas épuisé la longue nomenclature de la zoologie américaine ; et, quant aux provinces du Rio de la Plata, il est peu de pays qui, à cet égard, offrent une aussi grande fécondité. Les principaux animaux sauvages sont :

Le *Jaguar* ou tigre d'Amérique. — Sa longueur est d'environ quatre pieds et sa hauteur de deux pieds et demi.

Il porte un pelage d'un fauve assez vif, marqué de taches noires irrégulières. Redoutable aux bœufs et aux chevaux, il fuit ordinairement à l'aspect de l'homme. C'est le *Yaguarete* des Indiens.

Le *Couguar* ou lion d'Amérique. — Son pelage est fauve, ses oreilles et l'extrémité de sa queue noires. D'un naturel plus féroce que le jaguar, il se plait à égorger sans nécessité les chevaux et le gros bétail, mais la présence de l'homme l'intimide.

Outre ces deux animaux malfaisants que l'accroissement de la population refoule de plus en plus dans les déserts, on trouve, au sein des forêts, une foule d'espèces de chats sauvages dont les fourrures sont estimées.

Cochons sauvages. — Ce sont les *Cabiais*, très-gros cochons amphibies qui peuplent les bords des rivières et des lacs où ils vivent en société. Les *Apéréas* ou *Cobayes*, types sauvages du *Cochon d'Inde* : ces petits animaux, qui n'ont point de queue, vivent en famille, dans les buissons, et se nourrissent de fruits et de graines. Les *Pécaris*, qui vivent en troupe dans les bois.

Le *Tapir*. — Muni d'une trompe mobile, d'oreilles longues et mouvantes, d'une peau épaisse et d'une queue assez courte, cet animal semble un diminutif de l'éléphant. Il a six pieds de long en y comprenant la trompe ; sa hauteur est d'un peu plus de trois pieds. Cet herbivore, devenu assez rare, vit surtout dans les lieux marécageux et humides. Il est doux et timide, et s'apprivoise aisément.

Le *Tamandua* ou *Fourmilier à longues oreilles*. — Ce mammifère au pelage noirâtre, est caractérisé par quatre ongles aux pieds de devant et une queue prenante.

Le *Tatou*. — Remarquable par la cuirasse dure et composée de pièces mobiles qui lui couvre la tête et le corps ; cet animal, de l'ordre des édentés, a la faculté de se rouler en boule dans ce test osseux qui lui sert de défense. Il passe le jour dans des terriers, et ne sort que la nuit pour se nourrir de végétaux et d'insectes. Sa longueur est d'un pied et demi.

On trouve encore dans la région andine : la chinchilla, semblable à l'écureuil ; la vigogne, ou chèvre sauvage ; les alpacas et les guaranos, qui sont de petits chameaux sans bosse, de belles espèces de cerfs, etc. ; dans la Pampasie : des biches, des venades, des loutres, et partout une grande

quantité de renards, de mulots et de rats. En outre, les bois sont remplis de singes hurleurs de toute espèce, de gais coatis et de gloutons, qu'on apprivoise pour dévorer les insectes.

De tous les animaux nuisibles de ces pays, le plus redoutable est le caïman, ou crocodile d'Amérique. Il abonde dans le Rio Paraguay et, quoique plus rare dans le Parana, il n'est pas toujours prudent de se baigner dans les eaux de ce fleuve. Son énorme gueule, armée d'un triple rang de dents aigues, lui permet de dévorer les bœufs et les chevaux. C'est néanmoins un jeu pour les Indiens d'attaquer et d'éventrer ce monstrueux amphibie, qui a surtout une force prodigieuse dans sa queue, dont un seul coup peut tuer un homme.

§ 14. — Poissons. — Oiseaux.

Poissons. — Les fleuves, les lacs, et même les lagunes des Provinces argentines, regorgent de poissons. Le Parana surtout en possède une prodigieuse variété d'espèces. Mais, bien que la chair de la plupart de ces poissons soit délicate, ils ne servent guère de nourriture qu'aux Indiens, les personnes riches regardant comme au-dessous d'elles de manger autre chose que de la viande et des légumes.

Oiseaux. — Leurs espèces, aussi variées que remarquables par l'éclat de leur plumage, sont réellement innombrables. Ils donnent de l'animation même au désert le plus solitaire. Ce sont partout, au bord des eaux, dans les plaines, au sein des bois, des nuées de merles, de pies, de tinamus, d'hirondelles, de caciques et de carouges aux couleurs écarlates, d'aras et de perroquets, de tourterelles, de ramiers, de perdrix, de cygnes, de canards, de nandus ou d'autruches américaines, de vaneaux, de courlans, de cigognes, de jabirus au col de pourpre sans plume, de chevaliers, d'échassiers, de râles, de colibris, d'oiseaux mouches, d'ibis, de flamans, de foulques, de poules d'eau; toute cette volatile crierde, babillarde, siffleuse ou chanteuse, fait son sabbat durant tout le jour. La nuit est laissée aux hiboux, aux chauves-souris, aux vampires, qui sucent le sang des animaux. Les oiseaux de proie y sont aussi en très-grand nombre. L'aigle couronné, l'émérillon, la buse et le roi des vautours, planent sur les solitudes brûlantes de la partie

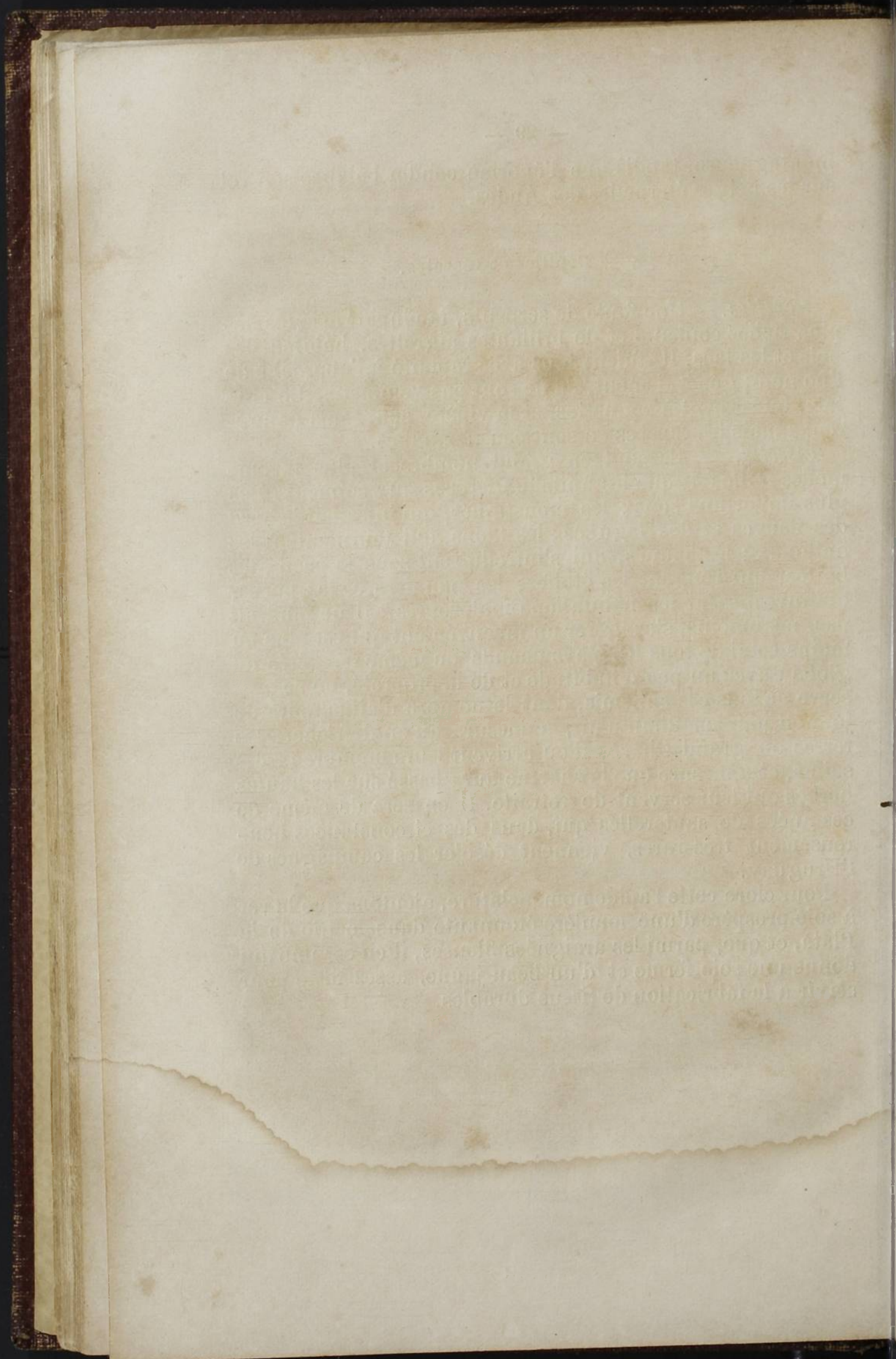
montagneuse, tandis que l'énorme condor balance son vol sur les neiges éternelles des Andes.

§ 15. — Reptiles et Insectes.

Reptiles. — Une foule de serpents, la plupart décorés des plus riches couleurs et de brillantes aigrettes, habitent les bois et les lacs. Ils fuient tous avec rapidité à l'approche de l'homme; généralement, ils ne sont pas venimeux. Le crocodile, ou serpent à sonnettes, et la vipère, sont seuls dangereux; mais les espèces en sont peu répandues.

Insectes. — Ils sont en grand nombre et plus incommodes mille fois que les animaux féroces ou venimeux. Les plus importuns sont : les moustiques, qui infestent le bord des fleuves et des lagunes; les taons, qui tourmentent les animaux; les piques, qui s'introduisent sous la peau; les bates, qui rongent les étoffes; les punaises et les puces, qui investissent les habitations malpropres. Il ne faudrait pas, néanmoins, s'exagérer un inconvénient qui est plus ou moins celui de tous les pays chauds ou même tempérés du globe : avec un peu d'habitude et de la propreté, on se préserve de tous ces ennemis, dont le nombre d'ailleurs ira de jour en jour en diminuant, à mesure qu'on défrichera les terres du grand Chaco, d'où arrivent leurs nombreux essaims, et à mesure que la charrue aura passé sur les hautes herbes qui leur servent de retraite. Il en sera de même de ces nuées de sauterelles qui, dans des circonstances heureusement très-rares, viennent désoler les campagnes de l'Uruguay.

Pour clore cette rapide nomenclature, ajoutons que le ver à soie prospère d'une manière étonnante dans le Rio de la Plata, et que, parmi les araignées fileuses, il en est une qui donne une soie ferme et d'un beau jaune, assez forte pour servir à la fabrication de tissus durables.



DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DES PROVINCES.

AVANT-PROPOS.

Nous avons vu (§ I^{er}) que les provinces du Rio de la Plata, formant la Confédération argentiné, étaient au nombre de quatorze, en y comprenant le Chaco. On peut les diviser en trois sections :

1° Les *provinces littorales* ou celles qui touchent au Parana ; ce sont : Buenos-Ayres, Santa-Fé, le Chaco, sur la rive droite de ce fleuve ; Entre-Rios et Corrientes, sur sa rive gauche ;

2° Les *provinces supérieures* ou celles qui sont traversées par la grande route du Pérou ; ce sont : Cordoba, Santiago del Estero, Tucuman, Salta et Jujuy, auxquelles on peut joindre Catamarca et la Rioja ;

3° Les *provinces de Cuyo* à l'ouest de Buenos-Ayres, et au pied des Cordillères des Andes ; ce sont : San-Luis, Mendoza et San-Juan. Ces trois provinces formaient autrefois l'intendance de Cuyo, dépendantes du gouvernement du Chili.

Nota. — La vice-royauté de Buenos-Ayres, avant 1810, ne se composait pas seulement du territoire de ces quatorze provinces, mais elle comprenait encore : 1° les provinces du haut Pérou, qui forment aujourd'hui la Bolivie ; 2° le Paraguay et la Banda orientale ; 3° la Patagonie et la Terre-de-Feu ; et encore cette immense juridiction n'était-elle qu'une subdivision de l'antique vice-royauté du Pérou, dont l'autorité nominale s'étendait, dans un temps, de Guayaquil jusqu'au cap Horn, sous le 55° de latitude, embrassant tous les climats habitables qui se trouvent sous le soleil, une foule de peuples différant de races et d'idiomes, et toutes les productions nécessaires à l'existence de l'homme.

§ 16. — Province de Buenos-Ayres.

A la suite des événements politiques survenus en 1852, après l'expulsion de Rosas, cette province s'est détachée de la Confédération argentine. Le 11 septembre de la même année, elle s'est constituée en Etat particulier.

Limites. — Son territoire est compris entre les 34° et 40° de latitude méridionale, 60° et 64° de longitude occidentale, méridien de Paris. Il est borné à l'est, sud-est et sud, par l'Océan ; au sud-ouest, par le Rio-Negro, qui le sépare de la Patagonie ; à l'ouest et au nord-ouest, par les provinces de San-Luis et de Cordoba ; au nord-ouest et au nord, par les provinces de Santa-Fé et d'Entre-Rios ; au nord-ouest, par le Rio de la Plata. Sa superficie est d'environ 10,000 lieues carrées, et sera de plus de 30,000 quand on aura débarrassé les Pampas buénos-ayriennes des Indiens qui les infestent. (*Voir* chap. III, § .)

Aspect du pays. — La province de Buenos-Ayres ne possède ni grandes forêts, ni grands fleuves ; c'est une immense prairie naturelle, entrecoupée de lacs nombreux, et traversée, du nord-ouest au sud-est par une chaîne de montagnes dont les cîmes principales sont les monts Tapalquen, Tandil, Tinta et Vulcan. Deux cours d'eau qui pourraient être

d'une grande utilité commerciale, traversent cette province pour se jeter dans l'Océan; le Rio Salado, à une vingtaine de lieues de Buenos-Ayres, et le Rio Colorado, qui en est à plus de 140 lieues. Le littoral offre des baies, des ports et des mouillages aussi sûrs que commodes.

Industrie. — C'est surtout dans cette province qu'on se livre à l'élevage du gros bétail, du mouton et du cheval. Les estancias ou propriétés à pâturages y sont parfois d'une étendue prodigieuse. La ville de Buenos-Ayres est entourée de beaux jardins où l'on trouve tous les arbres fruitiers et toutes les fleurs de l'Europe à côté des arbres et des fleurs du pays; et dans la région du nord-ouest et du sud, le blé donne un rendement de 30 pour 1. Il est déplorable que les maux inévitables qui suivent la guerre aient ralenti les progrès de l'agriculture et du commerce. Par suite du retrait des troupes qui protégeaient les frontières, une foule d'établissements agricoles et d'estancias furent ruinés, il y a quelques années, par les indiens sauvages, sortis des Pampas. Mais, éclairé par les leçons de l'expérience, le Gouvernement de Buenos-Ayres prend, depuis trois années, les mesures les plus sages et les plus décisives pour attirer l'émigration européenne. Qu'il continue, et, sous les auspices de la liberté, apanage précieux de ces beaux climats, un grand peuple, de florissantes cités remplaceront le désert.

Division du Territoire. — La province de Buenos-Ayres est divisée en trois sections : La section du nord, celle de l'ouest et celle du sud.

La section du nord comprend treize districts :

San Isidoro.....	1,632	habitants.
San Fernando.....	3,203	
Conchas.....	760	
Pilar.....	5,015	
Exaltacion de la Cruz.....	2,180	
San Pedro.....	3,878	
Pergamino.....	1,732	
San Nicolas.....	8,450	
Rojas.....	1,367	
San-Andres de Giles.....	1,676	
Baradero.....	2,603	
Arrécifes.....	5,542	
Areco.....	5,056	

Total de la population : 45,094

Dont 348 étrangers.

La section de l'ouest se compose de quatorze districts :

San-José de las Flores.....	5,674 habitants.
Moron.....	3,162
Matanzas.....	2,444
San Antonio de Areco.....	2,030
Fortin de Areco.....	2,453
Villa de Lujan.....	9,196
Villa de Mercedes.....	8,750
Chivilcoy.....	6,001
Bragado.....	1,290
Salto.....	2,712
Veinte y cinco de Mayo.....	3,616
Fédération.....	962
Navarro.....	4,812
Lobos.....	6,449

Total de la population..... 58,552

Dont 1031 étrangers.

La section du sud renferme vingt-quatre districts :

Barraca del Sud.....	4,312 habitants.
Cañuelas... ..	4,444
San-Vicente.....	4,452
Chascommus.....	6,723
Ranchos.....	3,491
Monte.....	3,633
Quilmes.....	1,140
Ensenada... ..	2,184
Pila.....	2,008
Dolores.....	5,052
Tordillo.....	1,430
Ajo.....	1,330
Marchiquita.....	1,429
Loberia.....	2,468
Vecino.....	1,222
Tandil.....	2,899
Las Flores.....	1,276
Saladillo.....	995
Tapalquen.....	6,512
Azul.....	5,912
Magdalena.....	4,082
Tugu.....	?
Bahia Blanca.....	914
Patagones.....	1,672

Total..... 69,730

Dont 1590 étrangers.

Total des trois sections :

Section du nord.....	{ 45,094
— de l'ouest.....	{ 58,552
— du sud.....	{ 69,376

Dont 3369 étrangers.

171,376

Et 6,000 Indiens (à Tapalquen).

Villes principales. — BUENOS-AYRES, siège du gouvernement de la province, de la chambre des Représentants et d'un évêché, s'étend sur la rive droite du Rio de la Plata, par 60° 15' longitude ouest, 34° 35' latitude sud. C'est une des plus grandes et des plus importantes villes du Nouveau-Monde. Sa population actuelle est de plus de 120,000 habitants, parmi lesquels on compte près de 40,000 Européens, se livrant la plupart à d'utiles et lucratives industries. Comme toutes les villes de l'Amérique-espagnole, Buenos-Ayres est bâtie sur le plan uniforme prescrit par le code des Indes. Ce plan n'admet que des rues tirées au cordeau qui se coupent entre elles à angles droits pour former des carrés de 150 varas (133 mètres) de côté, ce qui donne à la ville la figure d'un échiquier. Bien qu'en général les édifices ne soient pas embellis d'ornements d'architecture, la régularité des rues, pavées des belles pierres que l'on tire de l'île de Martin-Garcia, la propreté des maisons, blanchies à la chaux, enfin l'extérieur élégant des bazars et des boutiques, et la population active qui, l'empreinte de l'indépendance sur le front, circule de toutes parts, à pied, à cheval, ou en voiture, donnent à la ville un aspect qui impressionne et satisfait l'étranger, surtout s'il a vu les rues de Rio-Janeiro, où la servitude étale sa dégoûtante misère.

La température moyenne de Buenos-Ayres, qui doit son nom à la douceur et à la bonté de son climat, est de 21 degrés centigrades. L'azur limpide de son ciel réjouit la vue, et l'air, par l'impression agréable qu'il opère sur les sens, donne, comme dit un auteur, « de la confiance dans la vie. »

Il est singulier autant que fâcheux qu'une ville située à un jet de pierre du plus grand fleuve du monde ne possède pas une seule fontaine. Longtemps les Buenos-Ayriens

ont été réduits à l'eau de citerne et à l'eau limoneuse du Rio de la Plata, mais aujourd'hui, grâce à un établissement de pompes à vapeur, ils peuvent boire, à peu de frais, une eau clarifiée, aussi pure que celle des fontaines.

Buenos-Ayres possède plusieurs édifices dignes d'être visités; tels que l'Hôtel-de-Ville, la chambre des Représentants, l'Hôtel des Monnaies, l'Observatoire, et plusieurs belles églises, spécialement celles de San-Francisco et celle de la Merced.

On y trouve des agens consulaires de toutes les puissances civilisées du globe.

Une administration générale des postes.

Des bateaux à vapeur pour les Rios Plata, Uruguay, Parana, pour San-Nicolas, Rosario, Corrientès, le Paraguay.

Des diligences pour les principales villes de la province.

Des hospices, des maisons de banque et de commerce, des monuments publics, des hôtels, des cafés, des théâtres, des librairies, des bibliothèques, des musées, enfin toutes les spécialités artistiques, industrielles, utiles ou commodés que l'on trouve dans les grandes villes de l'Europe.

Buenos-Ayres est divisé en douze paroisses ou arrondissements.

Le marché de cette ville est le centre d'un commerce immense qui fait affluer jusque sur les bords du Pacifique les plus rares productions de l'Europe et de l'Orient. Près de 400 navires d'outre-mer et de 2,000 navires de cabotage y abordent annuellement, important des marchandises pour une valeur de 250 millions de piastres papier ou soit 75 millions de francs, ce qui procure à la douane un produit net de 15 millions de francs. Le mouvement commercial serait encore plus considérable si le gouvernement prenait des mesures pour améliorer le mouillage et le mettre à l'abri des vents qui obligent les navires à se tenir à plus d'une lieue du rivage; ce serait là peut-être le moyen le plus efficace de lutter contre la concurrence, si ce mot, personnification de l'ancien esprit d'égoïsme, n'est pas un de ceux qui doivent disparaître du dictionnaire de l'avenir. Quoiqu'il en soit, lorsque, par la libre navigation des fleuves, par l'établissement de services à vapeur sur le Bermejo, le Tercero, le Salado et autres rivières reconnues ou rendues navigables, par la construction de chemins de fer, par l'accroissement de

la population, résultat d'un large système de colonies, lorsque par toutes ces causes, le commerce du Rio de la Plata aura réalisé une extension qui pourrait paraître aujourd'hui fabuleuse, Buenos-Ayres, favorisée par sa position géographique et sa nombreuse population, prendra toujours une très-grande part à l'action, à la prospérité, aux bénéfices de ce commerce.

Les autres villes principales de la province de Buenos-Ayres sont :

San-Nicolas de los Arroyos.— Cette charmante petite ville compte aujourd'hui plus de 8,000 âmes. Elle est sur la rive droite du Parana, à 67 lieues ouest-nord-ouest de Buenos-Ayres, et à 15 lieues du Rosario. San-Nicolas de los Arroyos est fameux dans l'histoire par l'*Acuerdo* du 31 mai 1852, où les gouverneurs des provinces de la Confédération, présidés par le général Urquiza, vainqueur de Rosas à Monte-Caceros, proposèrent les bases de la nouvelle Constitution argentine.

Villa de Lujan, chef-lieu du département du même nom, à 30 lieues ouest de Buenos-Ayres. Sa population est aujourd'hui de plus de 9,000 âmes. L'agriculture a fait de remarquables progrès dans les campagnes de cette ville, où de nombreux étrangers, la plupart basques et béarnais, sont venus se fixer.

Chascommus, à 40 lieues sud-est de Buenos-Ayres, compte en ce moment plus de 6,000 âmes. Placée au centre de nombreuses estances, cette bourgade défriche une partie de ses campagnes, pour les livrer à la culture.

Azul. Cette ville, de récente création, est située à 60 lieues sud de Buenos-Ayres. Sa population, qui est de près de 10,000 habitants, commerce avantageusement avec les Indiens des Pampas. Beaucoup d'Européens s'y sont établis.

Bahia-Blanca.— A l'extrémité sud de la côte, qui n'a pas moins de 160 lieues de longueur du Rio de la Plata au Rio Negro. Avantagée d'un port sûr et commode, et entourée d'une plaine fertile, Bahia-Blanca était, il y a quelques années, une florissante colonie. Compromise par les dernières mesures de Rosas, elle a beaucoup souffert, mais tout annonce qu'elle ne tardera pas à devenir le point central d'un grand commerce, reliant à lui la plupart des établissements agricoles fondés au sud de Buenos-Ayres.

§ 17.—Province de Santa-Fé.

La province de Santa-Fé était autrefois un annexe de celle de Buenos-Ayres, mais, en 1818, Estanislao Lopez, militaire distingué, en étant devenu le gouverneur, la rendit indépendante.

Limites. — Elle est bornée au sud par l'Arroyo del Medio, qui la sépare de la province de Buenos-Ayres, près de San-Nicolas; à l'ouest, par le lac des Porongos et une ligne qui passe près le fort *Quebracho-Herrado*; à l'est, par le Parana; à l'ouest, par le Chaco. Cette dernière limite qui s'étendait autrefois jusqu'à l'*Arroyo del Rey*, n'est pas bien déterminée aujourd'hui. La superficie de ce territoire est d'environ 7,000 lieues carrées, avec une population de 40,000 habitants.

Aspect du pays. — Dans ses bornes actuelles, la province de Santa-Fé se déroule sur les bords du Parana comme une bande de 60 lieues de long, sur 10 ou 12 de large. Le sol y représente une plaine continue, coupée par quelques grands ruisseaux (*arroyos*), et près le Parana, par des canaux profonds et navigables, appartenant à ce magnifique fleuve, tels que ceux de *Colastine de Cayala*, de *Riochuelo de Santa-Fé*, de *Colastine de Coronda*. Le Rio Salado qui traverse la partie nord-ouest de la province, pourra un jour favoriser d'importantes relations commerciales avec les provinces de Santiago del Estero, de Tucuman et de Salta, mises par ce moyen en communication directe avec le Rosario et Buenos-Ayres. D'un autre côté, le Rio Tercero, qu'il est facile de rendre navigable, viendra ouvrir de nouveaux débouchés dans la province de Cordoba.

Le terrain de plaine qui constitue la province de Santa-Fé, est élevé d'une vingtaine de vares (17 mètres) vers le sud, mais dès l'embouchure du Carcarañal (cette rivière reçoit le Tercero) il est presque de niveau avec le Parana; en sorte que dans la saison de la crue des eaux, ses *arroyos* refluent de toutes parts.

Chemins. — Cette configuration du sol rend très-faciles les moyens de viabilité. Aussi la province dont nous parlons a-t-elle l'avantage de posséder plusieurs grandes routes parmi lesquelles on remarque le chemin de Santa-Fé ou Rosario, le long du Parana, la route nationale du Rosario à

Cordoba, et l'ancien chemin de Santa-Fé à Cordoba, nouvellement rétabli. Au moment où nous traçons ces lignes, il est question d'une route de 140 lieues allant directement de Santa-Fé à Santiago del Estero. Il est donc impossible de ne pas reconnaître les nobles efforts que font les autorités administratives de cette province pour venir en aide au développement de la fortune publique, et pour mettre à profit l'admirable position d'un pays destiné, sans aucun doute, à devenir le centre d'un commerce immense. Pour couronner ces heureuses et patriotiques tentatives, il serait à désirer que le chemin de fer, dont l'étude a été faite en 1855, par Allan Campbell et d'après les ordres du gouvernement fédéral, devînt une réalité. Ce chemin, qui réduirait à une distance de quelques heures les 80 lieues qui séparent le port du Rosario de la ville de Cordoba, permettrait l'exploitation de mines aussi riches que nombreuses, reliait à Villa Nueva les routes de Mendoza et de San-Luis, et doublerait en peu d'années le commerce et la population des provinces andines.

Les Réductions. — On appelait de ce nom les départements habités par les Indiens convertis par les jésuites. Tout le terrain compris entre le Parana, le Saladero et le 29° de latitude, était peuplé par ces nouveaux chrétiens initiés à la vie sociale et agricole. Mais à l'époque des guerres de l'indépendance, les forts circonvoisins ayant été abandonnés, les néophytes se révoltèrent et retournèrent à la vie sauvage. Bientôt ils firent de déplorables ravages sur les terres de Santa-Fé, que leurs incursions ont plus ou moins désolées pendant les dernières guerres civiles. Enfin, les temps mauvais sont passés. Depuis 1852, une ère de régénération a commencé pour les Provinces argentines. Elles ont compris l'importance de leurs destinées et leur responsabilité devant la civilisation humaine. Aujourd'hui Santa-Fé ne craint plus rien des sauvages, réduits à quelques peuplades timides et inhostiles. La sécurité de ses frontières est assurée; aussi s'est-elle empressée de faire un chaleureux appel à l'émigration européenne, à qui elle est en mesure d'offrir une véritable terre promise. Cet appel a été entendu. L'honorable M. Castellanos a déjà installé dans les plaines de Santa-Fé plus de douze cents colons agricoles, laborieux pionniers qui vont ouvrir la voie à d'innombrables essaims d'émigrants.

Nature du sol. — Produits. — La couche de terre végétale qui recouvre toute la superficie de cette province, est formée d'un terreau argilo-sablonneux d'une extrême fertilité. Il suffit de creuser à quelques vares (une vare vaut 86 centimètres) pour rencontrer des eaux excellentes à boire. La terre y est très-propre à la culture du froment; on peut y récolter le coton, le tabac, la garance, la canne à sucre, toutes les productions de l'Entre-Rios, mais la principale industrie de la province est actuellement l'élevage du bétail, l'exportation des cuirs, de la laine, des crins de chevaux, enfin l'exploitation des bois précieux qui abondent dans la partie du nord et autour de la ville de Santa-Fé.

Division. — La province de Santa-Fé se divise en quatre départements : la Capitale, San-José, San-Géronimo ou Coronda et le Rosario.

Département de la Capitale. — Il a pour limites, au nord, l'Arroyo d'Aguiar, qui se jette dans la lagune salée de Santa-Fé, et l'Arroyo des Calchines; à l'ouest, la partie inférieure des Tunas; à l'est, le Rio Panara; au sud, l'Arroyo du Monte de los Padres. Il comprend quatre districts.

Le département de Santa-Fé possède quelques estances; la végétation y est magnifique et le sol propice à toutes sortes de plantes potagères et d'arbres fruitiers. On y prépare diverses conserves de fruits, mais la branche principale de commerce consiste dans le charbon, que l'on fait dans les îles du Parana, et dans les bois qui proviennent des montagnes du Rio-Salado.

La ville de Santa-Fé, capitale du département et de toute la province, date déjà de 186 ans. La plupart de ses maisons sont bâties en briques et recouvertes de tuiles; chacune est accompagnée d'un jardin complanté d'orangers, de figuiers, de grenadiers, de pêcheurs, et embelli de treilles et de fleurs. La ville compte, du nord au sud, 21 îles carrées de 130 vares (110 mètres) de côté, et de l'ouest à l'est, elle a dans ce moment 1,118 maisons, habitées par une population d'environ 9,000 âmes. On y trouve quatre églises et deux couvents dans lesquels il ne reste qu'un très-petit nombre de moines ou frères. L'hôtel-de-ville, où s'est tenu le Congrès constituant de 1853, et qui décore la place principale, est un édifice d'une parfaite symétrie. Santa-Fé possède encore un hôtel de la douane et un hôpital. Sa position comme ville commerciale est d'ailleurs admirable. Elle est située

sur un bras du Parana, près d'un grand lac où se jettent les eaux du *Sadillo grande* avant d'arriver à ce fleuve qui, en cet endroit, forme un coude considérable et prend la direction du sud-est. Le port, où règne une grande activité, est remarquable par ses beaux chantiers de construction d'où sortent toutes les années un assez grand nombre de petits navires de 10 à 100 tonneaux, faits de différents bois, tous excellents pour ces sortes de constructions. Il est orné d'une promenade plantée d'arbres de paradis et très-fréquentée les dimanches et jours de fêtes à l'approche du soir. Santa-Fé est à 117 lieues de Buenos-Ayres.

Département de San-José.— Il est compris entre le Parana à l'est; un groupe de petites hauteurs, au nord; les Saladillos et la Lagune de Santa-Fé à l'ouest et au sud. Colastine, grand bras qui se détache du Parana, douze lieues au-dessus de Santa-Fé, forme, sur la lisière de ce département, plusieurs îles qui, n'étant submergées que dans la saison des grandes crues, fournissent pendant l'hiver d'excellents pacages pour les troupeaux de vaches et de chevaux. Le département de San-José, presque tout environné d'eau, se divise en deux districts, celui du nord et celui du sud. Sa population est d'environ 500 âmes, sans compter les Indiens des réductions.

L'aldée ou village des Calchines, situé sur le ruisseau de Calchines, qui se jette dans le Parana et y forme un port assez régulier, est habité par une colonie d'Indiens du même nom, généralement laborieux et adonnés aux travaux agraires. Ces Indiens comptent environ 240 hommes en état de porter les armes. Le gouvernement de Santa-Fé leur fournit des rations de tabac, d'yerba et de papier.

La colonie de San-Pedro, à l'ouest de la lagune, se compose de 600 à 700 Indiens Mocovies, dont 200 en état de porter les armes. Il sont assez paresseux et peu disposés à la vie sociale.

Les forts Arcochingas, Navaja et Iriondo (le Rio Salado coule entre les deux derniers) n'ont pour garnison que quelques compagnies de vétérans. Toute cette région est couverte de forêts.

La colonie du Sauce, à 10 lieues ouest de Santa-Fé, a été établie par le général Don Estanislao Lopez, en 1824. Elle est composée d'Indiens Abispones, au nombre d'environ 700, dont 150 en état de combattre. Ces Abispones sont bons travailleurs et s'occupent de la culture des terres;

leurs femmes savent confectionner des habits et teindre le coton et la laine.

Le fort du Romero, à 10 lieues du Sauce et à 20 lieues de Santa-Fé, est occupé par une garnison de vétérans. Le total de la population indienne de ces trois colonies s'élève à 4,000 âmes.

Au nord de cette ligne commence le Chaco, habité principalement par les Tobas, les Abispones, les Mataguayos, les Mocovies. Ces derniers sont les plus rapprochés. Depuis 1832, époque où ils saccagèrent tout le nord de la province, les Indiens n'ont plus fait d'invasion considérable. De loin en loin, pour intimider les sauvages, les Santaféciens poussent une pointe dans le désert ; ils en ramènent d'ordinaire un certain nombre d'enfants qui se livrent à leur patronage et qui, adoptant leur nouvelle patrie, augmentent avec le temps le chiffre de la population.

Département de San-Geromino. — Il s'étend depuis le ruisseau du Monte de los Padres au nord jusqu'au Rio Carcarañal ou Tercero au sud, et au ruisseau des Tortues. Ses limites de l'est sont formées par le Parana, et celles de l'ouest par la Pampa et la juridiction de Cordoba jusqu'au fort *Quebracho Herrado*. Il se divise en quatre districts : les Gomas, les Barrancas, le Rincon de Gaboto (Santi-Espiritu) et les Desmochados.

L'élève du bétail constitue la principale industrie de ce département. Il y a autour de Coronda des bois très-propres au charronnage et à la construction.

San-Geronimo, sur un canal du même nom formé par le Parana, est un bourg de 1,200 cultivateurs.

Le Rincon de Gaboto, où se trouvent de très-belles estances, est remarquable pour avoir été le premier point du Rio de la Plata où s'établirent les Espagnols. Le fort de Santi-Espiritu, élevé sur le même point, date de 1527.

Département du Rosario. — Il est borné au nord par le Rio Carcarañal, à l'ouest par la Pampa, à l'est par le Parana, au sud par l'Arroyo del Medio, qui le sépare du territoire de Buenos-Ayres. On le subdivise en 13 districts : l'Arroyo del Medio, le Centre au-dessus de l'Arroyo de Pabon, l'arroyo de Seco, le monte de Flores, les Cerrillos, l'Orqueta du Saladillo, les hauts Desmochados, les bas Desmochados, San-Lorenzo, l'Arroyo de la Dueña, le Bajo Hondo, les Charcas del Rosario.

Ce département, assez élevé au-dessus du niveau de Parana, renferme des terres propices au pâturage et à toutes les espèces de céréales, particulièrement au blé. La campagne de San-Lorenzo est assez bien cultivée, et depuis un an, l'horticulture a fait de grands progrès dans les environs du Rosario.

Le Rosario est la capitale du département. Cette ville, à 80 lieues de Buenos-Ayres et à 36 lieues de Santa-Fé, s'élève sur les bords du Parana, au point où ce fleuve se rapproche le plus des provinces occidentales de la Confédération. Cette situation, on ne peut plus favorable, attire naturellement le commerce de l'intérieur, obligé naguère à faire 80 lieues de plus pour arriver aux marchés de Buenos-Ayres. Aussi, depuis deux ans le Rosario, qui n'était qu'une modeste bourgade, a pris les dimensions d'une ville importante. Sa population s'est successivement élevée de 2,000 à 16,000 âmes. A l'heure qu'il est, de nombreuses maisons de commerce anglaises, allemandes, italiennes, françaises y ont établi leurs comptoirs, et la plupart des négociants de Buenos-Ayres et de Montevideo y entretiennent des agents. Le port est excellent, et offre un mouillage commode et sûr. Il est sans cesse rempli de goëlettes, de paquebots et même de navires d'outre-mer. La ville bâtie sur une hauteur, à près de 50 mètres au-dessus des eaux du Parana, s'embellit chaque jour d'élégantes maisons, bien que le pays ne fournisse pas de bons matériaux pour leur construction. On est obligé de tirer la chaux de Cordoba et de Parana; la contrée ne fournit aucune espèce de pierre, et les briques qu'on y fait sont de mauvaise qualité. Jusqu'à présent les édifices publics s'y réduisent à une douane, d'un style assez régulier, et à une église trop petite pour la population et d'une architecture médiocre.

La douane du Rosario est la plus importante de la République Argentine. Son produit actuel peut être évalué à 60,000 pesos (300,000 fr.) par an. Le développement du commerce de l'intérieur ne tardera pas à doubler ce chiffre; il serait difficile en effet de n'en pas être persuadé, quand on pense que les importations qui s'effectuent par le Rosario s'adressent, dès aujourd'hui, à une population de plus de 400,000 âmes.

A quatre lieues au nord du Rosario, se trouve l'ancien couvent de San-Lorenzo, habité par quelques religieux

franciscains, s'occupant de l'instruction de la jeunesse. Il est question en ce moment d'augmenter le personnel de ce pieux établissement, afin de pouvoir envoyer des missionnaires travailler à la civilisation des Indiens.

§ 18. — Territoire du Chaco.

« Le Grand Chaco, dit le savant Arenales, est le bijou le plus précieux de ceux qui formaient la brillante couronne de l'Amérique espagnole. »

Limites. — Cet immense territoire est compris entre le Rio Salado, au sud-ouest ; la province de Salta et la Bolivie, à l'ouest ; la province de Chiquitos (Bolivie), au nord ; les Rios Paraguay et Paraná, à l'est ; c'est une superficie d'environ 25,000 lieues carrées, située entre le 18° et le 31° de latitude, le 61° et le 66° de longitude du méridien de Paris. Le Grand Chaco est donc presque aussi étendu que toute la France. L'intérieur de ce pays est encore imparfaitement connu. On a pu explorer les cours des quatre grands fleuves qui l'arrosent, le Salado, le Bermejo, le Pilcomayo et le Latiriquiqui, mais l'hydographie en est encore à faire. La partie essentiellement argentine du Chaco est bornée au nord par le Rio Salado ; quant aux autres limites, c'est à régler entre la Bolivie, le Paraguay et la République Argentine.

Nature du sol. — Productions naturelles. — On peut se représenter le Chaco comme une plaine interminable, sans ondulations aucunes, recouverte d'une épaisse couche d'humus, reposant sur une autre couche d'un terrain argileux et d'une nature analogue à celui de Santa-Fé. Il est probable que, plus bas, se trouve le lit de sables verdâtres qui se montre à découvert dans les ravines du Parana, et que, plus profondément encore, existent les strates de gneiss et les roches micacées visibles dans la Bande Orientale et dans l'Uruguay.

Comme tous les terrains d'alluvion, le sol du Chaco est d'une étonnante fertilité, surexcitée encore par le débordement périodique des fleuves. Les champs y sont couverts d'une végétation luxuriante, et le long des fleuves s'élèvent des arbres d'autant plus grands, que l'on se rapproche d'avantage du Tropique. Des masses de palmiers embellis-

sent les rives de Bermejo, du Pilcomayo, du Latiriquiqui, tandis que, sur les bords du Salado, dominant les quebra-chos, les algarrobos, les talos, les ombues, enfin toute la végétation de Corrientes et d'Entre-Rios.

Fleuves. — Les fleuves qui traversent le Chaco ont cela de commun, qu'en s'épénchant des hauts plateaux des Andes, ils sont torrentiels et roulent dans un large lit; mais, une fois arrivés dans la plaine, ils arrêtent l'impétuosité de leur cours, et serpentent avec lenteur entre des rives argileuses, qu'ils ne cessent de ronger en décrivant des méandres, quelquefois très-rapprochés. A l'époque des pluies, ils franchissent leurs bords et forment, sur divers points, des lagunes considérables que la baisse des eaux fait plus tard écouler dans leurs lits. Les inondations du Salado et du Pilcomayo, celles surtout du Bermejo, au-dessous de la Esquina, embrassent une telle étendue de pays, qu'il est souvent très-difficile de reconnaître le véritable cours du fleuve. La nature plate du sol, dans l'intérieur du Chaco, empêche la formation d'aucune rivière considérable, et les innombrables lagunes dont les pluies de l'été sèment cette contrée disparaissent à l'approche de l'hiver, qui est ordinairement la saison sèche.

Il y existe pourtant quelques lacs véritables, tels que ceux de Blanco, du Cristal, des Vipères, du Calcales, de Cangayo, etc. Ils sont de médiocre étendue. Les quelques ruisseaux qui aboutissent au Parana se remplissent quand le fleuve monte, et inondent la campagne à une distance de plusieurs lieues, mais cette inondation étant produite par le regorgement des eaux, a pour résultat d'enrichir le sol d'une épaisse couche de limon qui double sa fertilité.

Climat. — Il est le même que celui de Corrientes et du Paraguay. Les hivers y sont secs et tempérés, les étés pluvieux et humides, ce qui en rend les chaleurs modérées. Les vents du nord y sont tièdes et soufflent avec constance; ceux du sud, quelquefois très-frais, ne se font sentir que par intervalles. D'après Arenales, la température varie entre 45° et 85° de Farenheit.

Population. — Le Chaco Argentin, c'est-à-dire la partie de ce vaste pays comprise entre les Rios Salado et Bermejo (environ 12,000 lieues carrées), est occupée par quelques peuplades que les évaluations d'Arenales (1833) portaient à 30,000 âmes. Les plus connues de ces peuplades sont les

Tobas, les Abispones, les Chumipis, les Mataguayos, les Mocovies... Toujours en guerre les uns avec les autres, ces peuples, d'ailleurs très-peu nombreux (1), se détruisent mutuellement. Ceux qui restent, particulièrement les Mocovies, font parfois des incursions sur les frontières de Santa-Fé, de Cordoba et de Santiago del Estero, actes d'hostilité qui se bornent à l'enlèvement de quelque bétail et à la destruction de quelques estances isolées. Les Indiens du Nord, au contraire, vivent en paix avec les habitants des provinces de Tucuman, Salta et Jujuy ; un nombre toujours plus considérable d'entre eux vont travailler, comme journaliers (*peones*) aux pressoirs de cannes à sucre et dans les estances, rendant ainsi un véritable service à l'agriculture. Les Tucumaniens et leurs voisins apportent du reste tout leur soin à maintenir cette bonne intelligence avec les Indiens ; elle garantit la sûreté de leurs frontières et prédispose tellement les Indiens à la vie civilisée, qu'il n'est pas rare de les voir abandonner leurs déserts pour se fixer parmi les chrétiens. Vis-à-vis Corrientes, il existe une tribu de Tobas qui s'occupe de la coupe des bois et fait, avec cette province, un commerce de peaux de jaguars et de loutres ; ces dernières sont particulièrement recherchées et se vendent assez cher.

Toutes les tribus limitrophes des Provinces argentines entretiennent donc avec ces dernières des relations plus ou moins directes. Quelquefois même les caciques ou chefs de ces tribus sont des chrétiens réfugiés. On peut donc prévoir le jour où les sauvages auront entièrement disparu du Chaco, soit par suite de leurs guerres intestines, soit par leur fusion avec les races civilisées, soit enfin à cause des épidémies qui font chez eux d'épouvantables ravages. « Pendant » mon séjour à Corrientes, nous dit M. le docteur Brougues, » une épidémie de petite vérole emporta près de la moitié » d'une peuplade indienne qui était venue s'établir le long » du Parana ; il ne pouvait en être autrement : non seulement les ressources de l'art leur manquent, mais ils n'ont » ni habitation pour s'abriter, ni vêtements pour se couvrir ; » ajoutez les remèdes violents qu'ils s'administrent au » hasard, l'absurde habitude qu'ils ont de se baigner quand » la maladie les frappe, et l'on comprendra les ravages que

(1) Arenales divise la population du Chaco Argentin en 175 peuplades de 100 à 300 individus chacune.

» doit faire parmi eux la petite vérole. De plus, ils s'obsti-
» nent à ne pas se laisser vacciner. Cependant, pendant mon
» séjour à Corrientes, je parvins à en vacciner une ving-
» taine. »

Produits futurs. — Comme le Chaco nous paraît destiné à devenir le point central d'un large système de colonisation, on nous permettra d'invoquer encore une fois ici le témoignage de M. Brougues. Voici comment il s'exprime au sujet des produits que la colonisation peut réaliser dans les plaines du Chaco.

« A la suite des terres basses qui s'étendent le long des
» fleuves, s'élève par une pente insensible, le sol des prairies
» (campos), immense plaine entrecoupée de bosquets et de
» lacs ; c'est la partie cultivable ; le maïs, le coton, le tabac,
» la canne à sucre, le blé, y produiront d'abondantes récoltes
» le jour où ces terres seront livrées au travail et à l'intelli-
» gence de l'Européen ; des milliers de troupeaux peuvent
» s'élever dans ces riches pâturages. Les terres situées à
» l'ouest, le long du Rio Salado, couvertes de bois d'algar-
» robo et d'espenillo, sont moins fertiles ; une partie de ces
» terres, de nature nitrreuse, renferme une grande quantité
» de *jumus*, plante de laquelle on extrait les cendres de
» potasse pour la préparation du savon. »

Ajoutons que les inondations annuelles d'une partie de ces fertiles contrées, permettraient d'y établir d'immenses rizières plus productives encore que celles d'Égypte.

Curiosité naturelle. — Au milieu des plaines du Chaco se trouve un prétendu aérolithe ou pierre tombée de l'atmosphère : il est de fer natif, et présente une longueur de 2 mètres 8 centimètres, sur une largeur de 1 mètre 72 centimètres, et une épaisseur de 1 mètre 50 centimètres.

§ 19. — Province d'Entre-Rios.

La province d'Entre-Rios, dont la séparation d'avec l'intendance de Buenos-Ayres date de 1814, constitue la moitié méridionale de la Mésopotamie argentine.

Après avoir été le principal champ de bataille de la guerre de l'indépendance, et plus tard de celle qui éclata entre le Brésil et la République, elle a fourni depuis quelques années une belle page de plus à l'histoire de la Plata, en prenant

une large part à la chute de la tyrannie et à l'organisation définitive d'un régime national ; tâche glorieuse et dignement accomplie par le digne gouverneur que cette province a su choisir pour son administrateur.

Limites. — Au nord, l'Entre-Rios est borné par deux rivières qui le séparent du territoire de Corrientes : le Guayquiraró, affluent du Parana, et le Mocreto, tributaire de l'Uruguay ; à l'ouest et au sud, par le Parana et son delta ; à l'est, par l'Uruguay. Sa superficie, comprise à peu près entre les 30° et 34° de latitude, les 60° et 6° de longitude, peut s'évaluer à 4,000 lieues carrées.

Aspect du pays. — La situation de cette province entre deux grands fleuves, situation d'où elle tire son nom, en fait un des plus riches territoires de la République Argentine.

Comme toutes les plaines interfluviales, l'Entre-Rios n'offre aucune espèce de montagne, mais seulement des ondulations (*cuchillas*, *contelas*) qui traversent la province dans trois directions principales et établissent une division entre les bassins de ses rivières intérieures. Ces ondulations, dont la plus élevée ne dépasse pas 100 vares (80 mètres 112), commencent à Diamante sur les bords du Parana ; remontant ensuite le fleuve, dont elles forment les ravines, elles dépassent l'Arroyo de las Conchitas, à 7 lieues nord de la ville de Parana, se dirigent vers le nord-est et traversent toute la forêt de Montiel, d'où elles détachent deux rameaux qui vont circonscrire le bassin du Galeguay, 'grande artère de l'intérieur.

Le territoire d'Entre-Rios sépare le Parana et l'Uruguay par un espace de 50 lieues que l'on peut se représenter comme une belle prairie coupée d'innombrables arroyos, dont les uns se déchargent dans le Parana, les autres dans l'Uruguay ; ceux de l'intérieur vont grossir le Galeguay, qui se jette lui-même dans l'un des bras que, depuis les buttes de Diamante jusqu'à son delta, le Parana détache sur sa rive gauche, et dont nous ne possédons encore aucune carte. Ces bras forment une foule d'îles qui représentent ensemble le système de la province et qui, tantôt submergées, tantôt couvertes de gras pâturages, semblent indivises entre la terre et les eaux. C'est la demeure d'un véritable troupeau de cerfs, de loutres, etc. On y trouve même quelques jaguars et quelques couguars.

Nature du sol. — Le sol, évidemment formé du dépôt des eaux, est d'une excessive richesse; il convient à toutes les productions des zones tempérées et à un grand nombre de celles des tropiques. On y trouve des couches de pierres calcaires; celles qu'on a découvertes sur les bords du Parana sont spécialement l'objet d'une exploitation considérable. Le sol fournit encore la pierre à plâtre et différentes espèces d'argiles, suffisantes pour alimenter plusieurs fabriques de fine faïence.

Productions. — L'Entre-Rios est prodigieusement riche en fait de bétail. Comme son territoire possède toute l'année des eaux abondantes et que, d'autre part, il est à l'abri des incursions des Indiens, les estances y ont toujours été très-nombreuses et très-productives.

Le docteur Brougues prétend que, d'après des documents officiels, il y avait, en 1854, dans la province d'Entre-Rios, 7 millions 800,000 têtes d'animaux entre chevaux, bœufs et moutons, savoir :

Race bovine.....	4,000,000
Race chevaline.....	1,800,000
Race ovine.....	2,000,000

Les rives des fleuves et la forêt de Montiel fournissent des essences qu'on exporte pour les ouvrages de menuiserie et d'ébénisterie; ils appartiennent presque tous au genre mimosa, sont d'un port élégant et d'une taille qui ne dépasse pas 10 vares (8 mètres 1/2), particularité commune à tous les arbres indigènes de cette partie du territoire argentin.

Parmi les arbres étrangers qui y réussissent à l'égal des indigènes, on compte le figuier, le pêcher pavier, la vigne, l'oranger, le grenadier; on commence actuellement à y cultiver avec succès le pommier, le poirier, le cerisier et la plupart des arbres fruitiers d'Europe. Les légumes et les plantes potagères y viennent par enchantement; on peut enfin y cultiver le coton, le tabac, l'indigotier, le chataignier, diverses plantes textiles et teinturiales. De plus, le nopal, qui foisonne sur les hauteurs, nourrit une espèce de cochenille que l'industrie pourrait utiliser.

Sauterelles. — Cette antique plaie de l'Egypte n'est pas inconnue aux régions de l'Amérique méridionale; heureusement, elle ne s'y montre que de loin en loin, et partiellement. Le défrichement des bois la fera disparaître. D'ail-

leurs, la végétation de ces contrées est si puissante qu'elle a bientôt réparé les pertes que lui font subir ces insectes rongeurs.

La sécheresse éprouve aussi quelquefois les terres de cette province et fait souffrir les bestiaux; pour remédier à cet inconvénient, le gouvernement a fait construire plus de 400 citernes pour l'abreuvement des troupeaux.

Division. — La province d'Entre-Rios se divise en deux grands départements, celui du Parana et celui de l'Uruguay. Le Rio Galeguay les sépare naturellement et en forme comme deux bandes, l'une occidentale, l'autre orientale.

Département de Parana. — Capitale Parana, appelée primitivement la Bajada del Parana (*la Descente du Parana*). Six départements secondaires :

Département de la Capitale.	1 ^{er} .
— de Nogoya.	2 ^e .
— de la Victoria.	3 ^e .
— de Gualaguay.	4 ^e .
— de la Paz.	5 ^e .
— du Diamante.	6 ^e .

Département de l'Uruguay : capitale de la Conception de l'Uruguay. Quatre départements :

Département de la Conception.	1 ^{er} .
— de Gualaguaychu.	2 ^e .
— de la Concordia.	3 ^e .
— de Villaguay.	4 ^e .

Villes principales. — PARANA. C'est une jolie ville, capitale de la province et de toute la Confédération; elle doit ce dernier titre à une loi du Congrès Constituant (13 décembre 1853), ratifiée par le Gouvernement provincial (23 mars 1854). Elle s'élève sur un des plus hauts plateaux de la rive gauche du Parana, à 114 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Depuis quelques années son importance est considérablement accrue et son commerce a pris une notable extension; son port se trouve sur une baie profonde formée par le cours principal du Parana qui en cet endroit à près d'une lieue de large. Il est fâcheux que ce port soit à une demi-lieue de la ville. La population de Parana est d'environ 8,000 âmes. Cette capitale possède un assez beau théâtre; on y construit en ce moment une

église importante, et un nouvel hôtel pour le gouvernement, édifice qui est terminé et fait le plus grand honneur à l'administration actuelle. Les alentours de la ville sont très-pittoresques, le regard s'y repose avec plaisir sur de délicieuses maisons de campagne construites en briques et couronnées de terrasses orientales. Néanmoins la culture des terres, même celle des jardins, y est encore peu développée, et le commerce s'y borne à peu près à l'exploitation d'excellentes carrières de pierres à chaux, qui abondent dans le voisinage. Un jour viendra sans doute où l'industrie utilisera les précieuses argiles et la pierre à plâtre que renferme le sol de ce département, et où la culture du coton, qui y réussit parfaitement, y donnera des produits considérables.

Diamante. Joli village qui porte aussi le nom de Punta-Gorda; il est bâti sur les premières buttes qui descendent le long de la rive gauche du Parana. On y trouve une chapelle et une école récemment édifiées.

Guaileguay. Petite ville de 2,000 âmes, sur la rivière du même nom, est le centre du commerce de l'intérieur. Elle acquiert tous les jours plus d'importance. On vient d'y bâtir une commandance (1), une douane, une école et divers autres édifices publics.

Le Rio Guaileguay, qui débouche dans le bras le plus septentrional du Parana, est navigable dans toutes les saisons pour les goëlettes de 80 à 100 tonneaux. Les grands navires ne peuvent le remonter que l'espace de six lieues.

Guaileguaychu. Cette ville est située sur la rive droite de la rivière du même nom, à six lieues de son embouchure dans l'Uruguay. C'est le point le plus commerçant de la province. Le port, qui est excellent et très-commode, reçoit les navires de 100 tonneaux. Guaileguaychu compte une population de 10,000 âmes et voit arriver chaque année un grand nombre d'émigrants laborieux et industriels, qui trouvent des emplois lucratifs dans les Saladeros du département. On y a construit un théâtre et une belle commandance. La campagne y est bien cultivée et produit des céréales, des luzernes, toutes les espèces de fruits et de plantes potagères.

La Conception de l'Uruguay ou Arroyo de la China. — Nom du bras de l'Uruguay, qui baigne cette petite ville.

— Édifice où le commandant du département fait sa résidence.

Elle est environ à 15 lieues du Guauguaychu et à 1 lieue du cours principal de l'Uruguay. C'est une ville toute récente et qui doit sa création au général Urquiza. On y compte déjà 4,000 habitants. Le bras du fleuve qui forme son port est accessible aux navires d'outre-mer. Elle possède une commandance remarquable et un magnifique collège où près de 180 jeunes gens sont élevés aux frais de l'Etat.

La Concordia. — Gros bourg à 30 lieues au nord de la Conception, avec un bon port sur l'Uruguay, vis à vis le Salto-Oriental. Dans la saison des crues, le fleuve y monte de 10 à 15 vares (de 8 mètres 50 c. à 12 mètres 75 c.) au-dessus des basses eaux. La situation de ce port, vers le point du fleuve où la baisse des eaux interrompt périodiquement la navigation, en fait comme un vaste magasin de dépôt et assure son avenir, aussi sa population augmente-t-elle avec rapidité. C'est d'ailleurs le centre du commerce d'Entre-Rios avec la province de Corrientes.

Les autres centres de population les plus remarquables sont la Paz, dans la partie du nord et sur le Parana; Villeguay, Fédération, Tala, Novoya au midi de l'immense forêt de Montiel qui n'a pas moins de 20 lieues carrées.

Administration. — Chacun des dix départements dont se compose la province d'Entre-Rios a un commandant militaire, et est le siège d'une circonscription judiciaire, d'un commissariat de police et d'une commission d'inspecteurs de l'instruction publique.

Ces départements se subdivisent en 71 districts.

Il existe sur les différents fleuves qui baignent le pays huit ports reconnus, avec leurs douanes respectives : — Parana, Diamante, Guauguaychu, la Concordia, la Conception, Guauguay, la Victoria, la Fédération, la Paz.

Le nombre total des centres de population est de 78, dont 10 villes ou bourgs et 68 districts.

L'administration intelligente et ferme du général Urquiza donne l'essor à l'élément commercial, améliore l'état des finances, qui sont aujourd'hui les plus florissantes de la République, affermit la sécurité générale par la stricte observation des lois, enfin prépare de futurs triomphes à la science et aux beaux arts en établissant de nombreux collèges et en faisant arriver dans les moindres villages les bienfaits de l'instruction primaire gratuite.

§ 20. — Province de Corrientes.

Le nom de cette province lui vient des nombreux cours d'eau qui traversent ses terres ou déterminent la plupart de ses confins.

Limites. — Elle s'étend au nord de la province d'Entre-Rios, du 37° au 30° de latitude sud, et du 58° au 6° de longitude occidentale, méridien de Paris. Ses bornes sont : au sud, les Rios Gayquiraro et Mocoreta; à l'ouest et au nord, le Parana; à l'est, l'Uruguay. Le territoire des Missions, considéré aujourd'hui comme faisant partie de la province, en occupe toute l'extrémité nord-est, à partir du point où le grand fleuve Igualla se jette dans le Parana. La superficie de cette province est d'environ 6,000 lieues carrées, et sa population de 80,000 habitants. L'idiome guarini et la langue espagnole sont employés concurremment.

Aspect du pays. — La configuration du territoire Corrientin offre de remarquables différences : à l'ouest, en suivant la côte du Parana, les terres sont basses et inondées à l'époque des crues, néanmoins cette large bande de terrain présente deux plateaux que l'inondation n'atteint jamais; la première entre la ville de Corrientes et le village de l'Emperador, plateau couvert de forêts et coupé de rivières; le second, entre Bella-Vista et Santa-Lucia, forme une esplanade de 15 lieues de large, sans arbres, mais offrant d'excellents herbages pour la pâture.

Toute la partie sud, comprenant les départements de Payubre, Esquina, Curusu-Cuatia, Restauracion, n'est qu'une immense prairie, traversée par d'innombrables courants d'eau et par quelques forêts qui suivent les rives des fleuves.

La côte de l'Uruguay, bien qu'un peu plus élevée, présente le même aspect. Quant au terrain des Missions, compris entre Aguapoy, le Parana et l'Uruguay, il forme un plateau plus élevé et plus ondulé que les précédents. Il renferme de vastes forêts d'excellent bois. On y trouve des pierres calcaires, des marbres, des quartz, etc., en sorte que sa composition géologique diffère essentiellement de celle du reste de la province, formée d'un terrain d'alluvion.

Nous avons vu qu'après avoir reçu les eaux du Paraguay,

le Parana tourne brusquement à l'est; on peut remarquer que la partie nord du territoire, limitée par ce fleuve, offre un plateau très-étroit qui suit la même direction que le Parana et sépare son cours de ce grand enfoncement de terrain où l'on rencontre une série de lagunes, séparées par des îlots couverts de bois impénétrables, et désignées sous le nom générique de Lagunes Ibera et Macdiza. De ces bas fonds, toujours inondés et qui ont chacun 200 lieues carrées, sortent trois rivières principales : le Corrientes et le Bateles, dont les eaux réunies se déchargent dans le Parana, et le Mirinay qui se jette dans l'Uruguay. Entre ces lagunes s'étendent les *Campos* délicieux de Faguareté-Cora, San-Michel, Mburucuya et Cacati.

Climat. — C'est le même que celui du Chaco argentin; l'air y est pur et salubre, la température y varie de 8° à 28° centigrades, et la présence des eaux qui modère les chaleurs ne cause jamais d'épidémies. L'été amène des brises et des pluies qui rafraîchissent l'atmosphère, et l'hiver y est en quelque sorte inconnu; à tel point que la plupart des arbres conservent leur feuillage.

Industrie. — Production. — Commerce. — La position géographique de Corrientes lui assure le même avenir commercial et industriel qu'à la province d'Entre-Rios; en même temps que la douceur de sa température et l'excellente qualité de son terrain lui permettent la culture des plus riches produits du globe. Pour le moment l'élevé du gros bétail est l'industrie la plus importante du pays, ce qui s'explique par l'abondance extraordinaire des pâturages et des eaux courantes qui donnent l'avantage de multiplier les estances sur la plus vaste échelle. On estime que la province possède aujourd'hui un capital de plus de 6 millions de bêtes à cornes, sans compter d'innombrables troupeaux de chevaux.

Les *Saladeros*, établis sur la côte du Parana, sont d'une grande importance et produisent d'énormes bénéfices. La laine commence à devenir l'objet d'une exportation plus considérable; d'une autre côté, la construction des navires avec les bois du pays ou ceux du Chaco et du Paraguay y prend assez de développement, ainsi que la préparation des cuirs et la distillation de la canne à sucre; l'eau-de-vie qu'on retire de ce dernier produit agricole commence même à figurer d'une manière notable dans le commerce d'exportation. Les bois du Chaco et ceux de Corrientes s'exportent

également pour Buenos-Ayres et Montevideo. On y cultive aussi, mais dans un cercle bien restreint, le maïs, qui réussit très-bien et se vend 4 patacons (20 fr.) la fanègue de 13 décalitres; le coton, qui donne un produit de très-belle qualité, la canne à sucre, le tabac, dont le parfum y est doux et suave, la mandica, sorte de graine dont on fait du pain, la patate, la pomme de terre, etc. Les orangers y viennent par délices et font l'ornement des belles quintas (maisons de campagne). Le blé seul n'y réussit que médiocrement, ce qu'on attribue à l'abondance des eaux et à la douceur des hivers.

En général, la végétation de Corrientes est riche et variée sans avoir le luxe et la majesté de celle des tropiques. Les forêts sont principalement composées de lapachos, de quebrachos et d'espínillos mêlés de touffes de gracieux palmiers; des lianes de toutes couleurs enlacent cette végétation de leurs guirlandes et rendent les bois impénétrables. Au bord des rivières, et surtout dans les lagunes de l'intérieur, croissent de magnifiques tacuaras ou bambous, qui atteignent jusqu'à 12 vares (10 mètres) sur un diamètre de 6 pouces. Ces bambous sont d'une grande utilité pour la construction des enceintes, la charpente des toits, etc. C'est encore dans les lagunes que se rencontre le superbe maïs aquatique *Irupey nymphaea* aux gigantesques dimensions; ses feuilles flottantes sur les eaux affectent la forme d'une immense coquille de deux vares de largeur (1 mètre 75 c.); ses fleurs blanches, rosées ou violettes, ont un pied de diamètre; leur chute laisse apercevoir un fruit qui devient gros comme la tête d'un enfant, et renferme des graines arrondies très-farineuses. Le nopal que nous avons trouvé dans la province d'Entre-Rios abonde dans celle de Corrientes, et y nourrit également une cochenille qu'on pourrait utiliser. Enfin, l'arbre qui produit la fameuse *yerba-maté* est très-commun sur le territoire des Missions, et la garance se trouve à l'état sylvestre sur les rives de l'Uruguay.

Animaux. — Le règne animal est riche et varié; on y trouve le caïman et plusieurs espèces de tigres ou jaguars, que les Courrientins chassent avec autant de courage que d'adresse; l'ours fourmivore au tamandua qui se tient dans les parages dont les fourmis sont abondantes. C'est un animal utile et inoffensif qui mérite d'être conservé: il s'apprivoise facilement; mais bien qu'il mange la viande qu'on

lui présente coupée à petits morceaux, il ne vit pas longtemps, lorsqu'il est privé de sa nourriture favorite. Outre ces animaux, on rencontre par troupes nombreuses dans les bois une espèce de singe hurleur (carayo), dont le pelage noirâtre est très-beau. Diverses espèces de cerfs, guazubira; guazu-ti, guazu-puru, errent dans les plaines pendant qu'un nombre prodigieux d'oiseaux aquatiques couvrent les lagunes et les bassins, où fourmillent d'excellents poissons dédaignés par les habitants. Parmi les grands échassiers, on remarque surtout le yabiru que son cou écarlate et sans plumes fait ressembler de loin à un Indien qui pêche. Les forêts sont remplies de diverses variétés d'abeilles, qui déposent dans le creux des arbres un miel très-aromatique : elles nourrissent aussi des couleuvres et des vipères : les premières, comme partout, ne font aucun mal ; les autres sont très-dangereuses, particulièrement la vipère de la Cruz, ainsi nommée, parce qu'elle porte sur la tête une tache noire en forme de croix. Heureusement elle est peu multipliée.

Division. — La province de Corrientes est divisée en 17 départements, qui portent chacun le nom de leur chef-lieu.

Département de Corrientes. — Chef-lieu Corrientes, ville fondée en 1588, sous le nom de *San Juan de las Siete Corrientes* (Saint-Jean des Sept Courants). C'est la résidence du gouverneur et du délégué ecclésiastique. La situation est des plus belles : peu éloignée de l'embouchure du Paraguay et du Bermejo, assise sur la rive du Parana, elle voit arriver dans son port, qui est excellent, les goëlettes de l'intérieur et les navires d'outre-mer, qui peuvent remonter jusqu'à son mouillage. Les rues sont tirées au cordon. Un grand nombre de ses maisons sont bâties en briques avec terrasse; les autres sont des ranchos (grandes cabanes) couverts de paille ou de feuilles de palmier, blanchis à la chaux, avec un hangar sur la rue et quelquefois un joli salon dans l'intérieur. Corrientes possède deux places, dont la plus petite sert de marché, quatre églises, un cabildo ou palais des représentants, un édifice assez régulier où se trouvent les bureaux du gouvernement, ceux de la douane et le dépôt du matériel de guerre (1). La population qui n'était que de 8,000 âmes, il y a quelques années, dépasse

(1) Brougues, p. 179.

aujourd'hui 16,000. Sur ce nombre on compte une trentaine de familles françaises et un certain nombre d'Italiens, d'Anglais et d'Allemands, qui tous s'occupent de commerce ou d'industrie. Les femmes y sont intelligentes et laborieuses; elles savent filer et tisser, et font des broderies d'une extrême délicatesse.

Plus de mille navires de cabotage fréquentent annuellement le port de Corrientes, et, en échange des marchandises d'Europe, s'y approvisionnent des produits de ses saladéros, de ses tanneries et de ses distilleries. Une preuve incontestable de la prospérité de son commerce c'est l'état florissant de ses finances. En 1852, sur un budget de 626,493 piastres, les recettes ont obtenu sur les dépenses un excédent de 69,766 piastres (348,830 francs).

Corrientes est situé à 260 lieues au nord de Buenos-Ayres et à 80 au sud de l'Assomption, capitale du Paraguay.

Département du Goya. — C'est le plus important après celui de Corrientes. Sa population totale est de 8,000 âmes, dont 4,000 habitent Goya, bon port sur un canal qui, à une lieue de là, débouche dans le Parana. Par sa position centrale, Goya est le marché naturel de l'intérieur de la province. Il est à 50 lieues de Corrientes et à 210 de Buenos-Ayres.

Département de Bella-Vista. — Chef-lieu Bella-Vista, dans une situation charmante sur les buttes du Parana, avec un port, une douane et une population de 5,000 âmes. La culture agricole, surtout celle du coton, y est assez florissante; quelques Américains du Nord y ont fait des plantations d'un bon rendement; malheureusement l'agriculture y manque de bras.

Département de Saladas. — Saladas est un village de 600 âmes, à 15 lieues est de Bella-Vista et à 30 de Corrientes. Il est dans l'intérieur des terres, et ses habitants se livrent à l'élevage du bétail. La population totale du département est de 2,421 âmes.

Département de San-Roque. — 2,955 habitants. Le bourg de San-Roque, situé sur le rio de Santa-Lucia, à dix lieues de Bella-Vista et à 40 de Corrientes, est habité par une population de 1,500 âmes.

Département de Mburucuya. — 2,505 habitants. Le bourg de Mburucuya, population de 600 âmes, est situé au centre

du département, entre les lagunes d'Ibera et de Macdiza, à 35 lieues de Corrientes.

Département de Iaguarète-Cora. — 3,061 habitants. Le chef-lieu du même nom a une population de 300 âmes, et se trouve au centre du département et au sud de la lagune d'Ibera. Il est à 60 lieues de Corrientes.

Département de San-Miguel. — 1,975 habitants. Chef-lieu : San-Miguel, à 45 lieues est de Corrientes, entre les lagunes Macdiza et Ibera, à 10 lieues du Parana. Sa population, toute composée de pasteurs, est d'environ 200 âmes.

Département de Cacati. — 8,094 habitants. Le chef-lieu, Cacati, est une petite ville de 2,500 âmes, assez adonnée au commerce. On y cultive le coton, le tabac, la canne à sucre. Elle est située à 10 lieues du Parana, dans la même plaine que San-Miguel.

Département de Itati. — 1,945 habitants. Le chef-lieu, Itati, est une ancienne fondation des jésuites. Il a un petit port sur le Parana et une population de 300 âmes. L'industrie est la même que dans le département précédent. A 15 lieues de Corrientes.

Département de San-Cosmo ou Lomas. — 3,771 habitants. Ravissante situation sur les rives du Parana. Le chef-lieu San-Cosmos, situé à 3 lieues du fleuve et à 10 lieues de Corrientes, possède une population de 400 âmes. « San-Cosme, dit le docteur Brougues, qui a visité tous ces lieux, est bâti au centre de la magnifique plaine des Ensenadas, immense prairie entrecoupée de lacs et de bosquets qui ne perdent jamais leur verdure, paysage enchanteur où l'œil revient toujours avec un nouveau charme. On rencontre dans les Ensenadas de jolies estances où le voyageur reçoit un accueil gracieux et hospitalier. »

Département de San-Luis. — 3,732 habitants. Le chef-lieu San-Luis, peuplé de 600 âmes, est situé sur un fond bas et argileux, à 6 lieues sud de Corrientes.

Département del Empedrado. — 4,704 habitants. Le chef-lieu *La Capilla del Señor* ou Empedrado, est un petit village de 300 âmes sur la Parana, à 11 lieues de Corrientes. On cultive dans ses environs le tabac, le coton, le maïs et la canne à sucre.

Département de l'Esquina. — 3,283 habitants. L'Esquina est un village de 500 âmes nouvellement reconstruit sur les bords du *Riacho de la Esquina*, à 1 lieue du Parana. Ce

chef-lieu possède un port avec une douane; sa position à l'extrémité sud de la province, lui procure déjà un notable commerce. Il est à 80 lieues de Corrientes.

Département de Payubre ou Mercedes. — 3,531 habitants. Le chef-lieu Payubre ou Mercedes, peuplé de 400 âmes, est bâti sur un terrain peu élevé, à l'extrémité d'un affluent du Rio Corrientes, à 70 lieues de Corrientes. Ce département possède de bonnes estances et de très beaux pâturages.

Département de Curusu-Cuatia. — 6,000 habitants. Ce département situé au sud-est de la province, est arrosé par le Mirinay et ses affluents. Il renferme de gras pâturages et beaucoup d'estances. La ville de Curusu-Cuatia, peuplée de 2,500 âmes, est à 90 lieues de Corrientes.

Département de la Restauracion. — 3,400 habitants. Ce département, situé sur la côte de l'Uruguay, s'occupe de l'élevage des troupeaux. Le chef-lieu, Restauracion, est peuplé de 300 âmes, et se trouve sur l'Uruguay, vis-à-vis la ville brésilienne de l'Uruguayana. C'est un lieu de passage assez fréquenté.

Département de la Cruz. — Il est sur la côte de l'Uruguay, au nord du précédent. Ses habitants ne s'occupent que du commerce du bétail.

Territoire des Missions. — Ce vaste et beau territoire qui formait autrefois une province de 100,000 âmes vivant sous le régime théocratique des jésuites, est aujourd'hui à peu près désert. Il représente un immense triangle compris entre l'Uruguay, le Mirinay et le Parana, avec une superficie de 2,000 lieues carrées. On y comptait trente villages ou réductions dont la plupart n'offrent plus que des ruines.

Après l'expulsion des jésuites en 1768, les religieux franciscains, qui leur furent substitués, prirent le gouvernement des Missions, mais ils ne réussirent pas à se concilier l'affection des Indiens; le prestige de l'ancienne autorité s'évanouit, et les habitants des réductions retournèrent à la vie sauvage, faute sans doute de n'avoir pas été assez initiés à la véritable vie de l'homme civilisé. Les restes de ces peuplades indiennes guaranies, périrent dans les guerres qui suivirent la déclaration de l'indépendance, ou se mêlèrent au reste de la population d'Entre-Rios et de Corrientes.

Colonies de M. Brougues. — « Vu à vol d'oiseau, dit le « docteur Brougues, le territoire des Missions corrientines « offre l'aspect d'une immense prairie à surface ondulée,

« entrecoupée de lacs, de rivières, et parsemée de bosquets
« (islas) couvrant les monticules et les bords des fleuves. Un
« printemps continuuel semble régner dans cette contrée où
« les arbres ne se départent jamais de leur feuillage, et où la
« nappe de verdure qui couvre le sol est pendant dix mois
« de l'année émaillée de fleurs diverses, qui répandent leurs
« parfums sous les pieds du voyageur errant dans ce déli-
« cieux désert. » Tel est la terre de prédilection où M. le
docteur Brougues a établi le siège de ses colonies. Le gou-
verneur Don Juan Pujol, dont la sage administration con-
tribue si puissamment à la prospérité de Corrientes, a su
comprendre que la colonisation agricole était ce qui impor-
tait le plus à l'avenir de son pays ; aussi par un traité, à la
date du 29 janvier 1853, M. le docteur Brougues a obtenu
du gouvernement de Corrientes la concession, dans la con-
trée des Missions indiennes, d'un terrain suffisant pour l'é-
tablissement de 1,000 familles agricoles. Déjà plusieurs
convois de colons, presque tous basques ou béarnais, ont
traversé l'Atlantique pour aller transformer le désert en jar-
din et leur misère en aisance.

§ 2. — Province de Cordoba.

Administration. — La province de Corrientes est régie, comme les autres, par la constitution générale de la Confé-
dération. Quant à son organisation particulière, elle n'a
pas encore été réformée et paraît même devoir être mainte-
nue ; seulement les commandants militaires des départe-
ments ont été supprimés par le nouveau gouvernement, comme inutiles et parfois dangereux pour la sûreté de l'Etat. Conformément à l'esprit et à la lettre de la Constitution, des juges de paix les ont remplacés.

Cette province est la première de celle que les Espagnols appellent *las Provincias de arriba o arribañas* (les Provin-
ces d'en haut, d'au-dessus ou les hautes provinces (*Arant-propos*). Elles ont cela de particulier qu'elles n'ont pas été découvertes par les conquérants de Rio, de la Plata, mais par ceux du Pérou qui, après plusieurs expéditions aventureuses, finirent par s'établir dans les régions an-
dines, malgré la résistance des peuplades guerrières qui les habitaient.

Limites. — La province de Cordoba, la plus centrale de la Confédération, est située entre les 29° et 33° de latitude sud, les 63° et 69° de longitude ouest, méridien de Paris. Sa superficie est d'environ 8,000 lieues carrées, et sa population de 150,000 habitants, ce qui joint à l'importance de sa capitale, en fait la première province de la Confédération actuelle. A l'ouest et au nord, le vaste désert des Salinas la sépare des provinces de San-Juan, Rioja, Catamarca et Santiago del Estero; au sud, ses frontières sont contiguës au territoire de Buenos-Ayres et de San-Luis; à l'est, à celui de Santa-Fé.

Aspect du pays. — Il présente le phénomène d'un plateau complètement séparé des Andes par la région des Salinas et s'élevant à une hauteur moyenne de 500 mètres sur le sol parfaitement uni des Pampas. Ce large plateau, dont quelques points atteignent à une hauteur de 4 ou 5,000 mètres est généralement couvert de belles forêts; il s'unit, vers le sud et par une pente douce, aux petits plateaux de San-Luis et finit par s'effacer au nord dans les plaines de Santiago del Estero. Nous avons vu déjà que cette Sierra donnait naissance à plusieurs rivières qui vont se perdre dans les sables, à l'exception du Tercero qui, sous le nom de Carcarañal, se décharge dans le Parana.

Climat. — *Nature du sol.* — *Productions.* — *Industrie.* — Le climat, humide en hiver, est un peu sec en été, lorsque la plupart des torrents du voisinage sont devenus de minces ruisseaux.

Le sol présente deux classes de terrains bien distinguées: la première est celle des Pampas, immense couche végétale où le bétail trouve d'éternels pâturages; la seconde est celle des montagnes; celle-ci est de nature inégale: une partie convient à l'agriculture et aux pâturages, l'autre doit sa richesse aux mines précieuses qu'elle renferme.

Sans être très-avancée l'agriculture cordovésienne n'est pas sans importance. Elle produit des céréales, du maïs, du tabac, etc. Le blé y rapporte régulièrement 30 pour 1. Certainement la fertilité du sol et sa grande étendue le rendent propre à la culture de tous les produits des zones tempérées et à une partie de ceux des tropiques, mais l'habitude fait presque partout donner la préférence à l'élevé du bétail à laine ou à poil, élevé excessivement facile et qui fournit la matière d'une exportation lucrative, surtout en mules et en

moutons, que l'on vend chaque année en Bolivie. On fabrique des cuirs, du marocain et des peaux fines assez estimées; enfin la province abonde en bois excellents pour la construction et l'ébénisterie; elle possède des mines d'or, d'argent, de fer, et surtout de cuivre et de plomb; on y trouve le plâtre, la chaux hydraulique et le charbon de terre. A l'heure qu'il est, 42 mines sont en exploitation et occupent un nombre considérable d'ouvriers. Celles du département de Pocho en emploient seules plus de 1,000.

Commerce. — La situation de cette province en fait le marché naturel des provinces de Tucuman et de Santiago; aussi, malgré le peu de développement de l'industrie agricole, son commerce est-il un des plus florissants de toute la République; on peut l'évaluer de 120 à 150,000 pesos (513 à 640,000 fr.) par mois. Que manque-t-il donc à Cordoba pour réaliser les destinées que ses poètes lui ont promises? Un système de colonisation qui dote ses campagnes des riches tributs de l'agriculture, le maintien d'une sage administration qui garantisse la sécurité publique, et enfin un chemin de fer qui relie ses départements avec le marché du Rosario.

Division. — Treize départements, sans y comprendre le territoire de la capitale.

- 1^{re} Tulumbrá, avec les deux subdivisions de Totoral et de Dormida.
- 2^e Calamuchita, subdivisions, Socochó et Río de los Reartes.
- 3^e Río Tercero Superior; subdivision, la Capilla de Rodríguez.
- 4^e Río Tercero inférieur; subdivisions, Villa-Nueva et Frayle-Muerto.
- 5^e Río Segundo inférieur; subdivisions, le Rosario, el Fuerte del Tío.
- 6^e Ischilin.
- 7^e Anejos; subdivisions, Alta-Gracia et Santo-Domingo.
- 8^e Pocho; subdivision, Taminga.
- 9^e Santa-Rosa.
- 10^e San-Javier; subdivisions, San-Pedro et Nono.
- 11^e Río Seco; subdivision, Chañar.
- 12^e Río Cuarto; subdivisions, Reducción, Achiras, Carleta, Peñas, San-Fernando.
- 13^e Puñilla; subdivision, Cruz del Eje.
- 14^e San-Antonio.

Villes principales. — CORDOBA, capitale de la province, fondée en 1573 et érigée en évêché en 1699. Population, 25,000 âmes, à 192 lieues de Bonnes-Ayres et à 111 du Ro-

sario. Elle possède un grand nombre d'églises bien construites, un Cabildo ou palais des Représentants, une belle promenade publique, des murs qui la défendent contre les inondations du Rio Primo qui, plus d'une fois, a failli la détruire. La situation peu favorable qu'elle occupe au pied d'une montagne n'a été choisie autrefois que pour la mettre à l'abri de l'attaque des Indiens. Les habitants de Cordoba, surtout les femmes, jouissent d'une grande réputation de politesse et d'affabilité. De plus, cette ville à la gloire d'avoir été le centre principal des hautes études et des sciences dans les provinces du Rio de la Plata, titre que Buenos-Ayres lui dispute aujourd'hui. On trouve dans ses murs la fameuse Université Mayor de San Carlos, le collège National de Monserrat, des facultés de droit et de théologie, une belle bibliothèque, tous établissements fréquentés par la jeunesse argentine. Il est question depuis quelques temps de compléter le corps d'enseignement par l'adjonction de cours de médecine et de sciences physiques.

Les autres villes remarquables de la province sont : Villa-Nueva, près du Tercero, avec 1,800 habitants ; Fraile-Muerto, avec 2,000 ; Saladillo, avec 800 ; Cruz-Alta, avec 1,600 ; San-Javier, avec 2,000 ; Rio le Jame, avec 7,000.

§ 22. — Province de Santiago del Estero.

La dénomination del Estero, ajoutée à cette province, est une allusion à la configuration du sol, rempli de bas fonds (*esteros*) que le rengorgement des fleuves transforme quelquefois en lagunes.

Limites. — La province de Santiago del Estero (Saint-Jacques-du-Marais) s'étend le long des Rios Dulce et Salado, depuis le 27° 30' jusqu'au 30° de latitude Sud, et depuis le 65° jusqu'au 68° 30' ouest. Sa superficie est de 3,000 lieues carrées; elle est de 6,000 en y comprenant la partie du Chaco annexée à cette province. Ses bornes sont : au sud, le territoire de Cordoba, dont elle est séparée par la plaine déserte des Salinas; à l'est, la province de Santa-Fé; au nord, Tucuman, Salta et le grand Chaco; à l'ouest, Catamarca. Sa population est de 80,000 habitants parmi lesquels un grand nombre d'Indiens.

Aspect du Pays. — C'est presque partout un sol de plaine,

si ce n'est dans le voisinage des provinces de Cordoba et de Tucuman, où il s'élève en collines sablonneuses qui paraissent avoir été une côte de mer, à une époque antédiluvienne. Cette province, exposée à souffrir de la sécheresse, est traversée par deux fleuves bien précieux pour elle : le Dulce et le Salado. Formé par les torrents et les *arroyos* qui descendent des Andes, ces deux riches cours d'eau arrosent les terres de Tucuman et de Salta, et vont, à plus de 150 lieues de là, se jeter le premier dans les lagunes des Porongos l'autre, beaucoup plus long, dans le Parana. La nature plane et sablonneuse du terrain, facilitant la formation des lagunes, a permis à ces deux fleuves de changer quelquefois leur lit. Ainsi, le cours du Rio Salado qui, avant 1769, était navigable dans toute son étendue, a pris une autre direction, et l'on peut reconnaître encore son ancien canal ; pareillement, en 1834, le Rio Dulce s'est versé dans le désert des Salinas, abandonnant son premier lit, où il ne coule plus qu'à l'époque des inondations. Ainsi se sont stérilisées de vastes espaces de terrain autrefois propres à la culture et au pâturage.

Nature du sol. — Productions. — Le sol de cette province est d'une grande fertilité ; le blé y réussit merveilleusement puisqu'il donne de 70 à 100 pour 1, même dans des terres non arrosables. Comme en Egypte, l'inondation périodique suffit à l'engraisement du sol, assez profond pour nourrir la canne à sucre, plante naturellement vorace. L'indigotier commence à y être cultivé et y donne une teinture de première qualité ; on pourrait également y mettre à profit la cochenille. Les abeilles y produisent un excellent miel et de la cire qu'on n'a que la peine d'aller recueillir dans le bois. On prépare avec ce miel une liqueur alcoolique très-estimée (l'hydromel). Outre ces produits, la province de Santiago possède encore des bois utiles pour le commerce et de belles estances sur les parties arrosables de son territoire ; dans la partie nord-ouest, où sont les Salinas, on trouve le sel commun, le borax et le sulfate de soude ; la région du Chaco, dépendante de cette province, renferme de nombreuses masses métalliques où le fer est mêlé au nikel, au zinc et au cobalt, ce qui le rend plus inaltérable et susceptible d'un polis plus brillant. Les Santiagénien sont assez industriels : ils savent se fabriquer d'excellents tissus de laine et de coton qu'ils teignent des plus belles couleurs, mais les femmes

sont en général plus laborieuses que les hommes, elles ont un talent particulier pour filer et faire des tissus. Les animaux domestiques y prospèrent plus que partout ailleurs, la brebis y produit deux fois l'année et donne une laine d'une grande finesse. Il est fâcheux que le pays manque de voies de communication ; pour se rendre dans la Bolivie, il n'existe que l'ancienne route des Incas, qui passe aussi à Cordoba, et c'est sur des radeaux de calebasses, tirés par des femmes, excellentes nageuses, que les voyageurs passent les rios Dulce et Salado.

L'idiome *quichua*, qui était celui des Indiens sous l'empire des Incas, s'est conservé dans quelques cantons de la province.

Division. — Le territoire de cette province, non compris la capitale, se divise en sept paroisses :

Copo, avec 1,100 habitants et 5 vice-paroisses ;

Matara, sur le Salado ; 4,000 habitants et 4 vice-paroisses ;

Sulipiza, sur la route royale du Pérou ; 8,500 habitants et 4 vice-paroisses ;

Loreto, 8,000 âmes ; avec 1 paroisse et 1 oratoire ;

Secondo, 4,000 âmes ; avec 3 vice-paroisses ;

Salavina, 7,000 âmes ; avec 4 vice-paroisses ;

Sumanpa, 7,000 âmes ; avec 4 vice-paroisses.

La chapelle de Sumanpa, édifiée par les jésuites, est destinée à catéchiser les Indiens qui se convertissent au christianisme.

SANTIAGO DEL ESTERO. — Capitale de la province dont elle est la seule ville principale. C'est la résidence du gouverneur, dont l'administration éclairée a donné le signal au progrès commercial et agricole du pays. Santiago est le siège d'un curérectoral qui a sous sa juridiction six paroisses formant une population de 20,000 âmes. La population urbaine est de 6,000 habitants.

§ 23. — Province de Tucuman.

Le nom de cette province, la plus pittoresque de la Confédération, date de 1550, et lui vient de celui d'un cacique, Tucumanahao, qui régnait alors sur les Indiens du pays et avec lequel les Espagnols firent alliance.

Limites. — Elle étend son territoire sur les derrières pentes orientales des Andes, et comprend une parcelle des grandes plaines de la Pampasie argentine. Ce territoire représente un espace de 45 lieues du nord au sud, et de 60 de l'est à l'ouest, entre les rios Tala et Uruña; le premier, au nord, sépare Tucuman de la province de Salta; le second, à l'est, forme la limite avec Santiago del Estero; au sud, est le désert des Salinas, et à l'ouest le mont Ambato qui la sépare de Catamarca. Cette superficie renferme 2,500 lieues carrées, entre les 26° et 27° 1/2 de latitude australe, et les 69° et 65° de longitude ouest, de Paris. La population est de 60,000 habitants.

Aspect du pays. — *Climat.* — Cette province peut se diviser en trois parties : les montagnes à l'ouest, les vallées au centre, la plaine ou pampas à l'est. La température y est très-douce, bien que variable suivant l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer; cette élévation, qui est de 750 mètres pour la ville de Tucuman est de plus de 5,000 mètres pour quelques cîmes de la Sierra de Aconquija perpétuellement couverts de neige. Tucuman est la province le mieux arrosée de toute la République; dans aucune autre la nature n'a répandu les eaux avec plus de profusion. Du flanc des montagnes qui occupent les régions de l'ouest descendent des milliers de grands ruisseaux, qui, après avoir fertilisé de nombreuses vallées, vont former une foule de rivières considérables, telles que le Vipos, le Trancas, le Tala, le Sali, la Luba, le Famalla, le Rio de Monteros, le Conventido, le Chico, le Marajou, le Mastasambi; tous ces cours vont se jeter, à l'est, dans le Rio Passage (Salado Supérieur) et le Rio Santiago qui forme le Dulce.

Sol. — *Productions naturelles.* — *Industrie.* — Une puissante terre végétale, si bien arrosée et placée sous l'action d'un soleil actif, ne peut que produire une luxuriante végétation. Celle de Tucuman se distingue par l'abondance des prairies émaillées de mille fleurs et par la beauté des forêts, remplies d'arbres magnifiques, dont l'élévation fait un remarquable contraste avec les arbres chétifs des régions du Sud. Les essences de ces forêts sont aussi précieuses que variées, et l'on peut voir à Buenos-Ayres soixante-quatre espèces différentes de bois de Tucuman. Les plus estimés sont le pin blanc qui donne une excellente résine; le cébil ou arbre à gomme dont le bois est très-

employé dans l'ébénisterie ; le grenadillo, bois marqueté brun-obscur très-dur et susceptible d'un beau poli, le *palo de lanza* (le bâton de lance), sans pareil pour les essieux ; le cèdre, le chargé, le ramo, le mistol, le gaïac, le pacara, le noyer sylvestre, le chalchal, le cachuja, le lapacho, l'ébénier et l'acajou. On y rencontre également le quebracho, l'espínillo, le chañar et diverses espèces d'algarrobo ou caroubier.

Les arbres fruitiers sont les mêmes que ceux des autres provinces ; ceux que l'on cultive avec le plus de soin et dont le produit est le plus abondant, sont l'oranger et le citronnier, qui forment de nombreux bosquets (*islas*) dans les vallées qui embaument du parfum de leurs fleurs et de celui de leurs fruits aussi gros et aussi sucrés que ceux du Paraguay ; le figuier, l'olivier, le grenadier, l'amandier, le mûrier, le prunier, le coignassier, l'abricotier, le poirier, la vigne, etc. La température des vallées admet d'ailleurs la culture de toutes les plantes tropicales et de celles des régions tempérées.

Les céréales y sont d'un bon rendement, particulièrement le blé, le maïs, l'avoine et le riz. On y trouve de vastes luzernières où s'élèvent de très bons chevaux, et des champs de cotonniers, d'indigotiers, de tabac et de cannes à sucre. La fréquence des arrosements fait prospérer toutes ces cultures. La partie pastorale de la province est riche en belles estances ; elles nourrissent de magnifiques troupeaux ; les vaches y donnent un lait aromatique et très-gras dont on fait un fromage délicieux et qui approche du fameux *roquefort* européen.

On tire encore de ces estances des mules et de très-beaux ânes qu'on exporte en Bolivie.

Commerce. — Les Tucumaniens sont d'un caractère laborieux et intelligent, ils savent tirer parti des richesses naturelles de leur pays, malgré l'immense distance qui les sépare des ports de commerce. Ils exportent du sucre confectionné par leurs machines, de la canne à sucre, du fromage, des housses (*pellones*) richement teintes et que les femmes tissent avec la laine du pays, des conserves de fruits, des bois. Ils ont essayé l'élève du ver à soie et obtenu des produits de première qualité. Ce commerce, joint à celui des bêtes à cornes et à poil, donne une réelle animation à la province.

Mines. — Les sierras de Aconquijo, qui ne sont qu'un contre-fort de la chaîne des Andes, sont excessivement riches en

métaux. Elles abondent en mines d'or, d'argent et de cuivre; sans compter une multitude de minéraux de première utilité, tels que le marbre, la pierre calcaire, la chaux, l'antimoine, la terre à faïence. Ces richesses longtemps inexploitées faute de bras, sont aujourd'hui l'objet d'un travail lucratif. On dit que la mine d'or d'Aconquija est aussi abondante que celle de Potosi. Tout annonce donc que le jour où des voies de fer relieront le Tucuman avec les provinces littorales, le commerce et l'industrie doubleront la richesse de cette contrée.

Division. — La province se divise en 10 départements : savoir, le département de la Capitale et 9 départements ruraux.

Département de la Capitale. — Ville principale SAN-MIGUEL DEL TUCUMAN ou simplement TUCUMAN.

Elle fut d'abord fondée par don Diego de Villaréal, sur le Rio Hondo, en 1564; mais, en 1685, une épouvantable inondation l'ayant presque entièrement détruite, elle fut rebâtie à 12 lieues de distance sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Elle couronne un plateau de forme carrée, ce qui lui donne de tous les côtés une très-belle perspective sur les belles campagnes et les bois qui l'entourent. Ses larges rues, d'une extrême propreté, sont bordées de maisons en briques pour la plupart, mais très-bien blanchies à la chaux. Chacune a son jardin planté de superbes orangers, en sorte la ville paraît bâtie au milieu d'un jardin de ces beaux arbres. On y voit une très-belle cathédrale, un cabildo, récemment édifié, une belle tour haute de 40 vares (34 mètres) et décorée d'une excellente horloge qu'on a fait venir d'Angleterre; un théâtre remarquable, et une grande place ornée d'un obélisque, en attendant une fontaine. Plusieurs maisons de particuliers sont très-bien édifiées, et richement meublées de meubles confectionnés avec les bois du pays.

La ville de Tucuman a été le glorieux théâtre de deux événements politiques à jamais célèbres dans les annales de la Plata. Le premier est la bataille de Tucuman, livrée le 24 septembre 1812 et dans laquelle une armée de 1,600 patriotes, commandés par le général Beigrane, tailla en pièces une armée espagnole forte de 3,000 hommes (1); le second

(1) Près de la ville existe une grande forteresse construite sur le

est la déclaration de l'Indépendance des provinces du Rio de la Plata, le 9 juillet 1816, par les députés réunis de ces provinces.

La population du Tucuman, qui était de 8,836 âmes en 1845, est aujourd'hui d'environ 18,000.

Voici les noms des départements ruraux :

Burre-Yaco, subdivisé en quatre districts ; population 3,000 âmes. Il est limitrophe à Santiago del Estero et renferme de grandes plaines propres au paturage.

Graneros, 3 districts, 5,700 habitants. Au sud et contigu à Santiago. Son industrie principale est également l'élevage du bétail.

Monteros, 11,000 habitants. Au sud de la Capitale. Industrie, culture de la canne à sucre.

Trancas, 2,400 habitants. Au nord, en face de Salta. Agriculture et élevage du bétail.

Chiquiligasta, 6,000 habitants.

Rio Chico, 4,000 habitants.

Leales, 4,000 habitants.

Encalilla, 700 habitants.

.....

Ces derniers départements se trouvent dans la partie la plus élevée de la province. Leur industrie est la l'agriculture, l'élevage du bétail et l'exploitation des mines. Le district de Tafi, renommé par ses fromages, est situé au nord-est, au pied même de la sierra d'Aconquija.

§ 24. — Province de Salta.

Limites. — Cette province, une des plus vastes de la Confédération, est comprise entre les 26° et 22° de latitude sud, 66° et 69° de longitude ouest, à 455 lieues de Buenos-Ayres, et 374 du Rosario, sur le versant oriental des Cordillères. Ses bornes sont, au sud, la province de Tucuman ; à l'est le grand Chaco, dont elle comprend une partie non encore déterminée ; au nord, la province de Jujuy, démembrée de celle de Salta depuis 1834 ; à l'ouest, les Cordillères des Andes. Ce territoire d'une superficie d'environ 6,000 lieues

champ de bataille ou fut détruite l'armée espagnole ; ce quartier est appelé en commémoration de ce fait d'armes : *le Sépulcre de la Tyranie* (Brougns, p. 164).

carrées, a une population de 70,000 âmes; il mesure 74 lieues du nord au sud, ou soit du Rio Tola; jusqu'aux Tres Cruces, et 100 lieues de l'ouest à l'est, ou soit de San-Antonio de los Cobres jusqu'au Chaco.

Aspect du pays. — Productions. — Industrie. — Commerce. — A l'ouest entre la chaîne principale des Andes et la Cordillère du Despoblado, s'étend la région aride et inhabitée; à l'est, au contraire, s'offre une plaine couverte d'une ravissante végétation. Entre ces deux contrastes prennent place de riches et délicieuses vallées parfumées d'îles d'orangers et où tout inspire le sentiment de la félicité. La principale de ces vallées, celle qui se trouve à 4 lieues sud de la Capitale, est remarquable par les charmantes allées du Rosario, de Chicuno et d'Anta. Les notables de Salta vont passer l'été sous les ombrages de ce Tempé américain.

Ce pays, comprenant toutes les températures depuis les neiges polaires jusqu'aux chaleurs du tropique, est naturellement propre à toutes les productions; les vallées du centre et la partie orientale arrosée par les affluents du Bermejo, sont particulièrement favorables au développement de la végétation.

La région montagneuse de la province de Salta se divise en trois gorges ou vallées : celle de l'Escoipe, celle du Toro et celle du Guachipas. Cette dernière est la plus grande et la plus importante à cause de la rivière qui la traverse, et donne naissance au Rio Salado, qui fournit ainsi un cours de 430 lieues à partir du Cerro de Acay, où il prend sa source sous le nom de Cachi, jusqu'au Pas de Santo Tomé, dans la province de Santa-Fé, où il se jette dans le Parana. Ce grand cours d'eau prend successivement les noms de Cachi, Guachipas, Rio del Passage, Rio Salado ou Santo Tome. Il est à regretter que, dans les plaines de Chaco, le cours inégal et peu profond de ce fleuve ne permette pas une navigation sûre, comme le Rio Bermejo, dont plusieurs expéditions et particulièrement celle du vapeur *Mataco* ont prouvé la complète navigabilité.

L'herbe aromatique des vallées et des collines basses engraisse de grands troupeaux de vaches, de moutons et de mules. Dans les districts de Casabinda et de Rinconada se sont multipliés : la vigogne ou chèvre du Pérou; l'alpaca, espèce de cerfs qui vont par troupeaux; le lama ou mouton du Pérou, semblable à un chameau sans bosse. Le district

d'Oran produit des bœufs énormes, et l'on fait à Salta un fromage savoureux. Le chiffre des cuirs exportés annuellement à Buenos-Ayres s'élève à près de 7,000. Le cuir se vend à Salta de 1 patacon à 1 patacon 1/2 (5 à 7 fr. 50 c.). — Le bétail de boucherie se vend 5 patacons (25 fr.), et 1 fr. 50 l'arrobe de viande (25 liv.). — Les mules sont dirigées sur la Bolivie, où il s'en fait un commerce considérable.

Les arbres fruitiers sont aussi variés que nombreux : outre l'oranger, dont il y a, pour ainsi dire, des forêts, l'olivier, le caféier, le cacaotier, la vigne, y réussissent parfaitement. Les haricots, les pois, les fèves, les lentilles, le blé, le maïs donnent d'abondantes récoltes. Le blé se vend 15 fr. l'hectolitre, et le maïs 2 fr. 50 c. Les céréales prospèrent surtout dans les vallées de Calalao, de San Carla, de Calchaqui et de Cochi, au sud-ouest de la province.

Le tabac de Salta, et surtout celui d'Oran, connu sous le nom de *tarija*, n'est inférieur à celui de la Havane que parce qu'il est mal préparé.

La canne à sucre, généralement cultivée, sert à l'alimentation de l'homme, à la fabrication de la *caña* et à celle du sucre. On fabrique tous les ans 8,000 arobes (2,000 quintaux) de sucre.

Tant de produits enrichiraient la province, si la cherté et la difficulté des voies de communication n'obligeaient les habitants à ne se livrer qu'à une culture restreinte. Le jour où la navigation du Rio Bermejo sera une réalité pratique, les provinces de Salta, de Tucuman et de Jujuy changeront de face. Le transport des denrées de ces provinces se fait actuellement avec des charrettes attelées de bœufs. Une charrette ne charge que 150 arrobes ou 37 quintaux et demi, poids égal à celui d'un tonneau et demi. Or, le transport d'un chargement de charrette coûte de Salta au Rosario 150 patacons ou 750 fr. Avec le transfert par le Rio Bermejo, le fret du tonneau ne dépasserait pas 4 réaux l'arrobe (2 fr.). Les 150 arrobes ne coûteraient donc que 300 fr. ou 60 patacons. Cette excessive élévation des prix de transport, que la navigation à vapeur et les voies de fer sont appelées à faire un jour disparaître, paralyse actuellement le commerce des hautes provinces Andines avec le Parana et Buenos-Ayres. Le commerce a même cherché à s'ouvrir d'autres débouchés. Les habitants de la province de Salta

se sont frayé deux chemins à travers les neiges et les abîmes des Cordillères. Le premier est celui de Cobija, long de 220 lieues, et l'autre celui de Coquimbo, dont le parcours est de 173 lieues. Ces voies, extrêmement dangereuses pour ceux qui n'en auraient pas l'habitude, sont franchies sans encombres trop fréquents, et dans l'espace de 20 à 34 jours, par de longues files de mules chargées de marchandises. Le poids porté par chaque bête est fixé à 12 arrobes ou 300 livres.

Foire. — Une foire annuelle a lieu toutes les années dans la province de Salta. Elle se tient à la fin de mars ou commencement de juin, dans un bourg appelé *Sumala*, Il s'y fait des affaires considérables. C'est aussi une réunion d'amusements et de plaisirs. L'institution de ces foires, si elle se généralisait dans les Provinces argentines, et si elle était bien organisée, pourrait procurer de grands avantages au commerce et à l'industrie.

Un service de bateaux établi sur le Bermejo aurait encore d'autres avantages pour les hautes provinces andines, ce serait d'y attirer l'émigration européenne, et avec elle les arts mécaniques et économiques encore très-peu développés dans ces contrées.

Mines. — Les sierras de cette province sont riches en mines d'or et d'argent. Dans le district de Chinconacha, où sont les terres les plus stériles et les pics les plus élevés, on pratique le lavage de l'or; le district de Cosabinda possède une mine inépuisable de sel commun cristallisé (*salinas del Despoblado*) que l'on transporte dans la plaine à dos d'âne. Le long du Rio Grande de Juguy, il s'écoule du sein de la terre une matière goudronneuse que la marine pourrait utiliser. Enfin, au nord-est de la province, s'élève la montagne de l'Alumbre, couverte d'une couche d'alun, pur à l'état natif.

Mœurs. — Elles sont à peu près les mêmes que dans les autres provinces : les gens du peuple y sont peu actifs et peu industriels, passionnés pour la danse et la musique. Ceux de la classe aisée se livrent au commerce et suppléent à leur manque d'instruction par des voyages fréquents.

Les femmes y sont plus laborieuses que les hommes, même celles de la classe élevée. Elles savent mêler aux vulgaires occupations du ménage la danse, la musique, la promenade à cheval; elles savent faire de magnifiques tissus

en broderies, et travaillent la soie, la laine et le coton avec autant d'adresse que de goût. Leur naïve beauté s'embellit de la grâce et de l'enjouement naturel à leur caractère. Elles se plaisent à faire aux rares étrangers qui visitent ce beau pays un accueil plein de prévenance.

La plupart de ces détails sont tirés d'un excellent ouvrage de M. Arenales sur le Chaco et la province de Salta.

Division. — La province de Salta se divise en dix-sept départements ou paroisses qui se divisent en vingt-deux districts ou vice-paroisses.

1° *Département de la capitale.* — Salta, fondée en 1582 ; population, 14,000 habitants. L'agriculture a fait depuis peu d'années de rapides progrès dans les environs de cette ville, embellie de charmantes quintas (maisons de campagne). Le prix des terrains pour bâtir des maisons en ville est considérablement augmenté. Ces maisons se construisent presque toutes en *adobe* ou briques crues, qui sont bien meilleur marché que les briques cuites. L'adobe a 2/3 de vare de lodgueur (56 centimètres) et 1/4 de vare d'épaisseur (21 centimètres). On la vend 17 pesos (72 fr. 59 c.) le mille. La brique cuite est de trois qualités, dont la première se paye, le mille, 33 pesos (149 fr. 45 c.) ; la seconde, 25 pesos (106 fr. 75 c.) ; la troisième, 15 pesos (64 fr. 05 c.). La même gradation de prix a lieu pour la tuile ordinaire, le carreau et la petite tuile.

2° *Département de Cerrillos.* — Ainsi que les suivants, ce département est bien cultivé : on y récolte du blé, de l'avoine, du maïs, des patates, des pastèques. Il fournit la terre calcaire dont on fait la chaux pour toute la province.

3° *Rosario de Cerrillos.* — Ses produits sont les mêmes que ceux du précédent ; on y trouve de plus d'excellentes pommes de terre et des troupeaux de moutons d'une belle laine.

4° *Chicuana.* — Mêmes productions, et de plus le tabac, et des bois recherchés parmi lesquels : le noyer, le cèdre, le laurier et le cainaquina.

5° *Guachipas.* — Ce département montagneux est couvert de troupeaux. Les vallées y sont extrêmement fertiles et produisent en abondance le blé et le tabac. On y cultive aussi la luzerne. Les sierras du pays paraissent renfermer des gisements de cuivre et d'autres métaux.

6° *Rosario de la frontera.* — La température de ce vaste département est chaude. Il possède des eaux thermales qui

jouissent d'une grande réputation pour la guérison des maladies cutanées et siphilitiques. Un homme riche à qui l'usage de ces bains a rendu la santé pourvoit à l'entretien des malades indigents qui accourent de tous côtés à ces eaux thermales.

On élève dans le pays de nombreux troupeaux de vaches et de juments. La douceur de la température et l'excellence du pâturage font que les premières produisent dès l'âge de deux ans.

7° *Candelaria*. — Mêmes productions que le précédent. Le sol, les pâturages et la température y sont également favorables au bétail. Ce département se trouve sur les confins de la province du côté de Tucuman et de Santiago ; cet isolement inspire aux habitants du pays un esprit d'insubordination qui a plus d'une fois compromis les autorités de Salta.

8° *San-Carlos* ; 9° *Carmen* ; 10° *Molinos* ; 11° *Cachi*. — Ces quatre départements sont compris dans la vallée de Calchaqui. Leurs produits en blé, vin et luzerne sont les meilleurs de la province. On y trouve une grande quantité de bêtes à laine, de belles chèvres et des ânes magnifiques. Il y a des mines, anciennement exploitées, et que l'on dit encore riches en métaux précieux. Les habitants de cette vallée sont laborieux, loyaux, complaisants, dociles et de beaucoup de sagacité ; ils s'adonnent de préférence au labourage et à la profession de muletier. On les recherche et on les préfère pour journaliers (*peones*) en toutes sortes de travaux.

12° *Caldera*. — La température de ce département est assez froide. Le sol y est montueux et peu propre au labourage. En revanche, il abonde en troupeaux, surtout en bêtes à laine. Les gorges des sierras sont remplies de cèdres et de pêcheurs sauvages.

13° *Campo-Santo*. — Il renferme les plantations de cannes à sucre les plus considérables de toute la province. On y confectionne la *caña-miel* (1) et le sucre. La fabrication de ce dernier article s'élève annuellement à 500 arrobes ou 12,500 livres ; la distillation y produit 200 barils d'eau-de-vie. Le sol y donne toutes les productions des contrées tro-

(1) Pâte faite avec le suc et la moëlle de la canne à sucre, écrasée au pressoir.

picales mêlées à celles des zones tempérées. On y trouve le platane, l'indigotier, l'oranger, le melon d'eau, le riz, le cotonnier et spécialement le corossolier ou assimonier. Cet arbre, particulier aux régions méridionales du Nouveau-Monde, produit un fruit semblable à une grosse poire, odorant, d'une pulpe blanche, plus sucré et plus savoureux que les meilleures poires de Normandie. La précocité des fruits et des légumes de ce département leur assure la première place dans tous les marchés du pays. Quelques localités de ce département se livrent à l'élevé du gros bétail.

14° *Anta Rio del valle*.— Ce pays ne produit que du pâturage. De grands troupeaux de chevaux viennent y passer l'hiver.

15° *Oran*.— Ce département, régi au civil par une administration particulière, est une dépendance de la province de Salta. Les deux cures ou districts d'Iruya et de Victoria sont sous sa juridiction. La température élevée du territoire d'Oran y permet la culture de toutes les productions du voisinage de l'équateur. La canne à sucre, le tabac, le coton, en un mot toutes les productions des autres départements, hormis le blé, y sont cultivées avec succès. Les bois y sont excellents pour les ouvrages fins, et le commerce exporte une grande quantité de belles oranges dans la Bolivie.

La ville d'Oran, fondée en 1790 sur la frontière du Chaco, est administrée par une municipalité composée de cinq membres nommés annuellement par le vote direct des habitants. Cette municipalité se divise en deux sections : la section *pleine* et la section *permanente*. La première se compose des élus de l'année précédente, et la seconde de ceux de l'année actuelle. Les fonctions de la municipalité pleine consistent à présenter tous les deux ans trois sujets au pouvoir exécutif de Salta, qui doit en choisir un pour lieutenant-gouverneur d'Oran. Cette formalité accomplie, l'administration de la ville incombe tout entière à la municipalité permanente.

§ 25. — Province de Jujuy.

L'indépendance de cette province, la plus septentrionale de la Confédération, a été reconnue en 1834. Avant cette époque, elle faisait partie du gouvernement de Salta.

Limites. — La province de Jujuy est presque sous le tropique. Son territoire d'environ 60 lieues de long sur autant de de large, est compris entre les 22° et 24° de latitude sud, les 65° et 67° de longitude ouest, de Paris. Sa superficie approche de 4,000 lieues et sa population dépasse 35,000 âmes. Ses bornes sont : au sud, Salta; à l'ouest, Salta et les Cordillères du Chili; au nord, la Bolivie; à l'est, Oran et le Chaco.

Aspect du Pays. — Climat. — Sol. — Production. — Industrie. — Commerce. — L'élévation de la plus grande partie du territoire situé dans les Cordillères procure à ce pays une température beaucoup moins chaude que les régions du Paraguay et du Brésil placée sous la même latitude. Ce territoire peut se diviser en trois régions : la *Puna* ou la région des hautes montagnes, le pays du Centre où les sierras ont moins d'élévation, la plaine qui avoisine le grand Chaco. Cette disposition du territoire indique suffisamment la grande différence qui doit exister dans la température de divers départements; tandis que les uns éprouvent les rigueurs du froid les autres jouissent d'une chaleur tempérée ou sont exposés à l'ardeur d'un soleil tropical. La végétation suit la même échelle. Chétive, ou peu animée dans les hautes Cordillères, elle est belle et variée dans le centre, opulente et grandiose dans la partie orientale. Le sol de même nature que celui des autres provinces andines s'améliore également à mesure qu'il se rapproche de la plaine du Chaco.

Parmi les productions, nécessairement très-variées, que la province exporte dans le Bolivie et le Pérou, les principales sont le bétail, la laine, la canne à sucre, le coton.

La province de Jujuy, qui a excessivement souffert dans les guerres de l'indépendance fait aujourd'hui de louables efforts pour utiliser le régime d'ordre et de liberté qu'elle a glorieusement contribué à fonder. Le jour viendra bientôt où l'exploitation de ses richesses minérales, maintenant abandonnées, des voies nouvelles ouvertes sur les fleuves de larges routes tracées à travers les montagnes, attireront l'industrie au sein de ses belles vallées.

Division. — La province contient 9 départements, que l'on peut classer dans l'ordre suivant :

Quatre départements, dits de la *Puna*, dans les hautes montagnes.

Deux départements dans la vallée de Humahuaca.

Le département de la Capitale.

Deux départements contigus au Chaco et à Salta.

Les *Départements de la Puana* (de la montagne) sont Yavil-Rinconada, Cochinoca et Santa Catalina. Il sont chacun un chef-lieu du même nom, résidence de l'autorité civile et d'un curé; le total de leurs populations est d'environ 10,000 habitants tous indigènes, sans mélange de race, et ne parlant néanmoins que la langue espagnole. Ces départements, où l'hiver est rigoureux, produisent de l'avoine, de la luzerne, des pommes de terre, et une herbe même excellente pour les lamas, les vigognes, les ânes, et surtout les brébis qui viennent là d'une grandeur énorme et produisent la plus belle laine que l'on connaisse. Une partie de cette laine est exportée en Europe par la voie du Pacifique, l'autre partie, plus considérable, est convertie en tissus ordinaires par les habitants soit pour leur usage soit pour être vendu aux propriétaires d'usines de *Caña-Miel*, qui sont dans l'usage de payer avec ces tissus les Indiens qui, toutes les années, sortent du Chaco pour venir travailler à leurs établissements. Les Sujueniens de cette contrée exportent aussi en Bolivie des moutons, des cuirs, des peaux de vigogne tuées à la chasse, des ânes et des lamas; ces deux dernières espèces d'animaux leur servent d'ailleurs de bêtes de charge pour transporter les marchandises en Bolivie. La Puna renferme d'abondantes mines d'or et des terrains où l'on peut pratiquer le lavage de ce métal; il y a aussi beaucoup de mines d'argent, et tous ces gisements encore vierges promettent d'immenses richesses à ceux qui les exploiteront.

C'est dans le département de Cochinoca que sont les fameuses salines de Jujuy. C'est une grande lagune formée par plusieurs cours d'eau et convertie en sel cristallisé. On taille ce sel, dans la lagune même, en blocs d'une et de deux arrobes (de 25 et de 50 livres), que l'on charge sur les ânes et les lamas pour les provinces de la Bolivie. Ce sel, d'une blancheur éclatante, est le plus pur et le meilleur qui existe. Toutes les provinces du nord de la République en font usage. Ces salines ont d'ailleurs un rare privilège: elles sont inépuisables; lorsque, dans la saison des pluies, les excavations qui résultent de l'extraction des blocs se remplissent d'eau, cette eau ne tarde pas à se changer en sel, en

sorte qu'il semble qu'on n'a pastouché à cette immense roche saline de onze lieues de long sur sept lieues de large.

En descendant de la Puna ou sommet des montagnes et se dirigeant vers le sud par le col des *Cortaderas*, on entre dans la gorge (*quebrada*) de Humahuaca, où le Rio Grande de Jujuy prend sa source. Cette gorge est formée par deux grandes rangées de montagnes (*cerranias*), et descend dans la direction du nord au sud pendant une trentaine de lieues, jusqu'à l'embouchure du Rio de Leon qui se jette dans le Rio Grande, à six lieues de la ville de Jujuy.

Les deux départements de la *Quebrada de Humahuaca*. — On les désigne sous les noms de Humahuaca et de Tumbaya; chacun a un chef-lieu du même nom, et tous deux forment une population d'environ 6,000 âmes. La température de cette vallée est un peu moins froide que celle de la Puna. On y récolte du blé, du maïs, de très-belles pommes de terre (la variété nommée *osa*, est remarquable par sa saveur sucrée), le *yacon*, autre pomme de terre de la forme et de la grosseur d'une patate; sous une écorce très-légère, elle renferme une pulpe d'un blanc cristalin, excessivement douce et savoureuse; on la mange crue en guise de fraises. Ce quartier produit encore le pêcher-pavie, le pommier, des raisins de première qualité. On y trouve des luzernières pour les hivernages, et les collines y sont remplies de chardons si énormes, que les habitants s'en servent au lieu de solives et de planches pour la toiture et la fermeture des maisons. La vache, la brebis, le cheval, l'âne, la chèvre, prospèrent dans les pâturages du département de Humahuaca, et l'écureuil qui abonde dans les bois, y fournit un cuir recherché. La pierre à plâtre et la pierre à chaux sont communes dans toute la vallée; on trouve même des mines d'argent sur la montagne d'Aguilar. Les sierras de Chuñil et de Tilcana, dans le département de Tumbaya, en contiennent également.

Le Rio de Leon forme la limite entre le département de Tumbaya et celui de la Capitale.

Département de la Capitale. — Ici les vallées s'élargissent, la température s'adoucit, et les champs et les collines couverts d'une fertile couche de terreau, produisent une végétation animée.

Le chiffre de la population est d'environ 6,000 âmes, dont 4,000 dans Jujuy, capitale de la province, située sur le Rio

Grande, à 18 lieues de Salta, à 480 environ de Buenos-Ayres, et à 50 des frontières de la Bolivie. Cette ville fut fondée en 1592 par don Juan Ramirez de Velazco, sous le nom de San Salvador de Jujuy. C'est le point de passage des provinces argentines au Pérou. Le Jujuy qui va se jeter dans le Rio Bermejo, est navigable pour les navires de 40 tonneaux.

Les campagnes de Jujuy sont bien cultivées et remplies de charmantes quintas. Elles produisent du froment, du maïs, de l'avoine, des pastèques, des melons, des calebasses, des pommes de terre, des pois chiches, la betterave, la pistache de terre, le chou, la tomate, enfin tous les genres de plantes potagères. Parmi les arbres fruitiers on y cultive surtout le pavier, le corossolier, l'oranger, le noyer, le poirier, le cerisier, tous les arbres fruitiers d'Europe. Les bois renferment un nombre considérable d'espèces sylvestres, tels que le murier, le grenadier, le noyer de montagne, la grenadille odorante, l'ombre de taureau, le chalchal, le mistol, le chañar, le piquillin, etc., etc. En se rapprochant de l'est, on commence à trouver la canne à sucre et autres produits analogues.

Les plaines et les côteaux de ce département central offrent des bois magnifiques, renfermant une innombrable variétés d'espèces utiles pour la construction et l'ébénisterie, telles que les quebrachos colorés et blancs, les lapachos, les espinillos, les aunes, les noyers, les lauriers, les quinquinas, arbres au port droit et très-élevé, dont le bois excessivement dur est recherché pour la construction des toitures; le palo blanco, qui a les mêmes qualités que le précédent; enfin tous les produits des autres provinces andines et une foule d'espèces inconnues encore des naturalistes. Ces forêts sont remplies d'abeilles qui donnent d'abondantes récoltes de miel. L'élevé du bétail et des bêtes de somme entre aussi dans l'industrie de ce département.

Départements de l'Est et du Sud. — Le département de Rio Negro, à l'est de la capitale, est limité, dans la même direction, par le Chaco; au nord, par le territoire d'Oran; au sud, par celui de Salta.

La température est très-chaude et ses productions les mêmes que celles du département précédent; on y trouve de plus du riz de qualité supérieure, des oranges délicieuses et de beaux platanes. Cette partie de la province renferme de

nombreux établissements où se fabrique la caña-miel, le sucre, l'eau-de-vie, enfin tous les produits que peut donner la canne à sucre, dont la culture est assez étendue pour fournir aux besoins de la province et pour faire des exportations considérables dans le voisinage.

Les principaux établissements à sucre sont ceux de San-Lorenzo, Ledesma, San-Pedro et San-Antonio. C'est encore dans ce département que se trouvent les Sierros minérales de Santa-Barbara.

Le dernier département, celui de Perico, est au sud de celui de la cité et touche le territoire de Salta. Sa population est de 3,000 âmes. Il y fait plus chaud que dans le centre et moins que dans le Rio Negro. Le sol y est très-fertile. On y récolte en abondance le riz, le coton, le tabac, la canne à sucre. Cette dernière production y occupe trois établissements : Seberino, San-Vicente et Pampa-Blanda, sans compter qu'un grand nombre d'habitants confectionnent eux-mêmes la caña avec des engins de louage.

§ 26. — Province de Catamarca.

Limites. — Cette province, dont le territoire comprend plus de 9,000 lieues carrées et dont la population s'élève à 60,000 âmes, se déploie entre la grande chaîne des Andes, qui la bornent à l'ouest, et les contreforts de ces mêmes montagnes les sierras d'Aconquija, d'Ambato et d'Anearte, qui s'élèvent à l'est sur les limites de Tucuman et courent du nord au sud ; au nord, le 26° de latitude du sud est un prolongement de la sierra d'Aconquija la sépare de Salta ; au sud, la ligne de démarcation avec la Rioja passe dans les plaines du canton de Chambicha et celle avec Santiago del Estero, sur le Rio Albigasta. Les limites avec Tucuman et Santiago sont l'objet de diverses réclamations.

Aspect du pays. — *Sol.* — Le territoire de Catamarca est formé de délicieuses et larges vallées qui vont dans la direction du nord au sud, et sont arrosées par de nombreux et abondants courants d'eau ; les hautes montagnes de l'ouest et de l'est sont couvertes de neiges que plusieurs d'entre elles conservent toute l'année.

Le terrain est très-sablonneux, mais partout où les eaux peuvent atteindre, le sol se couvre d'une belle végétation.

Les vallées portent généralement le nom des rivières ou des ruisseaux qui les arrosent ; aucun de ces cours d'eau n'arrive jusqu'au Parana ; épuisés par les irrigations qu'ils fournissent à l'agriculture, ils vont se perdre dans les plaines de sable qui forment les confins de la province du côté de la Rioja et de Santiago.

La principale vallée de la province est celle de Calchapi, ainsi nommée des Calchapies, antique tribu des Indiens qui, durant des siècles, luttèrent contre les Espagnols, dont ils détruisirent plus d'une fois les premiers établissements. Ces Calchaquies ont laissé dans l'Amérique du Sud une renommée de courage qui n'a d'égale que celle des Araucaniens du Chili. Leurs descendants ont fini par se confondre avec leurs vainqueurs, et ils forment aujourd'hui le fond de la population agraire de Catamarca.

Climat. — Productions. — Industrie. — La température, très-chaude dans les vallées, est perpétuellement fraîche et même froide à mesure qu'on se rapproche de la crête des montagnes, de sorte qu'on peut obtenir les produits les plus variés, depuis l'avoine et la pomme de terre jusqu'à la canne à sucre et au coton. Ce dernier végétal y donne un duvet de toute beauté ; il est à regretter que le défaut de voies navigables et le transport trop coûteux par terre n'en permettent pas l'exportation.

Les céréales y sont peu cultivées. L'élevage du bétail fait la principale occupation des habitants, qui sont là, comme dans les autres provinces, intelligents et affables, mais ignorants et peu soucieux de changer leur manière de vivre. Il y a peu d'étrangers, bien que le nombre en soit augmenté depuis l'exploitation des mines d'argent et de cuivre.

Ces mines paraissent être d'une grande richesse. Celles d'argent, qui se trouvent auprès le Fort d'Andalgala sur la montagne d'Aconquija, sont aussi fécondes que les anciennes mines du Potosé. Les travaux s'y poursuivent activement et peuvent avoir d'immenses résultats, attendu que le nombre de mines d'or, d'argent et de cuivre, actuellement découvertes dans la province, s'élève à 143, et présente des métaux de très-bon aloi.

Division. — La province de Catamarca contient neuf départements, y compris celui de la capitale.

Département de la capitale. — 12,000 habitants, dont

5,000 forment la population de Catamarca. Cette ville, appelée aussi *San-Fernando del valle de Catamarca*, a été fondée d'abord dans la vallée de San-Juan de Ribera, à un degré plus à l'ouest de sa position actuelle; s'accagée par les Indiens Calchagines, elle fut transportée dans le Valle Viejo, où une inondation la détruisit. Elle s'élève aujourd'hui, à une demi-lieue de là, sur la pente occidentale des sierras d'Ambato. Elle n'enferme aucun édifice important, si ce n'est la cathédrale. Les religieux franciscains ont fait faire de notables progrès à l'instruction publique. Il y existe un séminaire, une école pour les orphelins, et toute la jeunesse y reçoit le bienfait de l'instruction primaire. Les rues de la ville sont arrosées par un canal fourni par le Rio del Tala, qui descend des vallées des sierras d'Ambato. Les environs, ornés de jolis quintas bien cultivés, produisent un vin excellent. Les Catamaséniens s'adonnent assez à l'industrie; ils confectionnent des ponchos (1), des étoffes grossières, des couvertures de coton, etc. Les annexes du département de la capitale sont : Portezuelo, Santa-Cruz et Guyama, Corneta et Miraflores, Villaspina, Bapallon, San-Pedro et Chumbicha.

Département de Piedra-Blanca. — 10,000 habitants, 11 annexes. Il est peu étendu, mais bien peuplé et bien cultivé. Le Rio del Valle en arrose le territoire.

Département de Ancaste. — 8,000 habitants. Il s'étend du nord au midi sur le versant oriental de la sierra Catamarca, par un espace de 30 lieues de long et 9 de large. Son industrie est l'élevage des chèvres et des brébis, l'agriculture et la coupe des cuirs. Les femmes y sont très-laborieuses.

Département de l'Alto. — 600 habitants. Il est au nord du précédent et de la sierra orientale de Catamarca. Industrie : agriculture, élevage des mules, culture active de la vigne.

Département d'Andalgala. — 6,000 habitants. Le centre principal d'habitations est le fort d'Andalgala, sur la sierra d'Aconyuija. Industrie : mines d'argent et de cuivre, excellents raisins secs. Au sud de ce département s'étend une

(1) *Ponchos*, sortes de cabans américains faits d'une pièce d'étoffe à peu près carrée, avec un trou au milieu pour y passer la tête.

région déserte, qui occupe tout le centre de la province et sépare les parties habitées de l'est et de l'ouest.

Département de Santa-Maria. — 4,400 habitants. Il est tout à fait au nord, sur l'autre frontière de la province de Salta. Industrie : bétail, hivernages des mules et des chevaux. Ce département est traversé par la route de Salta en Bolivie.

Département de Belen. — 4,000 habitants. Ce département, ainsi que le suivant, est très-étendu et n'a qu'une médiocre population; il occupe comme lui le versant oriental de la grande Cordillère des Andes, formant limite avec la frontière de Bolivie et celle du Chili. Belen, son chef-lieu, est situé sur la rivière du même nom, non loin de Londres, la première ville bâtie dans ce pays, et que les continuelles attaques des Indiens obligèrent d'abandonner. Belen est à 70 lieues de la ville de Catamarca, et sa juridiction enferme la *Laguna-Blanca*, située à 40 lieues au nord. Industrie : dans la partie septentrionale, élève du lama et de la brébis; dans la vallée de Belen, culture du tabac, de la canne à sucre, du coton, etc.

Département de Tinogasta. — 5,588 habitants. Il est tout entier sur le versant des Andes. Le froid est très-rigoureux dans les hautes vallées. Industrie : bétail, hivernages et commerce des mules qui sont exportées dans le Chili. C'est dans ce département que se trouve le meilleur passage des Andes pour se rendre à Copiapo dans le Chili. Il existe des eaux thermales près de Fiamberla, à 12 lieues de Tinogasta.

Les principales relations de la province de Catamarca avec le Chili se font par la gorge appelée *Come-Caballo*. Le chemin le plus direct de Cordoba est très-difficile à cause de la traversée du désert des Salinas et des régions inhabitées; mais les communications avec Tucuman, la Rioja et San-Juan n'offrent aucune difficulté.

C'est depuis le 25 août 1821 que la province de Catamarca s'est rendue indépendante de Tucuman, son ancienne métropole. Son premier gouverneur a été Don Nicolas Avellaneda Itula.

§ 27. — Province de la Rioja.

Limites. — Cette province s'étend le long des Cordillères des Andes depuis le 28° jusqu'au 30° de latitude sud, divisée

en deux principales vallées courant du nord au sud avec les contre-forts des Cordillères. Ses autres limites sont, au nord, le territoire de Catamarca ; à l'est, le désert des Salines qui la sépare de Cordoba ; au sud, la province de San-Juan. Elle a 130 à 140 lieues de longueur du nord au sud, sur une largeur de 140 à 150 de l'est à l'ouest. Sa superficie est de plus de 20,000 lieues carrées, sa population est d'environ 35,000 âmes.

Aspect du pays. — Climat. — Sol. — L'isolement de cette province et la difficulté des voies de communication expliquent l'état stationnaire de son commerce et de sa population. Son territoire entrecoupé de sierras et de vallées offre une image de celui des provinces helvétiques avec cette différence que, malgré le voisinage des Andes, la température de la Rioja est bien plus douce que celle de la patrie de Guillaume Tell. Le sol y est naturellement fécond lorsqu'il est arrosé.

Production. — Industrie. — L'agriculture y est restreinte à la production des denrées nécessaires à la consommation locale. On cultive le blé dans les vallées, la vigne sur les côteaux ; mais la principale industrie est l'hivernage des troupeaux que l'on exporte dans le Chili. Les pâturages abondent surtout dans la grande vallée où passe l'unique fleuve un peu considérable que possède le pays : le Rio Colorado ou Bermejo, qui se perd dans un désert sablonneux avant d'atteindre au Rio de San-Juan. Les passages les plus fréquentés pour arriver dans le Chili sont ceux qui conduisent aux ports de Huasco et de Copiapo par une route de 150 lieues, toujours dans les Cordillères.

L'or, l'argent, le cuivre, le nikel et une foule d'autres richesses minérales existent en abondance dans les montagnes, la plupart encore inexplorées. La seule mine d'or de Famatina est aussi abondante que les plus fameuses mines du Pérou et du Mexique. Malgré le manque de bras, trente-deux gisements d'argent, deux d'or, trois de cuivre, dix de plomb, sont actuellement en exploitation.

Division. — La province de la Rioja se divise en six départements :

Département de la capitale. — La ville de Rioja, fondée en 1591, au pied de la sierra granitique de Velasco, n'a rien de remarquable qu'un établissement pour battre la

monnaie. Il fonctionne depuis 1824. Rioja est à 120 lieues de Cordoba, 165 de Mendoza, 295 de Buenos-Ayres.

Département de Famatina. — A l'ouest et sur le versant opposé de la même sierra, Famatina ou Chilecito, son chef-lieu, est la ville la plus remarquable de la province; elle est située à 25 lieues de la capitale et à 1,222 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Le pic d'Espino, voisin de la ville, a une hauteur de 3,843 mètres; plusieurs autres pics de la même contrée atteignent à 4 et à 5,000 mètres. Famatina est aujourd'hui le point central du commerce de toute la province. Malgré l'apreté des chemins, les relations commerciales avec le Chili, San-Juan et Catamarca sont assez fréquentes et assez animées.

Département de Guandacol. — Au sud, entre les Andes et la moyenne sierra de Famatina. Industrie : peu d'agriculture; chasse à la vigogne, dont on utilise la chair et la laine.

Département d'Aranco. — Au nord; il est moins élevé que le précédent et se trouve aussi entre les Cordillères et la sierra de Famatina. On y récolte de très-beau froment.

Département de la Côte au-dessus les Llanos.

Département de la Côte au-dessous les Llanos. — Ces deux départements, dont la température est très-chaude en été, s'occupent de l'élevé du bétail. Dans toute cette partie de la province, les eaux manquent dans la saison sèche, excepté pour les terres qui peuvent être arrosées par les eaux des montagnes. Le débouché naturel de la province de Rioja serait sans doute celle de Cordoba, mais une distance de 120 lieues, à travers des sables arides et par des routes désertes, rend cette communication directe impraticable, si ce n'est pour quelques *arrieros* (muletiers) habitués à ces sortes de voyages.

Le gouvernement de la Rioja est semblable à celui des autres provinces; le pouvoir législatif y est représenté par une Chambre de députés nommés par le peuple, et le pouvoir exécutif par un gouverneur.

Bien que la population de la Rioja ne soit pas très-nombreuse, ce n'est pas celle qui a fourni le moins de soldats et qui a montré le moins de courage pour faire triompher la sainte cause de l'indépendance.

§ 28. — Province de San-Juan.

Vers 1559, don Garcia Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili et vainqueur des Araucamiens, dirigea une partie de ses forces à l'est des Cordillères et s'empara d'un pays considérable où il fonda les villes de Mendoza et de San-Juan, sur les terres des Indiens *Coyunches*. Ces deux villes et celle de San-Luis, fondée un peu plus tard, restèrent sous la dépendance des capitaines-généraux du Chili jusqu'en 1776, époque où elles furent réunies à la vice-royauté de Buenos-Ayres.

En 1813, un décret de l'Assemblée constituante forma du territoire de ces trois villes une seule province désignée sous le nom de Cuyo (1), et dont la ville de Mendoza devint la capitale. Cet ordre de choses dura jusqu'à la chute du gouvernement central de Buenos-Ayres, en 1820. Depuis l'établissement du régime fédéral, San-Juan, Mendoza et San-Luis n'ont pas cessé de former trois provinces indépendantes.

Limites. — La province de San-Juan est bornée à l'ouest par la chaîne des Andes, dont elle occupe le versant oriental pendant un espace de 50 lieues, entre les 30° et 32° de latitude sud ; au sud, les vastes lagunes de Guanacache, qui la séparent de Mendoza ; à l'est, et à une distance de 50 lieues des Andes, une grande plaine stérile qui la sépare de Cordoba ; au nord, la province de la Rioja. La superficie du territoire est de 10,000 lieues carrées, et la population de 50,000 âmes.

Aspect du pays. — *Sol.* — *Climat.* — Le pays présente une surface inégale, coupée de montagnes, se terminant à l'est par une plaine immense, et au nord-est par la région presque déserte des Llanos ou des landes.

Le sol est naturellement sec et sablonneux ; néanmoins, dès qu'il est soumis à l'arrosement il devient d'une extrême fertilité. Aussi les habitants, plus actifs et plus industriels que ceux des autres provinces, ne négligent rien pour faire

(1) Ce mot qui est araucanien, signifie, selon Angelis, *arena*, sable. Ce terrain est en effet très-commun autour de Mendoza. Peut-être serait-il plus simple de le tirer de *Coyunches*, nom des anciens habitants de ces contrées.

servir les eaux des montagnes à l'arrosage des campos et des quintas. Le restant de ces eaux, fournies surtout par le Rio de Patos de San-Juan, va se perdre, au sud, dans les grandes lagunes de Guanacache. Chaude au pied des montagnes, tiède dans les hautes vallées, la température n'atteint jamais aux froids rigoureux.

Produits. — Industrie. — La Province de San-Juan est essentiellement agricole. Les habitants y vivent au milieu des champs, occupés de leurs céréales, de leurs vignes et de leurs luzernes, et leur travail fait de la campagne un véritable jardin. On porte à 150,000 cuadras la superficie de leurs luzernières, où ils engraisent des milliers de têtes de bétail que, dans la belle saison, ils exportent au Chili par les passes des Cordillères. Mais l'industrie principale est celle de la culture de la vigne et de la fabrication du vin et de l'eau-de-vie. Une grande quantité de vins, de raisins secs, et près de 8,000 barils d'eau-de-vie sont annuellement expédiés, à dos de mules, aux marchés du Chili et de Buenos-Ayres. Le rendement du blé et celui du maïs sont, dit-on, de 80 pour 1.

Les arbres y atteignent des proportions colossales. L'olivier et le mûrier y réussissent parfaitement.

Les hautes vallées sont arrosées par de larges ruisseaux où l'on pêche des poissons exquis tels que des *atunes*, des *bagres*, des *pejereyes*, des truites d'une grosseur énorme, etc.

Cette province possède aussi de nombreuses mines dont l'exploitation serait pendant des siècles une source de richesses. La mine d'or de *Jachal*, près de la capitale, seule exploitée, fournit un revenu net de 400,000 fr.

Comme dans les autres provinces des hautes Cordillères, les difficultés que présentent les voies de communication et leur extrême longueur, nuisent essentiellement au commerce. Les passages des Cordillères ne sont praticables que pendant la moitié de l'année; les chemins sont toujours très-mauvais dans ces montagnes, et même en prenant la voie d'Uspallata, qui est la meilleure pour le commerce de San-Juan, il y a encore 130 lieues pour arriver à Coquimpo, et plus encore pour atteindre à Santa-Rosa des Andes.

La distance jusqu'à Mendoza est de 56 lieues, par un chemin assez bon; celle jusqu'à San-Luis est de 120, par une route à peu près abandonnée qui longe les lagunes de Guanacache.

Division. — La province se divise en cinq départements :

Département de la capitale. — La ville de San-Juan, peuplée de 5,000 habitants, est située sur les bords de la rivière du même nom, par 51° 4' de latitude australe et 71° 4' de longitude ouest de Paris. Elle ne renferme d'autre édifice remarquable que son église principale, qui est la métropole du diocèse de Cuyo.

En décembre 1833, la ville de San-Juan fut presque totalement détruite par une subite inondation. Elle est aujourd'hui pourvue d'une forte muraille qui la garantit d'un nouveau sinistre. Les alentours de cette ville sont charmants. Elle possède un hôpital, un séminaire et trois couvents. Malgré la résistance d'un clergé ignorant et fanatique, ses habitants sont très-disposés à profiter des progrès de la civilisation.

Département de Jachal. — Au nord de la province, sur la rivière du même nom, dans les Cordillères. Ce département possède les mines d'or de Jachal, Guachi, Guatilan et Huerta. La première est exploitée.

Département de Mogna. — Sur l'autre versant de la Sierra du Pié de Palo. Il y a quelques mines d'argent et de cuivre que l'on commence à exploiter.

Département de Valle-Fertil. — C'est une belle vallée remplie de cultures.

Département d'Angaco. — Sur le Rio du même nom, au nord, dans une vallée des Cordillères.

Département de Purito et Carpinteria. — Sur les Cordillères. La montagne de Pimanta qui appartient à ce département, renferme des mines de sel cristallisé.

On trouve encore les villages de Alto de Sierra, sur le Rio de San-Juan-Albardon, vice-paroisse sur la même rivière ; Souda, sur les premières chaînes des Andes et sur le chemin assez fréquenté qui conduit au pas de la Lagune, route du Chili. Ce dernier point est élevé de 5,150 mètres au-dessus de l'Océan.

La province de San-Juan possède un revenu d'environ 48,000 *pesos fuertes* (260,640 fr.). Elle a pris une noble part à la fondation de l'indépendance et de la fédération argentines.

§ 29. — Province de Mendoza.

Cette province la plus méridionale des provinces andines, faisait autrefois partie du Cuyo.

Limites. — Elle est bornée, à l'ouest, par les Andes; au nord par une ligne qui coïncide avec le 32° de latitude sud, et qui la sépare de San-Juan; à l'est, par le Rio Aguadero qui la sépare de San-Luis; au sud, par le désert où errent les Indiens Pehuenches, avec lesquels elle a de fréquentes guerres. Son étendue de l'ouest à l'est, est de 55 lieues; du nord au sud, en allant au-delà du fort San-Rafael et du Cerro-Negro, elle est de plus de 60 lieues; ce qui donne une superficie d'environ 5,000 lieues, pour une population de 60,000 habitants.

Il est juste de dire que les limites du sud ne sont point encore déterminées. Chaque jour les Mandoziniens accroissent leur territoire en repoussant les sauvages vers la Patagonie. En ce moment même, il est question de reculer les limites de la province jusqu'au 37° degré de latitude, où se trouvent le Chali-Seubi et la lagune d'Urre-Lauquen; on présume qu'à l'aide de quelques travaux, cette dernière pourrait arriver au Rio Colorado, et préparerait ainsi une future voie de communication avec l'Atlantique. Il n'y a pas longtemps que le gouverneur don P. Seguro ayant poussé une reconnaissance jusqu'au Cerro-Novado et au nouveau cours du Diamante, a établi des forts dans ces régions pour protéger les établissements agricoles des vallées de Latuel, de Malalgne et des environs des lagunes de Limeinatmida.

Aspect du pays. — *Sol.* — *Climat.* — La moitié du territoire de cette province est formé par les vallées et les déclivités, des Cordillères. L'autre qui s'étend à l'est et au sud, est une plaine sans bornes. La partie montagneuse a la même configuration que celle des autres provinces andines, c'est-à-dire que les sierras secondaires des Andes y forment deux principales vallées se prolongeant du nord au sud. Ainsi le territoire présente les vallées d'Upsallata, de la Cité, de Vio, et une partie des Quebradas (gorges) aboutissant à deux vallées et formant de leurs eaux réunies le Rio de Mendoza, qui se décharge dans les lagunes de Guanacache, et

le Rio Tunuyan qui va, vers le sud, se jeter dans le lac Bebedero.

Le pays est très-sec, et, vu la rareté des pluies, il serait complètement stérile sans le secours des irrigations qui là, aussi, font des merveilles et changent les terrains en apparence les plus arides en véritables jardins de délices. Quant à la température, elle est la même que celle de San-Juan; c'est dire que les chaleurs, bien que modérées, surtout dans les montagnes, y sont plus intenses que le froid.

Produits. — Industrie. — Les habitants de Mendoza se font remarquer par leur activité et leur aptitude aux travaux agricoles. La culture du blé, du maïs, surtout celle de la vigne et du mûrier multicaule y occupe tous les bras. L'élève du ver à soie y donnait déjà des produits considérables, lorsqu'en 1851 une épidémie, dont on attribue l'origine à la nature des feuilles du mûrier multicaule, est venue ruiner l'industrie de la soie. On plante aujourd'hui d'autres espèces de mûriers. Les sauterelles se montrent aussi quelquefois dans ces contrées. Parmi les produits de la province, on peut encore placer le tabac, le chanvre, le thé, à peu près tous les arbres fruitiers d'Europe, spécialement l'olivier. Le peuplier s'y est tellement acclimaté, qu'il fournit un bois excellent pour la menuiserie commune. On y trouve une ferme normale d'arboriculture habilement dirigée par un français, M. Pouget. Cet établissement, dont le but est de naturaliser les nouvelles espèces d'arbres et de plantes venues de l'étranger, est un véritable bienfait pour le pays, et sert d'école à un bon nombre d'élèves qui s'y forment sur les meilleures méthodes.

Malgré les soins donnés à l'agriculture, l'élève du bétail n'est pas négligée. On y apporte le même esprit de perfectionnement et la même activité. L'introduction des chèvres du Thibet, qu'on a dernièrement essayée, a pleinement réussi.

Comme ses voisines, la province de Mendoza est riche en mines précieuses. Outre celles d'argent et de cuivre d'Us-pallata, qui sont exploitées depuis longtemps, il en existe une d'or dans la même vallée. On a découvert au sud de Mendoza le goudron naturel, le charbon de terre, l'ardoise, le marbre. La pierre calcaire, le plâtre et la terre à faïence et à brique sont très-communes dans le pays. Chaque jour ces montagnes, explorées avec plus d'attention, laissent apercevoir de nouveaux trésors qui, employés avec intelli-

gence, sont capables de changer la face des provinces andines.

Cette année encore (1856) une découverte des plus importantes a eu lieu dans la sierra de Pallen (1), c'est celle d'une magnifique mine de cuivre natif, en barre, contenant plus de 300 veines, d'une étendue de 9 à 10 lieues et dont l'exploitation sera aussi lucrative que facile.

Division.— La province de Men-doze se divise aujourd'hui en huit départements ; celui de la capitale et sept départements ruraux, mais on suit généralement la division par cures dans l'ordre suivant :

La capitale et San-Vicente, qui en est le faubourg.

Lujan, à 5 lieues à l'est.

La vallée d'Uco, au sud.

La villa nueva de San-Martin.

La Laguna autour du lac Guanacache.

La capitale et San-Vicente.— La ville de Mendoza, fondée en 1559 par Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili, compte aujourd'hui une population de 18,000 âmes.

Elle est bien bâtie ; la plupart de ses maisons sont en briques crues mais soigneusement crépies et blanchies à la chaux.

Les rues sont arrosées par divers canaux fournis par le Sanjou, grand canal alimenté lui-même par le Rio de Mendoza. Il y a près de Sanjou une très-jolie promenade, qui est le rendez-vous ordinaire des habitants aux jours de fête et pendant les beaux soirs d'été. La ville est de 780 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pendant la chaude saison, la classe aisée va respirer le frais dans les montagnes et prendre des bains à Borbollon, fontaine minérale à quelques lieues de la cité. Les campagnes des environs présentent un charmant coup-d'œil par une belle culture et les gracieuses quintas qui les embellissent. Mendoza possède une assez bonne bibliothèque publique, un hôpital, deux couvents, dont les religieux se consacrent à l'enseignement, le collège de la Sainte-Trinité, deux couvents de femmes qui s'occupent de l'éducation des jeunes personnes. Dernièrement on a construit un théâtre, qui est le plus grand et le plus beau de toute la Confédération. Enfin, on peut dire que,

(1) Cette montagne se nomme en indien *Pallenmahuida*, de *pallen*, montagne, et *mahuida*, cuivre, montagne de cuivre.

(Voir le journal argentin l'*Uruguay*, 24 avril 1856.)

grâce à l'industrie, à l'affabilité, au caractère intelligent des Mendoziens, et surtout des belles Mendoziennes, leur ville est une des plus charmantes, des plus agréables et des plus hospitalières, non-seulement du Rio du Plata, mais encore de toute l'Amérique du Sud. Sa position la rend d'ailleurs un entrepôt naturel de commerce entre Buenos-Ayres, Cordoba et le Chili.

Les autres cures ou districts n'offrent absolument rien de remarquable.

La partie méridionale est arrosée par une opulente rivière, le Tunuyau, où affluent un grand nombre d'arroyos.

Le fort San-Carlo, à 30 lieues de Mendoza, défend toute cette partie de la province, où se trouve le passage des Pluques (4,200 mètres de hauteur) pour se rendre au Chili. Ce passage, très-fréquenté dans la belle saison, l'est moins cependant que celui de la Cumbre, qui passe par Uspallam, à 30 lieues de Mendoza et à 12 de Santa Rosa des Andes. On sait que cette dernière ville est le rendez-vous des provinces andines pour commercer avec Santiago du Chili.

Mendoza est à 81 lieues de San-Luis, à 193 de Cordoba, à 245 du Rosario et à 318 de Bueynos-Ayres.

La province de Mendoza a plusieurs fois figuré avec honneur sur les champs de bataille, et mis son arsenal à contribution pour gagner la cause du fédéralisme.

§ 30. — Province de San Luis.

Comme San Juan et Mandoza, elle faisait autrefois partie du Cuyo.

Limites. — Elle est bornée au nord et au nord-est par Cordoba, à l'ouest par Mendoza, au sud par les Pampas, au sud-est et à l'est par le territoire de Buenos-Ayres; ou pour mieux dire par l'immense désert que sillonnent perpétuellement les sauvages peuplades des Indiens Ranqueles et Pehuénches, qui ont tant de fois ravagé ses campagnes et massacré leurs habitants. Bien que ses limites méridionales et orientales soient encore indéterminées, on peut considérer cette province comme comprise entre les 30° et 34° de latitude australe, les 65° 30' et 68° 30' de longitude ouest de Paris. C'est une superficie de 6,000 lieues carrées. Sa population égale 35,000 âmes. Malgré ce vaste territoire, cette province est une des moins considérables de la Confédération.

Obligés d'abandonner aux Indiens les riches campagnes du sud, ses habitants se sont retirés vers la capitale et à l'abri des forts qui pouvaient les défendre. Les forces qui protègent ses frontières ne s'élèvent pas au-dessus de 600, tous gens pleins de bravoure et très-bien disciplinés, mais en trop petit nombre pour défendre efficacement une immense frontière ouverte. L'augmentation de la population au moyen d'un large système de colonies peut seule faire complètement cesser l'état précaire et malheureux de cette belle province. En attendant, l'état de paix dont jouit actuellement la Confédération et la fermeté des autorités locales, ont sensiblement amélioré les affaires de la province de San-Luis.

Aspect du pays; — Sol; — Climat. — La partie peuplée de cette province forme deux régions : la première, au nord de la capitale et de la route royale du Chili, se déploie entre les rios de l'Aguadero et Quinto, et les sierras Caroline et Varela qui, à l'ouest et à l'est, bordent ces rivières. C'est un terrain alternativement coupé de plaines et de montagnes où l'on trouve des bois, des lagunes, des ruisseaux, enfin une grande variété dans les accidents du terrain et les productions de la nature. La seconde région s'étend au sud et au sud-est de la ville de San-Luis, en se rapprochant du Rio Quinto; c'est une grande plaine arrosée par quelques arroyos et couvertes d'excellents pâturages. Il est à déplorer qu'une partie si importante de la province, une plaine où l'on élevait autrefois plusieurs milliers de tête de bétail, ne soit plus aujourd'hui, grâce aux incursions des Indiens, que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. Ce n'est que depuis 1852 que les attaques des sauvages ont cessé et que la province peut travailler à réparer ses pertes. Le sol et le climat y ressemblent beaucoup à ceux de la plaine de Mendoza. C'est la même fertilité ou la même stérilité, suivant que les terres sont ou non accessibles à l'action des eaux.

Produits. — Industrie. — Par les motifs que nous avons dits, la culture est peu de chose dans cette province : elle tire la farine, le vin, l'eau-de-vie, les fruits, à peu près toutes les productions sèches de Mendoza. L'élevage du petit bétail y constitue la principale branche d'industrie. La qualité des herbages de San-Luis est d'ailleurs supérieure, et, c'est un fait reconnu, que les moutons de ces estances fournissent la meilleure viande que l'on mange dans le Rio

de la Plata. Aussi sont-ils recherchés sur tous les marchés, et font-ils l'objet d'un commerce lucratif. Après l'industrie pastorale, la fabrication des cuirs, la culture et le tissage de quelques plantes textiles, la confection de quelques vêtements grossiers occupent assez activement les habitants.

Les Sierras de la Carolina et le Cerro Rico renferment des mines d'or jadis exploitées : il existe encore, dans la première de ces montagnes, un gisement aurifère qui occupe 600 ouvriers pour le lavage. Nul doute que si l'exploitation de cette mine se faisait avec plus d'activité et de méthode, les résultats ne fussent bien plus considérables. Il paraît même que l'or abonde dans ces régions, et que si les richesses qu'elles renferment étaient exploitées, la province de San-Luis deviendrait une nouvelle Californie.

Division. — San-Luis forme aujourd'hui sept départements : La Capitale, Saladillo, Morro, Renka, Santa-Barbara, Quines, San-Francisco.

La ville de San-Luis ne présente rien de remarquable ; seulement sa situation, sur une fraîche et limpide rivière, est excessivement pittoresque.

Le bourg du Rio Quinto, sur la même rivière, dépend de la capitale de même que ceux de la Sierra, Carolina, San Francisco del Monte, les Lagunes, etc.

San-José est une petite ville qui prend assez d'accroissement ; elle est environnée d'un gros mur de torchis.

Morro est le siège d'une garnison avancée pour veiller sur la frontière. On peut voir de ce lieu l'immense surface du lac Bebedero se perdre comme une mer d'azur à l'horizon des Pampas. Ce lac est à 15 lieues sud-ouest de San-Luis ; bien qu'il soit le grand réceptacle des eaux de la Cordillère de Mendoza et de San-Juan, il ne paraît pas avoir d'issue. Ses alentours, qui renferment d'excellents pâturages, sont inféquentés.

Les habitants de la province de San-Luis n'ont pas été ceux qui se soient le moins distingués dans la guerre de l'indépendance. L'histoire de la Plata mentionnera l'héroïsme des fameux grenadiers à cheval qui formaient le corps de prédilection du général San Martin ; elle dira que l'armée des Andes n'avaient pas de meilleurs soldats que les San-Luisiens, et que les colonels Pringles et Pedernera méritent d'être placés parmi les braves qui vivent dans le souvenir des peuples libres.

TROISIÈME PARTIE

PRÉCIS HISTORIQUE. — NOTIONS STATISTIQUES. —
MŒURS. — L'AVENIR DU RIO DE LA PLATA
EST DANS L'IMMIGRATION ET LA COLONISATION.

PRÉCIS HISTORIQUE

§ 31. — Découvertes et Établissements.

1515. — Quinze années après la découverte du Brésil, Diaz de Solis pénétra le premier, en 1515, dans le Rio de la Plata (fleuve d'argent), mais il périt bientôt, massacré par les Indiens qui l'avaient attiré dans une embuscade.

1528. — Après lui, Sébastien Cabot et Diego Garcia s'établissent dans le pays, mais sans succès. Tous deux finissent par retourner en Europe; le premier après avoir découvert le Rio-Paraguay.

Nuño de Sara, resté seul dans un fort avec 130 hommes, y périt victime de la perfidie du Cacique Mangore. Ici trouve place l'héroïque histoire de Lucie de Miranda qui eut à la fois la destinée d'Hélène et la vertu de Lucrèce. Elle expire dans les supplices en compagnie de son fidèle époux, Sébastien Hurtado.

1535. — Charles-Quint autorise l'expédition de Don Pedro de Mendoza, riche gentilhomme de Cadix. Celui-ci fonde Bonnes-Ayres, et envoie Juan Ayolas explorer le Rio-Parana. Bientôt survient d'affreux désastres : Mendoza,

donnant des signes d'aliénation mentale on le fait embarquer pour l'Espagne, mais il meurt en mer d'un accès de désespoir. Pour ce qui est de Jean Ayolas, on apprend plus tard qu'il meurt massacré par les Indiens du pays de Carcarès.

1540. — Nuñez Cabeça de Vaca part de Cadix le 2 novembre, et, le 20 mars de l'année suivante, il débarque sur les côtes du Brésil et se rend par terre à l'Assomption (fondée en 1536), tandis que ses vaisseaux gagnent Buenos-Ayres. La modération avec laquelle il traite les Indiens, irrite les Espagnols; il retourne disgracié dans sa patrie. Une complète anarchie bouleverse les établissements du Rio de la Pata.

Irala y rétablit l'ordre et organise les *commanderies*; c'étaient des réunions d'Indiens agricoles tenus en vasselage et travaillant pour le compte de la couronne ou pour celui des particuliers. L'autorité ecclésiastique acquiert de la prépondérance.

1558. — Irala meurt. L'évêque de l'Assomption fait charger de fers le véritable gouverneur, Zarate, qui meurt en prison, il nomme en sa place un certain Garay qui est massacré par les Indiens. Il avait fondé Santa-Fé; 1580.

Les gouverneurs du Chili et les vices-rois du Pérou explorent les hautes provinces andines. On voit s'élever les villes de Mendoze, Corrientes, Tucuman, Santiago del Estero.

§ 32.— Missions.

1598.— Les Jésuites exercent l'enseignement, ils fondent un collège dans le Paraguay et préparent les fameuses Missions. Effectivement, bientôt le gouvernement théocratique se fonde (1609) et dure 158 ans. Plus de 100 mille Indiens Guaranis (les plus doux et les plus laborieux) vivent comme de véritables enfants sous l'autorité des pères (*padres*).

Au moment de leur expulsion en 1767, les Jésuites possèdent trente établissements ou *Réductions*: 15 entre l'Uruguay et le Parana, dites missions d'*Entre-Rios*, 7 sur la rive gauche de l'Uruguay, dans l'Empire du Brésil, et 8 dans le Paraguay.

Pendant la durée du gouvernement des Jésuites, les Espagnols et les Indiens continuent leurs guerres perpé-

tuelles ; ce ne sont que surprises, enlèvements, incendies, massacres, traités aussitôt rompus que jurés.

Malgré le partage du nouveau monde par le Pape Alexandre VI, d'interminables guerres s'engagent avec le Portugal.

1726. — Le gouverneur Bruno Zavala fonde Montevideo.

1767. — Un décret du Roi d'Espagne, daté du 2 janvier, supprime les Jésuites. Ils abandonnent les missions où ils sont remplacés par les Franciscains ; mais ceux-ci ne peuvent prendre autorité sur l'esprit des Indiens.

§ 32. -- Vice-Royauté de Buenos-Ayres.

1771. — Le gouverneur Bucaréli fait détruire un établissement des Anglais dans les îles Malouines ; mais l'Espagne, pour éviter la guerre, leur permet de le rétablir, sans préjudice de son droit de souveraineté.

1778. — La paix est enfin conclue avec le Portugal. Elle arrête les progrès de l'Espagne qui venait d'envoyer une flotte de 117 voiles et 10,000 hommes de débarquement lesquels s'emparèrent de l'île de Santa-Catarina et de plus de 300 pièces de canons.

Cette même année voit l'institution de la fameuse Vice-Royauté de Buenos-Ayres, car les provinces du Rio de la Plata avaient acquis une importance qui ne permettait plus de les laisser réunies au gouvernement du Pérou. La nouvelle Vice-Royauté comprenait 11 départements et 22 *corregimientos*, sa superficie était de 126,800 lieues carrées de 20 au degré, et sa population de 2,300,000 habitants.

1779. — L'Espagne craignant d'être devancée par les Anglais, donne l'ordre au vice-roi de Buenos-Ayres de fonder deux établissements dans la Patagonie. Aujourd'hui encore la Confédération argentine comprend cette contrée au nombre de ses possessions.

1796. — En faisant la paix avec la République française, Charles IV, roi d'Espagne, s'était engagé à déclarer la guerre aux Anglais. Guillaume Pitt, chef du cabinet britannique conçoit immédiatement le projet d'émanciper les colonies espagnoles. Le rétablissement de la paix fait ajourner ce dessein, qui fut repris en 1804 pour être abandonné de nouveau.

§ 33. — Les Anglais surprennent Buenos-Ayres. -- Liniers.

1801. — Sans déclaration de guerre aucune, l'amiral an-

glais sir Howe Sopham, revenant du cap de Bonne-Espérance, qu'il venait d'enlever aux Hollandais, tente un coup de main contre Buenos-Ayres, le général Bérésford s'en empare.

1807. — Liniers, français par sa naissance et par le cœur, capitaine de marine au service d'Espagne et qui se trouvait alors à Montevideo, convoque les milices de la Bande orientale et de Montevideo. Il bat les Anglais dans une première rencontre et marche au secours des Buenos-Ayriens qui l'appellent et prennent les armes. Les Anglais vaincus sont forcés d'évacuer la ville. Les habitants, en cette occasion décisive, se couvrent de gloire ; les femmes elles-mêmes combattirent à côté de leurs maris ou de leurs frères, et les enfants à côté de leurs pères (12 août 1807).

A la suite de ces événements les Américains-Espagnols mirent Liniers à la tête des affaires, en remplacement du vice-roi Sobremonte ; ils s'essayaient à l'indépendance.

§ 34. — Défaite des Anglais.

1808. — Les Anglais, revenus en force, prennent Montevideo après avoir fait éprouver aux assiégés une perte de 800 tués, 500 blessés et 2,000 prisonniers. Buenos-Ayres, sommée de se rendre, répond avec la fierté d'une antique ville grecque. Liniers se prépare à une terrible défense. Le général Whitelocke arrive d'Angleterre et s'avance à la tête de 10.000 hommes. Liniers lui oppose 7,000 Buenos-Ayriens. Une mémorable bataille se livre dans les rues de la ville. Les Anglais, complètement défaits, évacuent le Rio de la Plata et rendent Montevideo.

1809. — La gloire de Liniers fit ombrage à ceux qu'elle avait sauvés ; abreuvé de dégoût, il s'exila volontairement à Mendoza.

§ 35. — Guerre de l'Indépendance (1810-1814).

1810. — Les idées d'émancipation avaient fait du progrès. Le 14 mai une assemblée de 600 notables à la tête desquels figurent Castélli et Belgrano, transfère au Cabildo (à la municipalité) tous les pouvoirs du vice-roi. Une junte nationale est nommée par le peuple.

Liniers, qui avait rassemblé quelques troupes à Cordoba pour défendre la cause de la couronne d'Espagne, tombe entre les mains de ses ennemis. La junte, redoutant son ancienne popularité, le fait mettre à mort par le ministère de Castéi. La dernière entreprise de Liniers était certainement une erreur ; mais on eût dû lui pardonner à raison de sa bonne foi et des immenses services qu'il avait rendus à sa patrie adoptive.

La même année, les Buenos-Ayriens repoussent l'intervention armée du vice-roi du Pérou (victoire que Castéi déshonore encore par d'inutiles cruautés) ; mais ils échouent dans leur expédition contre le Paraguay, commandée par le général Porteño Belgrano.

Le 18 décembre, un changement s'opère dans l'administration des provinces insurgées : chacune d'elle se crée une junte particulière et envoie des députés à la junte provisoire, formant le gouvernement, et dont la résidence est à Buenos-Ayres. Elle est présidée par le colonel Saavédra ; c'est l'inauguration du fédéralisme.

Vers la fin de l'année 1810, les députés des provinces dissidentes, demandent aux Cortès espagnoles l'égalité des droits, la liberté du commerce et celle de l'agriculture ; car, jusque-là il avait été interdit aux colons américains de cultiver le lin, le tabac, le chanvre et le safran, de manufacturer la soie, le papier et le verre, et de commercer avec les colonies espagnoles d'Asie. Ces démarches, ainsi que l'intervention officieuse de l'Angleterre, n'ont aucun résultat.

§ 36. — Révolution du Paraguay.

1811. — Cependant le Paraguay opère, lui aussi, sa révolution. Au commencement de 1811, le gouvernement royal est renversé. Une junte est instituée ; elle se compose d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire. Ce dernier emploi est confié au docteur Francia, membre du *Cabildo* (municipalité) de l'Assomption. Tout semblait inviter les Paraguaysiens à ne pas rester plus longtemps séparés du grand faisceau des provinces de la Plata. Il n'en fut malheureusement rien : enflés de leur dernière victoire dont ils exagérèrent l'importance, ils se déclarèrent indépendants non-seulement de la mère-patrie, mais encore de la

junte centrale de Buenos qui, malgré tous les changements opérés dans les institutions, était toujours censée gouverner au nom de Ferdinand VII. Cet isolement politique, décrété par un peuple incapable de sauvegarder ses libertés, était précisément ce que demandait Francia.

Pour n'interrompre que le moins possible l'histoire des provinces Argentines, nous placerons ici le peu de mots que nous avons à dire sur ce fameux personnage et sur le président Antonio Lopez, dictateur actuel du Paraguay.

§ 37. — Le docteur Rodrigue Francia.

« Doué de quelque talent naturel, l'esprit assez cultivé par l'étude, également habile à se servir de la dissimulation et de l'audace, possédant l'art essentiel des hommes supérieurs, celui de faire converger tous leurs moyens vers un seul but, Rodrigue Francia, avocat et docteur en médecine, eût pu réussir en Europe à capter les suffrages du vulgaire; dans le Paraguay, au sein d'un peuple dont l'inertie égale l'ignorance, il dut passer pour un génie de premier ordre. Aussi n'eut-il aucune difficulté à se faire successivement nommer consul, dictateur pour trois ans, et dictateur à vie. Arrivé au poste que son ambition avait convoité, il commença par réorganiser l'armée de manière à pouvoir compter sur sa franche coopération. Cette réforme achevée, il leva le masque et, appelant à son aide la violence, la torture, les proscriptions, la terreur et la mort, il établit une dictature dont le système égoïste, le despotisme sans frein et l'atroce barbarie paraissent tenir du fabuleux. Il se constitua tout à la fois le chef suprême de l'armée, de l'église, de la justice, de l'administration et du commerce; les étrangers furent repoussés de la frontière ou retenus prisonniers; il fut défendu à tout habitant de sortir du dictatorial sans une permission spéciale, sous peine de mort. Il suffisait d'un soupçon ou d'un caprice pour ordonner les plus sanglantes exécutions; elles se faisaient toujours sous ses croisées et en sa présence; et, comme il avait prescrit d'épargner les munitions de guerre, il arrivait ordinairement qu'il fallait achever à coups de baïonnette les malheureux qu'il avait envoyés à la mort. »

« Il s'était spécialement emparé du monopole de la yerba

maté, dont le Paraguay fait un commerce considérable avec les provinces voisines et le Brésil. Les formalités qu'il avait imaginées afin d'effectuer personnellement ce commerce sont trop singulières pour être omises : lorsqu'il avait besoin de marchandises étrangères, il faisait parvenir aux autorités de Corrientes un permis ou *laissez-passer* pour un navire marchand qui devait se rendre au port de Nomburu, situé dans le Rio Paraguay presque vis-à-vis l'embouchure du Bermejo. Arrivé à ce point, le capitaine du dit navire envoyait à l'Assomption l'inventaire détaillé de toutes les marchandises qu'il avait à bord ; muni de cette pièce, le dictateur choisissait lui-même les articles jugés nécessaires et déterminait, par une évaluation sans appel, la quantité de maté qui devait être donnée en paiement. Il était défendu à aucun des hommes de l'équipage de mettre pied à terre et, le maté une fois embarqué, le navire devait démarrer et partir sans délai (1).

« Une conspiration, qui échoua et fit un nombre immense de victimes, accrut encore la cruauté naturelle du dictateur. La peur des complots et le besoin de les prévenir le portèrent à mettre la torture en usage. Tous les liens de famille commencèrent dès lors à se relâcher. Succombant à l'excès de la souffrance, on vit des fils dénoncer leurs pères. Les frères et les plus intimes amis se fuyaient par prudence pour ne pas être soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Plus de réunions de famille, plus de joies domestiques ; chacun fermait sa porte au coucher du soleil ; la tristesse et le morne silence s'asseyaient au banquet du soir. Insensible en apparence aux malheurs de ses voisins, c'est à peine si le craintif Paraguay ôsait gémir avec lui-même dans le fond de son cœur (2). »

Un assez grand nombre d'étrangers européens qui se trouvaient au Paraguay à l'époque de l'établissement de la dictature du docteur Francia, ne purent plus en sortir. Le tyran qui ne voyait partout que des espions et des conspirateurs, vit dans ces étrangers de précieux otages en cas de guerre. Il est vrai qu'en 1825, sur l'intervention de sir Parish, consul général d'Angleterre à Buenos-Ayres, Francia permit aux sujets anglais et à quelques autres étrangers de sortir du Paraguay. De ce nombre furent MM. Rougger

(1) W. Parish.

(2) César Famin.

et Longchamps, suisses de nation, qui ont publié une intéressante relation des six années qu'ils ont passées au Paraguay.

• § 38. — Le naturaliste Bonpland.

Le savant François Bonpland ne put jouir de la même faveur. Ce courageux compagnon d'Humboldt avait formé dans les anciennes missions d'*Entre-Rios* un établissement avec les Indiens Guaranis, pour la préparation du maté, lorsque le docteur Francia le soupçonna de préparer les voies à une invasion. Il n'en fallut pas d'avantage : quatre cents soldats du dictateur passent le Parana, tombent à l'improviste sur l'établissement d'*Entre-Rios*, massacrent une partie des Indiens, pillent les effets de M. Bonpland, le blessent à la tête d'un coup de sabre et l'emmènent au Paraguay, les mains chargées de fer. Là, le docteur lui fit rendre une partie de ses effets, et lui assigna un pauvre village pour demeure.

C'est là que M. Bonpland a passé neuf années, exerçant pour vivre, la médecine et la chimie, fondant des fabriques et des ateliers, et acquérant une position aisée par son travail. Les plus puissantes interventions n'avaient rien pu pour son exil, lorsque le 12 mai 1829, au moment où il s'y attendait le moins, il fut enfin rendu à la liberté.

Cette impitoyable domination imposée au plus inoffensif et au plus docile de tous les peuples, a duré jusqu'en 1840, l'espace de près de trente ans ! A l'âge de quatre-vingt cinq ans, le docteur Francia est mort dans son lit d'une attaque d'apoplexie. Il y avait à cette époque dans les prisons de sept à huit cents personnes, dont quelques unes chargées de chaînes et de fers, se trouvaient dans des cachots, où elles avaient été enfermées depuis plus de vingt ans, sans qu'on les eût jamais informées de la cause de leur emprisonnement. Au reste, ce grand nombre de détenus importait fort peu au docteur Francia, puisqu'il imposait à leurs parents et à leurs amis l'obligation de les nourrir, et puis ses sanglantes exécutions faisaient bien des vides dans les prisons : on a trouvé dans ses papiers une liste de cinquante personnes désignées pour être prochainement fusillées.

L'indignation que soulèvent les crimes de ce monstre, athée selon toutes les apparences, empêche presque d'aper-

cevoir quelques actes louables que renferme sa vie, tels que l'introduction de meilleures méthodes de culture, une certaine impulsion donnée aux arts mécaniques, l'établissement de plusieurs manufactures, et la fondation d'un grand nombre d'écoles primaires et d'un lycée.

A la mort du docteur Francia, on crut un moment que le Paraguay, jaloux d'assurer sa liberté, allait entrer dans la Confédération des provinces de la Plata, mais il paraît qu'il existe dans ce pays un parti décidé non-seulement à s'en tenir à un système d'isolement absolu, mais de plus, à continuer, sous une forme un peu radoucie, à peu près tous les abus du régime précédent.

§ 39. — Le dictateur Antonio Lopez.

A la suite d'une courte lutte contre ses compétiteurs, D. Carlos Antonio Lopez a été placé par l'armée à la tête des affaires, et un peu plus tard, nommé pour dix ans Président de la *République* du Paraguay, de la même manière que le docteur Francia l'avait été en 1813.

Le Paraguay est-il destiné à donner aux jeunes nations de l'Amérique, ardentes prosélytes du progrès, le spectacle douloureux d'une peuplade asiatique, d'une race énervée, engourdie à tout jamais par le fatalisme et les vapeurs du thé, ou bien doit-il un jour prendre sa place dans le conseil des peuples vivants? L'avenir résoudra cette question. En attendant, le président Lopez s'applique à maintenir envers les étrangers le régime chinois de l'interdiction; il monopolise, trafique, vend en gros et en détail, en sorte que le Paraguay nous semble tout à fait digne de la plaisante devise que lui assigne un journal sud-américain? *Maison de commerce Lopez fils et C^{ie}*. Reprenons l'histoire des provinces de la Plata.

§ 40. — Saavedra et Moreno.

1811.—Nous avons vu que le colonel Saavedra avait été nommé président de la junta centrale siégeant à Buenos-Ayres (1810) : une rivalité fâcheuse éclate entre ce chef et l'illustre Mariano Moreno, secrétaire de la junta. Saavedra,

usant de son influence, fait organiser une nouvelle junta suprême, de laquelle Moreno est exclus. Pour l'éloigner tout à fait, on le charge d'une mission diplomatique en Angleterre, et, lorsque ses partisans forment un club pour s'opposer au pouvoir dominant, la nouvelle junta les exile ou les fait jeter dans les fers. Ce triomphe sera heureusement de courte durée.

§ 50. Abolition de l'Audiencia reale.

L'*Audiencia reale*, conseil où figuraient encore le dernier vice-roi Cisneros et le parti espagnol, reçoit la nouvelle de l'établissement de la régence d'Espagne et de la convocation des Cortès. Elle croit devoir tenter un effort, et demande à la junta de fixer un jour pour prêter serment à la régence et procéder à l'élection des députés qu'on enverrait aux Cortès. Pour toute réponse, la junta fait emprisonner Cisneros et les membres de l'*Audiencia*, et les fait conduire aux îles Canaries. En même temps, on apprend que l'Espagne fait partir une expédition formidable pour soumettre les provinces américaines. L'imminence du péril réunit les partis : celui de Moreno obtient à son tour l'exil de Saavedra.

§ 51. — Elio. — Guerre de Buenos-Ayres contre Montevideo.

Dans le même temps, le brigadier Elio, ancien ennemi de Liniers et gouverneur de Montevideo, revient d'un voyage en Europe avec le titre de vice-roi et de capitaine-général des provinces du Rio de la Plata. A peine revenu de Montevideo, il somme la junta de reconnaître l'autorité des Cortès.

La junta répond que les Américains sont déterminés à vivre libres ou à mourir ; qu'ils ne peuvent reconnaître l'autorité du vice-roi, mais qu'ils sont pleins de dévouement pour Ferdinand VII. Elio, furieux, déclare la junta rebelle au roi et en appelle aux armes. La junta déploie une énergie digne de la cause qu'elle défend : aux mots sacrés et magiques de patrie et de liberté, une armée de volontaires se forme comme par enchantement ; les Buenos

Ayriens, conduits par Benavides et Artigas, envahissent la Banda orientale, s'emparent de Canelonès, et remportent une victoire signalée à la bataille de San-José.

Elio s'enferme dans Montevideo, où il réclame l'assistance de la cour de Portugal, qui s'était alors retirée à Rio-Janeiro. Celle-ci qui, depuis longtemps, convoitait la province de l'Uruguay, s'empresse d'expédier un corps de troupes; mais son intervention n'empêche pas le général Randeau et l'armée buénos-ayrienne de mettre le siège devant Montevideo.

Des insurrections militaires ou populaires qui font couler le sang, des modifications nouvelles de la machine gouvernementale, d'inutiles propositions de paix entre Buenos-Ayres, le Portugal et le vice-roi, prennent place à la fin de cette année ou au commencement de 1812.

§ 52. — Assemblée constituante.

1813.—L'acte d'émancipation se consomme. Le 31 janvier, l'Assemblée constituante se réunit pour la première fois. Elle ordonne un recensement général et une nouvelle organisation militaire; un nouveau drapeau est confié aux défenseurs de la patrie; une monnaie aux armes nationales remplace la monnaie royale; les juntas provisoires sont supprimées; une amnistie générale est accordée aux délits politiques; la capitation des Indiens est abolie, et la liberté donnée aux esclaves nés depuis le commencement de l'insurrection; enfin, deux commissaires sont envoyés dans les provinces pour opérer toutes les réformes nécessaires, rechercher les abus, et répandre partout l'esprit de concorde et de paix.

§ 53. — Guerre du Haut-Pérou.—Victoire mémorable de Belgrano.

Le 20 février, le général Belgrano gagne, vers le Haut-Pérou, la mémorable bataille de Salta, où le général espagnol Pio-Tristan et son armée tombent au pouvoir du vainqueur.

Le 10 octobre suivant, Belgrano éprouve un échec devant Vilcapugio, et le 14 novembre, aux environs de Chuquisaca.

Il est remplacé par San-Martin. Celui-ci lève de nouvelles milices dans le Tucuman , et force les Espagnols à évacuer Salta et la plus grande partie du Haut-Pérou.

§ 54. — Artigas.

1814. — Artigas, qui avait d'abord contribué aux triomphes des indépendants , lève l'étendard de la rébellion. Cet homme, profondément scélérat, avait d'abord dissimulé son caractère sanguinaire et sauvage ; mais voyant que le général Randeau s'opposait à la réalisation de ses projets ambitieux, il ne garde plus de mesures. Il se fait le chef d'une bande de ravageur et de brigands qui ne tarde pas à devenir formidable. Un moine, nommé Monterosa, un monstre de férocité, se sert de son caractère religieux pour étouffer dans l'âme d'Artigas tout sentiment d'humanité et le pousser sans cesse à de nouveaux forfaits. Celui-ci ravage sans pitié la Banda orientale, l'Entre-Rios, le Paraguay.

§ 55. — Prise de Montevideo par les Buenos-Ayriens.

Le 20 juin , Montevideo capitule ; 5,700 prisonniers , 11,000 fusils, 600 pièces de canon et 100 navires marchands sont le prix de cette conquête où les assiégeants comme les assiégés se battirent avec un rare courage. Le colonel Alvear avait dirigé les opérations de l'armée de terre, et un négociant anglais, sir Brown, à la tête de quelques bâtiments légers de Buenos-Ayres, ayant enlevé à l'escadre espagnole deux corvettes et un brick, avait bloqué le port de Montevideo.

1815. — Des dissensions intestines et déplorables éclatent au sein de la Confédération. Artigas subjugué les provinces de Santa-Fé et d'Entre-Rios, il s'empare de Montevideo et se constitue *Chef des Orientaux, protecteur d'Entre-Rios et de Santa-Fé*. Le général espagnol Pezuela fait de grands progrès dans le Haut-Pérou. Le 25 novembre , il remporte une victoire signalée à Wiluma.

§ 56.— Déclaration de l'indépendance.

1816.—Le 9 juillet, un Congrès général, assemblé à Tucuman, proclame solennellement l'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata, brisant pour jamais le joug imposé par leur métropole.

§ 57. — Les Portugais à Montevideo.— Guerre générale.

Les Portugais envahissent de nouveau la Banda orientale; les Montévidéens veulent se soumettre au gouvernement de Buenos-Ayres; Artigas s'y oppose; les Portugais s'emparent de Montevideo. Guerre générale. Le féroce Artigas combat pour son propre compte, les Portugais pour l'agrandissement du Brésil, les Montévidéens, pour avoir la vie sauve, les Buenos-Ayriens pour le maintien de l'Union et pour l'indépendance.

§ 58.—San-Martin délivre le Chili.

1817.—Le général San-Martin, à la tête de 4,000 Buenos-Ayriens, gagne la bataille de Chacabuco, qui assure la délivrance du Chili.

Cependant la situation du pays est encore bien loin d'être satisfaisante; l'indépendance des Provinces de la Plata, proclamée avec un noble entraînement, continue à rencontrer des obstacles à vaincre et de puissants ennemis à combattre. Artigas maintient dans l'anarchie la République Orientale de l'Uruguay; Entre-Rios, Corrientes, Cordoba, sont le siège d'orageuses dissensions; le despote Francia tient le Paraguay fermé au reste du monde; l'épée de Bolivar n'a pas encore assuré les destinées de la Colombie, et l'Espagne, maîtresse encore de tout le Pérou, en tire sans cesse des armées qui occupent les provinces andines et en font un immense champ de bataille.

§ 59. --- Intervention officieuse des Etats-Unis.

1818.— Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord envoient des commissaires dans le Rio de la Plata pour inviter les

provinces à organiser pacifiquement leurs institutions. Cet événement relève le courage des bons citoyens et les remplit des plus légitimes espérances.

§ 60. -- Constitution de 1819. -- Nouvelles agitations. -- Le prince de Lucques.

1819. — Le 20 avril de cette année, le Congrès publie une nouvelle constitution d'après laquelle le pouvoir exécutif doit être confié à un directeur nommé pour cinq ans, et le pouvoir législatif à deux chambres. Cette constitution n'a qu'une durée éphémère. Les troubles et les hostilités continuent sans interruption pendant les années 1819 et 1820.

1820. — L'agitation redouble lorsque le bruit se répand que les grandes puissances européennes ont conçu le projet d'ériger les Provinces de la Plata en souveraineté en faveur du prince de Lucques. Le Cabildo de Buenos-Ayres, soupçonné de favoriser ce projet impopulaire, devient l'objet d'une violente persécution.

§ 61. — Les Fédéralistes et les Unitaires. — Guerre civile.

La prépondérance trop marquée de Buenos-Ayres dans les constitutions jusqu'à ce jour mises à l'essai devient de plus en plus un sujet de mécontentement et de division pour le reste des provinces. Cette situation anormale a depuis longtemps donné naissance à deux partis : les Unitaires, qui veulent personnifier la République dans la province de Buenos-Ayres, et les Fédéralistes, qui réclament pour toutes les provinces l'égalité des droits, la même liberté d'administration intérieure.

Après de longues agitations, les Fédéralistes des provinces du Nord commencent la lutte contre les troupes de Buenos-Ayres ; celles-ci perdent successivement toutes les villes du Haut-Pérou, Santa-Fé, l'Entre-Rios et la Banda orientale. Les Fédéralistes sont aux portes de la capitale, lorsque le Cabildo de Buenos-Ayres signe, le 23 février 1820, le traité d'El-Pilar.

§ 62. -- Puyrredon. — Artigas. — Ramirez.

Ce traité portait, comme clause spéciale, que les membres de la dernière junte seraient mis en jugement pour le fait d'adhésion à la royauté du prince de Luques. Il existait en effet un parti en faveur d'une monarchie constitutionnelle : Puyrredon, le même que le Congrès de 1816 avait élu directeur, en était le chef. Artigas et sa bande étaient du parti opposé. Les partisans des deux opinions en viennent aux mains à Cepeda. Les monarchistes sont vaincus. Artigas entre vainqueur dans Buenos-Ayres ; mais Ramirez, le plus brave de ses généraux, se révolte contre lui, le bat et le contraint de se réfugier dans le Paraguay, où il implore la protection du docteur Francia qui, dédaignant de traiter avec un bandit, le fait conduire au village de Curuguaty et lui assigne une pension de 32 piastres par mois (173 fr. 76c.). Artigas se sentant vieux, se résigne à sa destinée ; il se livre paisiblement à la culture de la terre, devient le père des pauvres, et meurt regretté de tous ceux qui, depuis sa chute, avaient eu des relations avec lui.

§ 63. — Rivadavia.

1821. — Ramirez est tué dans un combat sous les murs de Buenos-Ayres. Le général Rodriguez est nommé gouverneur et Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères et de l'intérieur. Ce citoyen, d'une probité à toute épreuve et qui était aussi habile diplomate qu'administrateur intelligent, avait longtemps représenté son pays auprès des cours de France et d'Angleterre. Nommé gouverneur par intérim (1822), il porte pendant quatre ans le fardeau des affaires publiques. Il promulgue des lois d'oubli et de tolérance, fonde une université et trois collèges pour l'enseignement des sciences, favorise l'exploitation des mines et le service des bateaux à vapeur, et rend plusieurs décrets sur l'inviolabilité de la propriété et la liberté de la presse.

§ 64. — Le Paraguay annexé au Brésil.

1822. — Le Brésil profite des dissensions civiles des pro-

vinces confédérées pour s'annexer la Bande-Orientale sous le nom de *Province Cisplatine*.

§ 63. — Indépendance des Colonies espagnoles reconnue.

1823. — L'Angleterre et les Etats-Unis reconnaissent l'indépendance nationale des Provinces du Rio de la Plata.

§ 65. — La République du Haut-Pérou.

1824. -- Le gouvernement républicain est proclamé dans le Haut-Pérou. Un parti d'indépendants, repoussant à la fois la domination du Brésil et celle de Buénos-Ayres, se forme dans le Paraguay.

Rivadaria se retire. Las-Héros remplace le gouverneur Rodriguez. Guerre entre le Brésil et Buénos-Ayres.

§ 67. — Congrès de 1826. République Argentine.

1826. — Les représentants des provinces unies de la Plata, rassemblées en Congrès général, adoptent le système de l'Union sous le titre de *République Argentine*. Rivadavia rentre aux affaires. Abreuvé de dégoûts, il les quitte de nouveau en 1827. Le président Lopez le remplace.

§ 68. — République Orientale du Paraguay.

1828. — Le traité du 27 août 1828 met fin à la guerre acharnée que se faisaient le Brésil et les Buénos-Ayriens. L'indépendance de la Bande-Orientale est proclamée. Ce pays prend le nom de République Orientale. Cet heureux événement n'apporte pas la paix dans les Provinces-Unies.

§ 69. — Lavalle. — Dorrego.

Les Unitaires, sous l'influence du général Lavalle, veulent le maintien de la République avec la suprématie de Buenos-Ayres, les Fédéralistes, dirigés par le colonel Dorrego, gou-

verneur de Buenos-Ayres, demandent l'indépendance de chaque province avec un système fédéral. Lavalle, chef de l'armée qui revenait victorieuse des troupes du Bresil dans la Bande orientale, prend possession de la Capitale, dissout la chambre des représentants, et établit le règne du despotisme militaire. Les milices de la campagne, aux ordres de Rosas, étaient les seules forces que Dorrego pût opposer aux insurgés ; avec ces faibles forces rassemblées à la hâte et mal armées, le brave Dorrego ne balança point à défendre son autorité et les institutions légales de la République. Il est vaincu et tombe lui-même entre les mains de Lavalle qui le fait fusiller sans aucune forme de procès. Cet acte de barbarie, qui laissera subsister une tâche de sang sur les belles actions du général Lavalle, soulève une indignation générale, de toutes parts on cours se ranger sous les drapeaux de Rosas 1829-1830. Après une lutte longue et sanglante, où Rosas, Lopez, Quiroga combattent pour les Fédéralistes, Lavalle avec les Unitaires, la victoire reste à la Confédération renforcée d'une troupe nombreuse de *Monteneros*. Rosas, favorisé par les événements, acquiert une telle influence que, d'une commune voix, il est nommé gouverneur-général des Provinces confédérées.

§ 70. — Rosas.

Cet homme avait un magnifique rôle à jouer dans l'histoire de son pays, s'il n'avait ouvert son âme qu'aux inspirations du patriotisme. Malheureusement il n'était pas à cette hauteur ; le rôle de tyran de sa patrie lui allait mieux que celui de Washington et de Bolivar. En conséquence, il se sert de la force militaire qui l'avait élevé pour s'ériger en dictateur perpétuel. La tâche qu'il entreprend est difficile et rude, aussi n'omet-il rien pour assurer ses moyens et fortifier son pouvoir. Son exemple trouve des imitateurs qui naturellement deviennent ses alliés. Tandis qu'il se fait nommer gouverneur de Buenos-Ayres pour vingt ans, D. Manuel de Reimafé se fait décerner le même titre pour 17 ans à Cordoba ; Ibarra obtient à Santiago la dictature pour 15 ans, et Estanislao Lopez la reçoit à Santa-Fé pour le même espace de temps. Mais le reste des provinces ne tardent pas à protester contre le nouvel ordre de choses établi

par Rosas, devenu plus fier et plus insolent après le mauvais succès d'un mouvement insurrectionnel tenté contre lui dans le sud de la province de Buenos-Ayres.

§ 71. — Ribera. — Lavalle.

1839. — Cependant deux événements importants viennent bientôt ébranler l'édifice de son pouvoir : le général Ribera, gouverneur de l'Etat oriental, a mis en déroute à Cagancha, les troupes de Rosas dans cette contrée ; en même temps Lavalle se montre dans l'Entre-Rios ; la victoire d'Yerua, permet au général libérateur de propager le mouvement révolutionnaire dans la province de Corrientes, qui n'attendait que l'occasion de venger ses derniers revers (1).

Le 6 octobre 1839, les Corrientiens se lèvent comme un seul homme et proclament la déchéance de Rosas. Les Rosistes orientaux, vaincus à la journée de Cagancha, s'étaient réfugiés dans l'Entre-Rios, du côté de Paraná. Mais Rosas fait avancer des renforts à marches forcées ; une nouvelle armée s'organise sous les ordres du général Oribe, ex-président de la République orientale.

1840. — En même temps le général Lavalle arrive de la province de Corrientes avec une armée accrue en nombre et en discipline, surexcitée par l'enthousiasme de la liberté. On en vient aux mains près de Cristóbal, le 10 avril 1840. Les Corrientiens remportent une victoire complète. Une tempête effroyable qui survient le soir même de la bataille, et se prolonge pendant deux jours, sauve seule l'armée rosiste d'une entière destruction ; les restes sont acculés à la Badaja, sur les bords du Rio Paraná.

Tandis que les citoyens de Corrientes et d'Entre-Rios poursuivent avec Lavalle les succès de la journée de Cristóbal, et passent dans la province de Santa-Fé, le mouvement insurrectionnel éclate dans les hautes provinces andines.

§ 72. — Insurrection dans les Provinces andines.

Le 7 avril 1840, la Chambre des représentants de Tucuman

(1) C'est dans la province de Corrientes que se livra, en 1839, la bataille de Pago-Largo, où l'armée corrientienne, forte de 7,000 hommes, eut 3,000 tués et 2,000 prisonniers.

déclare qu'elle ne reconnaît plus, pour gouverneur de Buenos-Ayres, le dictateur Manuel Rosas, et lui retire, pour sa part, le mandat conféré pour l'exercice des relations extérieures.

Le 13 avril, la province de Salta fait la même déclaration, dépose son gouverneur particulier et en nomme un provisoire.

Les provinces de la Rioja, Catamarca et Sujuy se préparent à faire cause commune avec Entre-Rios et Corrientes.

Ainsi, des treize provinces de la Confédération, sept se déclarent ouvertement contre Rosas.

§ 73. — Lavalle près d'entrer à Buenos-Ayres.

D'un autre côté, les affaires ne vont pas mieux pour le dictateur. Les atroces vengeances qu'il a exercées dans les départements du sud de la province de Buenos-Ayres, à la suite de la première révolution, y ont répandu la terreur et déterminé une émigration qui change en désert ces campagnes naguère si florissantes. La partie du nord et la capitale sont tenues en respect par les poignards de La Mashorea, autre sanglant satellite du tyran; mais partout on entend de sourdes rumeurs, partout règne un affreux état de malaise, partout on fait secrètement des vœux pour le triomphe définitif de Lavalle et des confédérés. Déjà ils approchaient de Buenos-Ayres; c'en était fait de Rosas, lorsque le négociateur français Mackau vint, par l'intervention de la diplomatie, arrêter le cours de leurs triomphes. Lavalle, obligé de se retirer, est battu à Quebrachito.

Ce fut également une fatalité pour la cause de l'indépendance, que le général Ribera s'endormît sur ses lauriers de Cagancha. Si, mettant à profit sa victoire et l'indignation des Orientaux contre Rosas, il eût de suite porté la guerre sur le territoire ennemi, il aurait opéré en faveur de Lavalle une diversion probablement décisive.

§ 74. — Mort de Lavalle.

Au mois de mars 1840, Rosas envoie le général La Madrid pour soumettre les provinces de l'ouest. Lavalle, à la tête

d'une armée corrientienne, tente une expédition dans ces contrées. Ici encore la fortune trahit la bonne cause : les Corrientiens (1) perdent leur général, qui est tué à Jujuy ; les restes de leur armée regagnent Corrientes à travers les déserts du Chaco.

1841. — Malgré ces succès inespérés, la situation du dictateur est toujours des plus critiques. La campagne du sud s'agite ; Buenos-Ayres conspire ; fatigués d'un régime insupportable, une foule d'habitants émigrent sur la rive opposée ; enfin la France, pour sauvegarder ceux de ses citoyens qui se trouvent dans la province de Buenos-Ayres, exerce dans les eaux de la Plata un blocus rigoureux et menaçant.

1842. — Le gouverneur de Corrientes, Torrè, ne tarde pas à recommencer la guerre : il lève une nouvelle armée de 7,000 hommes, qu'il met sous les ordres du général Paz. Cet homme de guerre, dont le caractère et les talents font honneur à la Confédération de la Plata, remporte, le 8 janvier 1842, une victoire signalée à Caaguazu, après laquelle il envahit le territoire d'Entre-Rios. Ribera, président de la République orientale, prend le commandement de l'armée, qu'il réunit aux troupes qu'il amène de l'Uruguay.

La malheureuse journée de l'Arroyo-Grande voit périr une grande partie de ces braves.

§ 75. — Madariga.

1843. — Le général corrientien Joachim Madariga réunit 80 de ses compatriotes qui s'étaient réfugiés sur le territoire oriental. A la tête de ce petit nombre de braves, il reparaît dans la province de Corrientes, envahie par l'ennemi. Après les combats de Laguna-Brava, où 3,000 hommes qu'on lui oppose passent presque tous de son côté, et celui de Bella-Vista, il entre dans Corrientes.

1845-1847. — Pour soutenir la ligue qu'elle vient de

(1) En 1841, ces braves soldats, entrés dans la province de Cordova, combattent, en janvier, à San-Cala, et, en février, à San-Antonio de Aranco ; en septembre, à Rodio del Medio, province de Mendoza ; et, plus tard, à Monte-Grande, province de Tucuman. Après avoir passé le Paraná, leur petite armée eut sans cesse à lutter contre des forces bien supérieures, commandées par Oribe.

former avec le Paraguay contre Rosas, la province de Corrientes met 6,000 hommes sous les armes; mais, après une lutte glorieuse, le général corrientin Madariga est battu deux fois par Urquiza, gouverneur de l'Entre-Rios, et l'un des principaux lieutenants de Rosas, la première fois à Laguna-Limpia, en 1845, la seconde fois à Rincon de Vences, en 1847.

Ainsi se prolongeaient depuis vingt ans les péripéties d'une lutte sanglante et déplorable, dont le résultat le plus évident était de décimer les populations, de ruiner l'agriculture et le commerce, et d'éloigner des rives de la Plata ce courant de travailleurs et d'artistes européens qui ne demandent pas mieux que d'en faire fleurir les cités et d'en peupler les déserts.

§ 76. — Le général Urquiza.

Alors s'est trouvé un de ces hommes que le ciel suscite parmi les peuples afin de les récompenser des sacrifices qu'ils ont faits, des maux qu'ils ont soufferts pour la cause de la civilisation. Le général Urquiza comprit qu'il avait mission d'en finir avec le régime de l'arbitraire et de la compression armée, et que l'Amérique du Sud devait enfin jouir de ces institutions libérales et pacifiques auxquelles l'Amérique du Nord doit se compter aujourd'hui parmi les plus puissantes nations du globe.

1851. — En conséquence, le 1^{er} mai, le général Urquiza proclama l'organisation d'un régime national qui, en substituant un large système de fédération au monopole commercial et politique de Buenos-Ayres, poserait enfin les véritables bases du seul gouvernement qui convienne aux provinces de la Plata. Pour remplir ce programme, le général Urquiza, qui venait de pacifier l'Etat oriental de l'Uruguay, somma le dictateur Rosas de constituer la République, conformément aux conventions par lui foulées aux pieds depuis vingt ans. Le tyran refuse d'obéir. De toutes parts on appelle aux armes. Les Corrientins, malgré leurs pertes récentes, lèvent encore pour leur part une armée de 7,000 hommes qui prend une part glorieuse à la lutte qui vient de s'engager. Enfin, Rosas succombe à Monte-Caceros, à six lieues de Buenos-Ayres. Vaincu par Urquiza, il s'enfuit en Europe, le 4 février 1852.

§ 77. — Traité de San-Nicolas. — Constitution du 1^{er} mai 1853.

Le 31 mai de la même année, les gouverneurs envoyés par les provinces posent les bases du traité de San-Nicolas de los Arroyos, en vertu duquel les députés des provinces, constitués en congrès national, se sont réunis à Santa-Fé le 20 novembre 1852, et ont rédigé le pacte fondamental et fédéral qui doit régir désormais les Provinces Argentines. La Constitution, votée le 1^{er} mai 1853 par les députés du Congrès, a été proclamée et jurée avec enthousiasme par les provinces, le 9 juillet 1853.

§ 78. — Scission de Buenos-Ayres.

Comme il a été dit, la province de Buenos-Ayres ne fait pas encore partie de la dernière Confédération Argentine. Tout fait espérer la cessation prochaine de cet état d'isolement dont la cause légitime n'apparaît pas, attendu que la Constitution du 1^{er} mai 1853 place les provinces confédérées sur le pied de la plus parfaite égalité de droits et leur laisse à toutes la même liberté pour leur administration intérieure. L'axiome biblique *væ soli*, « malheur à qui est seul » est vrai pour les nations comme il l'est pour les individus ; c'est pour être resté dans l'isolement que le Paraguay, affublé d'un ridicule dictateur, en est venu à n'être plus qu'une parodie de la Chine ; c'est pour avoir embrassé le même système, que l'Etat de l'Uruguay se trouve en ce moment si compromis et réduit à implorer une garnison brésilienne.

§ 79. -- Motifs pour ne former qu'une grande Confédération.

Si ce pays veut recueillir les fruits de son héroïque résistance à la tyrannie de Rosas, si le Paraguay veut cesser d'être la risée des peuples libres, il n'existe qu'un seul moyen d'obtenir ce double résultat : c'est d'entrer dans l'association fraternelle et solidaire des peuples de la Plata. Hors de là, il n'y a pour eux dans l'avenir ni force, ni grandeur, ni liberté, ni sécurité : jouets du premier tyran qui

voudra les opprimer, impuissants à repousser l'invasion étrangère, ils finiront par devenir la proie de la conquête.

Le temps, sans aucun doute, éclairera ces deux pays sur leurs véritables intérêts ; mais ce qui hâtera le moment de l'union générale , ce qui doit conquérir à la Confédération Argentine les sympathies des peuples les plus lointains, c'est le spectacle d'ordre , de paix , de prospérité matérielle et morale, de développement agricole et colonial, en un mot d'intelligence et de progrès qu'elle va continuer de donner au monde. Ce spectacle d'un peuple, profitant de ses erreurs pour s'organiser dans la liberté et pour devenir grand sur la carte comme dans l'histoire, effacera l'impression fâcheuse produite par le retentissement de ses longues discordes.

§ 80. — Analyse de la Constitution Argentine.

Les Provinces Argentines se sont constituées en nation sous le nom de Confédération Argentine, et ont adopté pour gouvernement la forme *représentative républicaine fédérale*.

L'exercice de la souveraineté nationale est délégué à trois pouvoirs :

1° POUVOIR LEGISLATIF. — Il se compose de deux chambres : celle des Représentants et celle des Sénateurs.

Les représentants sont nommés directement par les citoyens dans la proportion de *un par vingt mille* habitants ; ils sont nommés pour quatre ans et renouvelés par moitié tous les deux ans ; l'initiative des lois sur les impôts et le recrutement de l'armée appartient aux seuls représentants.

Les assemblées législatives des provinces élisent chacune deux sénateurs. Les attributions spéciales du Sénat , ainsi formé, sont la conservation des institutions et le jugement des hauts fonctionnaires de l'Etat. Le Sénat seul peut autoriser le Président de la Confédération à mettre le territoire en état de siège. Les citoyens âgés au moins de trente ans et possédant un revenu de 2,000 patacons (10,000 fr.) peuvent seuls être élus membres du Sénat.

L'initiative pour la réforme de la Constitution est dévolue au Sénat.

2° POUVOIR EXÉCUTIF. — Il est représenté par un Président de la Confédération Argentine , chargé de faire

exécuter les lois votées par le Pouvoir législatif, et assisté par des ministres responsables.

En cas de décès, absence, démission ou destitution du Président, il est remplacé par le vice-président.

Tous deux sont nommés par des électeurs délégués par le peuple, en nombre double de celui des Représentants et des Sénateurs élus dans chaque province. L'élection a lieu dans la capitale de chaque province. Les procès-verbaux d'élection sont signés par les électeurs, et envoyés cachetés au Président du Sénat, qui en fait l'ouverture devant les deux chambres assemblées. Le nom de l'élu est immédiatement proclamé.

Pouvoirs du Président. — Il administre le pays; promulgue et fait exécuter les lois, commande l'armée, représente la nation auprès des puissances étrangères. Il ouvre annuellement le congrès, le proroge ou le convoque en session extraordinaire. Il nomme, conjointement avec le Sénat, les membres de la Cour suprême et les juges des tribunaux. Il fait les traités de paix, de commerce et autres. Il déclare la guerre avec l'autorisation du Congrès national, sous le contrôle duquel il est toujours placé.

3° POUVOIR JUDICIAIRE. — Ce pouvoir interprète et applique les lois d'intérêt général; il est représenté par une Haute-Cour de justice, composée de neuf magistrats, nommés par le Sénat et le Président de la Confédération.

§ 81. — Extrait de la Constitution de la Confédération Argentine (1^{er} mai 1853).

Article 1^{er}. — La nation Argentine adopte pour son gouvernement la forme représentative fédérale, ainsi que le dispose la présente Constitution.

Art. 2. — Le gouvernement fédéral salarie le culte apostolique romain.

Art. 3. — Les autorités du gouvernement fédéral résideront dans la ville de Parana, qui sera déclarée capitale de la Confédération par une loi spéciale.

Art. 4. — Le gouvernement fédéral pourvoit aux dépenses nationales avec les fonds du Trésor national, provenant du produit des droits d'importation et d'exportation, de la vente ou fermage des biens nationaux, des revenus de

la poste ou de toute autre contribution décrétée par le Congrès, aussi équitablement que possible et proportionnellement à la population; enfin des emprunts que décrètera le congrès pour les entreprises d'intérêt national.

Art. 5. — Chaque province confédérée se donnera une Constitution sous le régime représentatif républicain fédéral, en harmonie avec les principes, déclarations et garanties formulées dans la présente Constitution nationale; cette Constitution comprendra l'organisation judiciaire et municipale et l'instruction primaire gratuite. Les constitutions provinciales seront soumises à la révision du Congrès national avant leur promulgation. A cette condition, le gouvernement fédéral garantira à la province la jouissance et l'exercice de ses institutions.

Art. 9. — Dans tout le territoire de la Confédération, il n'y aura d'autres douanes que celles établies par le Congrès.

Art. 14. — Tous les habitants de la Confédération jouissent des droits suivants, en se conformant toutefois aux lois qui en régleront l'exercice : droit de travailler et d'exercer toute espèce d'industrie licite, — de naviguer, — de commercer, — d'adresser des pétitions aux autorités, — d'entrer, — de séjourner, — de voyager, — de sortir du territoire Argentin, — de publier leurs idées par la voie de la presse sans censure préalable, — d'user et disposer de leurs biens, — de s'associer dans un but utile, — d'exercer librement leur culte, — d'enseigner, — d'apprendre.

Art. 15. — La Confédération Argentine n'admet pas d'esclave; le petit nombre de ceux qui existent aujourd'hui deviendront libres du moment que la Constitution aura été proclamée..... Tout contrat d'achat ou de vente de personnes est un crime dont seront responsables les parties qui auront fait ledit contrat, le notaire ou le fonctionnaire qui l'aura autorisé.

Art. 16. — Tous les habitants de la Confédération sont égaux devant la loi et admissibles aux emplois, sans autre considération que leur aptitude. L'égalité est la base de l'impôt et des charges publiques.

Art. 17. — La propriété est inviolable, et nul habitant de la Confédération ne peut en être privé qu'en vertu d'un jugement rendu par les tribunaux. — L'expropriation pour cause d'utilité publique est déclarée par jugement, et le propriétaire préalablement indemnisé.

La confiscation des biens est pour jamais abrogée du Code pénal argentin.

Aucun corps armé ne peut faire des réquisitions, ni exiger des secours d'aucune espèce.

Art. 18. — Nul ne peut être puni sans un jugement préalable fondé sur une loi antérieure au fait du procès, ni jugé par des commissions spéciales ou distrait de ses juges naturels.

Nul ne peut être obligé à déposer contre lui-même, et ne peut être arrêté sans un ordre écrit de l'autorité compétente.

La défense en justice des personnes et des droits est inviolable.

Le domicile du citoyen, sa correspondance épistolaire et ses papiers privés sont inviolables.

La peine de mort en matière politique est pour toujours abolie.

Sont abolis toute espèce de torture, le fouet, les exécutions à la lance et au couteau.

Art. 20. — Les étrangers jouissent, dans le territoire de la Confédération, des mêmes droits que les nationaux ; ils peuvent exercer toutes les industries, tous les genres de commerce, toutes les professions ; posséder des biens, meubles et immeubles, acheter ou aliéner, naviguer dans nos rivières ou sur nos côtes, exercer leur culte, tester et se marier. Ils ne sont pas obligés à se faire naturaliser, ni de payer des contributions forcées ou extraordinaires. Ils obtiennent leur naturalisation après deux ans de séjour dans le pays ; mais ce délai peut être réduit par l'autorité sur leur demande.

Art. 25. — Le gouvernement fédéral favorise l'émigration européenne. Il ne pourra réduire, limiter, ni grever d'aucun impôt l'entrée sur le territoire des étrangers qui se proposent de travailler nos terres, améliorer notre industrie, ou enseigner les arts et les sciences.

Art. 26. — La navigation des rivières de l'intérieur de la Confédération est libre pour tous les pavillons, à la seule condition de se conformer aux lois de douane.

Art. 32. — Le pouvoir législatif est confié à un Congrès composé de deux chambres, l'une des Représentants de la nation, la seconde de Sénateurs.

Art. 33. — La Chambre des Députés se compose des représentants des provinces, dans la proportion de un pour vingt

mille habitants. Ils sont nommés directement par le peuple.

Art. 36. — Pour être nommé député, il faut avoir vingt-cinq ans d'âge, jouir des droits de citoyen depuis quatre ans au moins, et être résidant dans la province au moment de l'élection.

Art. 38. — Les députés sont élus pour quatre ans; ils sont rééligibles. La Chambre des Députés se renouvellera par moitié tous les deux ans.

Art. 41. — La Chambre des Députés seule a le droit de mettre en accusation devant le Sénat le Président de la République, ses ministres, les membres des deux chambres, ceux de la Haute-Cour de justice et les gouverneurs de province, pour délits de trahison, concussion, violation de la Constitution.

Art. 42. — Le Sénat se compose de deux sénateurs par province; ils sont élus par l'assemblée législative de chaque province.

Art. 43. — Pour être sénateur, il faut être âgé de trente ans, avoir joui pendant six ans du titre de citoyen Argentin, et posséder un revenu de deux mille patacons (10,000 francs).

Art. 44. — Le mandat de sénateur dure neuf ans; ils se renouvellent par tiers tous les trois ans.

Art. 71. — Le pouvoir exécutif de la nation est exercé par un citoyen Argentin avec le titre de président de la Confédération Argentine.

Art. 73. — Pour être élu président ou vice-président de la Confédération, il faut être né dans le territoire Argentin, appartenir à la religion catholique apostolique romaine, et de plus remplir les qualités exigées pour être sénateur.

Art. 74. — Les fonctions de président et de vice-président durent six ans; ils ne peuvent être réélus qu'après une égale période.

Art. 78. — L'élection du président et du vice-président de la Confédération se fera de la manière suivante : il sera élu dans chaque province par vote direct et universel, une junte d'électeur, dont le nombre sera égal au double de celui des députés et sénateurs envoyés au Congrès. Ni les députés, ni les sénateurs, ni les employés salariés du gouvernement ne peuvent être électeurs pour la présidence.

Quatre mois avant l'expiration de la présidence, les électeurs pour la présidence seront convoqués au chef-lieu de leurs provinces respectives. Ils procéderont à l'élection au scrutin secret, en écrivant sur deux bulletins séparés et

signés par eux, dans l'un le nom du président, dans l'autre celui du vice-président.

Il sera fait deux listes des individus élus pour la présidence, deux autres pour ceux élus à la vice-présidence, avec le nombre des votes obtenus par chacun d'eux. Les listes, signées par les électeurs, seront envoyées cachetées, deux au président de la Chambre des représentants de la province, pour être déposées aux archives; les deux autres seront adressées au président du Sénat, qui les ouvrira en présence des deux Chambres réunies; le dépouillement fait, les candidats qui auront réuni la majorité des suffrages seront proclamés président et vice-président.

Art. 91. — Le pouvoir judiciaire de la Confédération est exercé par une Haute-Cour de justice, composée de neuf membres et de deux procureurs.

Art. 94. — Nul ne pourra être nommé membre de la Cour suprême de justice s'il n'a exercé pendant huit ans les fonctions d'avocat et s'il ne remplit les conditions exigées pour être sénateur.

Art. 97. — A la Haute-Cour appartient la connaissance et la décision de tout ce qui se rattache aux lois constitutionnelles et aux traités avec les nations étrangères. Elle est juge des conflits qui surviennent entre les pouvoirs publics d'une province, ou entre le gouvernement et les ministres étrangers, entre deux provinces différentes; elle prononce sur les différends entre l'Etat et une province, entre l'Etat et un particulier étranger.

Art. 99. — Les faits réputés criminels seront jugés par le jury aussitôt que cette institution sera créée dans la Confédération.

Tels sont les articles principaux de la Constitution argentine. Afin de lui donner la sanction du temps, une clause spéciale porte qu'elle ne pourra être révisée qu'après un espace de dix ans à partir du jour de sa proclamation. Alors, sur une motion du Sénat, approuvée par la Chambre des Députés, un nouveau congrès constituant élu par le peuple, pourrait, s'il y avait lieu, la soumettre à une révision.

§ 82. — Gouvernement provincial.

Le Congrès du 1^{er} mai 1853 a tenu avec raison à respecter

les droits particuliers des provinces et ne s'est pas immiscé dans leur administration intérieure, il a compris d'ailleurs que le système de la centralisation administrative ne pouvait s'appliquer à des provinces dont la plupart sont aussi étendues que la moitié de la France. Il a donc cherché à poser sagement les limites qui doivent séparer le gouvernement central du gouvernement provincial. Voici à peu près les bases fondamentales de ce dernier :

Le gouvernement de chaque province est composé :

1° D'une assemblée de Représentants élus directement par le peuple et pour trois ans. Cette assemblée discute et vote les lois d'intérêt provincial.

2° D'un gouverneur chargé de l'exécution des lois, de l'administration de la Province, de la nomination des fonctionnaires subalternes, et du commandement des milices. Ce Gouverneur, élu par l'Assemblée Législative, est assisté d'un ministre et d'un secrétaire-général. Il cesse ses fonctions après trois ans et ne peut être réélu qu'après une pareil espace de temps.

3° D'un pouvoir judiciaire exercé par un tribunal dont les membres sont nommés par la Législative.

Un juge de paix, réunissant les fonctions judiciaires à celle de la police, est établi dans chaque département, et a sous ses ordres un ou plusieurs lieutenants de police.

Il existe en outre dans chaque département une justice agricole dont les membres, élu par le peuple, sont présidés par le juge de paix.

Les départements n'ont d'autre force armée que la garde nationale et les hommes de police.

Voici les articles de la Constitution relatifs au gouvernement provincial :

Art. 101. — Les provinces conservent tout le pouvoir qui n'est pas délégué par la présente Constitution au gouvernement fédéral.

Art. 102. — Elles se dictent leurs propres institutions locales et s'administrent elles-mêmes; elles élisent leurs gouverneurs, leurs législateurs et autres fonctionnaires provinciaux sans intervention aucune du gouvernement fédéral.

Chaque province se donnera une Constitution; mais avant de la mettre à exécution, elle sera soumise au Congrès national, pour être examinée par lui, conformément aux dispositions de l'article 5.

Art. 6. — Aucune province ne peut déclarer ni faire la guerre à une autre province. Ses griefs seront soumis à la Haute-Cour de Justice, qui les examinera et prononcera son jugement.

Nota. — Jusqu'à ce jour les Provinces Argentines n'ont pas encore usé du droit de refaire leurs Constitutions particulières. Il paraît même qu'à peu de modification près, l'ancienne forme administrative sera maintenue.

NOTIONS STATISTIQUES.

Quand on considère l'excellence et la grande variété des produits du Rio de la Plata, la prodigieuse richesse du sol, le nombre considérable des fleuves qui présentent des voies navigables, la continuité des plaines qui rendra facile un jour l'établissement de chemins de fer et de canaux, on reste persuadé que ces pays sont appelés à devenir le centre d'un immense commerce, dont les transactions débordront sur tous les marchés de l'Europe. Pour réaliser cet avenir magnifique, deux conditions sont essentielles : la consolidation de la paix au sein des Provinces Argentines et l'accroissement de leur population. Or, quatre années de sécurité sous l'égide d'un homme dévoué à la cause de l'ordre par la liberté, ont prouvé que les provinces du Rio de la Plata en ont fini avec la guerre civile. Si les nations ont, comme les individus, leur âge de folie et d'erreur, elles ont aussi comme eux leur âge de sagesse et de raison. Les Provinces Argentines ont compris qu'elles pouvaient être un grand peuple, le similaire des États-Unis de l'Amérique du Nord ; c'est là le but où désormais elles aspirent ouvertement, c'est là le résultat glorieux du triomphe du fédéralisme.

Pour ce qui est de l'accroissement de la population, le système des colonies agricoles qui a si bien réussi dans l'Amérique du Nord, le réalisera plus promptement qu'on ne l'imagine. D'ailleurs, les colons agriculteurs ne sont pas les seuls qui se dirigent vers l'Amérique du Sud ; des masses de travailleurs, d'industriels, d'hommes laborieux et actifs, quittent chaque jour l'Europe pour aller s'établir sur les rives du Rio de la Plata. Ce fait est matériellement prouvé par l'augmentation extraordinaire de la population du Rosa-

rio, de Parana, de Corrientes, de Santa-Fé, enfin de toutes les villes du littoral et même de celles des régions andines. Le génie commercial et industriel de l'Européen pénètre partout, important avec lui les arts, les méthodes, les idées de la civilisation avancée.

Pour mieux faire apprécier à nos lecteurs l'importance que le commerce sud-américain peut acquérir dans un temps donné, nous placerons sous leurs yeux un choix de documents instructifs et curieux, relatifs à l'état de son commerce actuel. Ce sera, aux yeux de bien des gens, la meilleure manière de faire connaître en Europe un pays qui ne l'est encore que bien imparfaitement.

§ 83. — Mouvement de la population de Buenos-Ayres.

1^o *Mariages pendant le 1^{er} semestre de 1855.*

Population.	Mariages blancs.	Mariages de couleur.	De 15 à 20 ans.	De 20 à 30 ans.	De 30 à 45 ans.	De 45 à 60 ans.
120,000	382	42	118	266	119	9

Mariag. catholiqu. 424
— protest.. 23

Total général 447 mariages.

Le deuxième semestre de 1854 donnait pour résultat :

Mariages catholiques. . 423
— . protestants. . 22

Total général. . . 445 mariages.

Observations. — Le total des mariages, pour toutel'année 1854, sans y comprendre les mariages protestants du premier semestre, dont le chiffre ne nous est pas connu, s'élève à 892. En 1824, ils se sont élevés à 583, sur une population de 81,000 habitants. C'est donc, à une distance de trente ans, une augmentation de 309 mariages. Ceci nous prouve

que le chiffre de la population, porté à 87,000 habitants par le dernier recensement du 17 octobre 1854, est trop faible; la règle de proportion donne actuellement à Buenos-Ayres plus de 120,000 habitants.

Le chiffre de 447 obtenu pour les mariages de 1855, peut se décomposer de la manière suivante :

Mariages contractés	par des Argentins.	156
—	— par des Sud-Américains. . . .	14
—	— par des Européens catholiques.	254
—	— par des protestants européens ou américains.	23
		447

La population européenne de la province de Buenos-Ayres étant d'environ 30,000 âmes, il s'ensuit que le nombre des mariages étrangers donne 76 p. 100 de plus, comparativement à celui des indigènes.

Les professions qui fournissent le plus de sujets au mariage sont, pour les hommes : le commerce, l'agriculture, les arts; pour les femmes, la classe désignée sous l'appellation de *madres à hijas de familias* (femmes et filles de familles), et les professions de modiste et de couturière. Cela prouve assez par lui-même que dans ce pays, le travail matériel et l'industrie sont un sûr moyen de subsistance et même de fortune.

2^o Naissances à Buenos-Ayres (1^{er} semestre de 1855).

La population de Buenos-Ayres se compose de 90,000 indigènes et de 30,000 Européens, total 120,000 habitants.

Enfants blancs catholiques. . . .	{	Légitimes	1,319	}	1,711
		Naturels.	392		
— de couleurs.	{	Légitimes	121	}	279
— protestants.		Naturels.	158		78
					Total. 2,068

dont 1,095 garçons et 973 filles.

La proportion des enfants naturels, comparativement aux naissances, est, comme on le voit, de 34 p. 100; c'est à peu près celle de Paris. Les enfants naturels comptent donc pour

un tiers dans la jeune population de ces deux villes ! C'est énorme pour Buenos-Ayres d'avoir atteint déjà la dépravation de la Babylone moderne ; mais, ce qui l'est plus encore, c'est que dans la classe de couleur, le nombre des enfants naturels dépasse de beaucoup celui des enfants légitimes. Il y a là pour les gouvernants et les économistes, un grand sujet de méditation ; c'est à eux à trouver les moyens les plus efficaces qui, sans porter la moindre atteinte à la liberté individuelle, remédient au fléau de l'immoralité, entretenu par le mélange des femmes du pays avec des hommes de toutes les nations. Faire marcher de pair la prospérité matérielle et la prospérité morale, n'est pas, selon nous, un résultat qu'il soit impossible d'obtenir (1).

Dans la période d'une trentaine d'années qui s'est écoulée depuis 1824, la race de couleur présente une diminution considérable. En 1824, le chiffre des naissances pour les enfants de couleur, est de 835 ; en 1855, malgré l'augmentation de la population totale, il n'est que de 690 ; différence, 145. Il est évident que, par son mélange avec l'immigration européenne, la race colorée finira par s'éteindre graduellement et par disparaître.

3° *Mortalité pour la ville de Buenos-Ayres (1^{er} semestre de 1855).*

Le *Registro estadístico* de Justo Maeso, donne le chiffre total de 1,120, ainsi distribué :

Au-dessous de 5 ans	65
De 5 à 10 ans.	76
De 10 à 20 ans.	68
De 20 à 30 ans.	68
De 30 à 40 ans.	70
De 40 à 50 ans.	80
De 50 à 70 ans.	58
De 70 à 90 ans.	54
Au-dessus de 90 ans.	15
Âges inconnus.	66

Total.	<u>1,120</u>
----------------	--------------

(1) D'après les tableaux statistiques de J. Maeso, l'immoralité serait le double plus répandue dans les campagnes que dans la capitale. Puisque sur un groupe de 170 enfants, les campagnes en comptent ordinairement 70 d'illégitimes, tandis qu'à Buenos-Ayres, la proportion est seulement de 34 p. 100. On cite même des

154 décès ont été causés par la fièvre, 83 par la phthisie, 53 par les maladies du foie, 39 par la pulnémonie; les autres maladies en réclament beaucoup moins pour la plupart, excepté le mal des sept jours (*mal de los siete dias*) (1) qui en compte pour sa part 368; ce qui fait près de 800 dans une année. « Si, par malheur, dit Justo Maeso, il existait parmi » nous un monstre qui dévorât deux personnes par jour, » quels immenses efforts, quelles peines ne nous imposerions- » nous pas pour l'anéantir, quelles récompenses le gouver- » nement et la société n'auraient-ils pas pour celui qui déli- » vrerait son pays de cet épouvantable Minotaure? Eh bien! » il nous faut l'avouer, ce monstre existe dans ce pays, il » dévore annuellement plus de 800 personnes; mais, pour » notre malheur, nul ne se met en peine de le poursuivre, » aucune récompense n'est promise à celui qui pourra » l'exterminer. Ce monstre, c'est le *mal des sept jours*; » d'après le tableau des naissances et des décès, il emporte » la cinquième partie des enfants dès la première semaine » de leur nativité, et le tiers des morts ordinaires. Quand » donc viendra le jour où l'on se préoccupera sérieusement » des moyens de combattre ce fléau? »

On a fait l'observation que les quartiers habités par les étrangers comptaient moins d'enfants victimes de cette maladie que ceux où la population était à peu près exclusivement indigène, ce qui provient sans doute des précautions hygiéniques particulièrement adoptées par les Européens.

Espérons que, dans un pays où la presse a des voix nombreuses et où les autorités rivalisent de zèle pour le bien public, rien ne sera négligé pour que l'art puisse enfin atténuer autant que possible les ravages d'une si étrange maladie.

Mortalité comparée de diverses nations. — En 1854, la mortalité pour la province de Buenos-Ayres a été de 6,335 sur une population de 350,000 âmes, ce qui donne 1 décès par 55 habitants; à New-York, en 1850, la proportion était de 1 décès pour 43 habitants; elle est, en France, de 1 sur 34; en Norvège, de 1 sur 54; en Suède, de 1 sur 41; en Rus-

districts où le nombre des enfants naturels dépasse de beaucoup celui des enfants légitimes. Ainsi l'on affirme qu'à Chivilcoy, pour 1 enfant né dans le mariage, on en trouve 4 de naturels.

(1) C'est le tétanos ou spasme nerveux qui raidit et paralyse le corps.

sie, de 1 sur 26; en Danemark, de 1 sur 40; dans le Meklen-
bourg, de 1 sur 46 1/2; dans le Wurtemberg, de 1 sur 31 1/2;
en Belgique, de 1 sur 35; aux îles Açores, de 1 sur 48; à
Gênes, de 1 sur 28.

Décès à Buenos-Ayres départis par nationalités (1^{er} semestre de 1855).

Argentins	24	} sur une population de 12,234
Sud-Américains	55	
Espagnols	53	
Français	64	
Italiens	29	
Irlandais	25	
Etrangers divers		

Excédant des naissances sur les décès.

Le tableau des naissances et des décès ne permet pas de
mettre en doute l'augmentation de la population de Buenos-
Ayres.

Dans le 2^e semestre de 1854 il y a eu

Naissances	2,373
Décès	1,223
Excédant des naissances. . .	<u>1,150</u>

Dans le 1^{er} semestre de 1855 il y a eu

Naissances	2,068
Décès.	1,072
Excédant des naissances. . .	<u>996</u>

§ 84. — Mouvement général de la population de Buenos-Ayres et
de sa population en 1854.

					Mariages :	
Pour la capitale pendant les 2 semestres.					892	
Départements 2 ^{me} semestre		{ Nord .	332	}	1,030	}
		{ Ouest	275			
		{ Sud. .	423			
1 ^{er} Semestre.					814	1,844
Total des mariages.					<u>2,736</u>	

		Naissances :	
Pour la capitale pendant les 2 semestres.		4,445	
Départ. 2 ^{me} semestre. .	Nord . 1,728 Ouest. 1,603 Sud. . 2,173 5,504	8,625	
1 ^{er} Semestre.	3,121		
Total des naissances.		13,070	

		Décès :	
Pour la capitale pendant le 2 ^{me} semestre.		2,446	
Départ. 2 ^{me} semestre	Nord . 782 Ouest. 714 Sud. . 891 2,387	3,885	
1 ^{er} Semestre.	1,448		
Total des décès			

§ 85. — Étrangers arrivés à Buenos-Ayres, ou qui en sont partis dans le courant de l'année 1854.

Entrées.		Sorties.	
1 ^{er} semestre	2,912		1,541
Argentins	251		642
Orientaux	136		257
Paraguays	7		0
Brésiliens	20		108
Nord-Américains . . .	6		42
Espagnols	1,170		347
Français	681		400
Italiens	721		356
Anglais	98		188
Suisses	16		51
Allemands	51		94
Irlandais	11		0
Portugais	18		35
Autrichiens	1		1
Polonais	1		4
Sans passeports	1,426		0
Total	4,634		2,524
	2,524		
Excédant des entrées. .	2,110		

(1) Les registres de ce premier semestre ne contiennent pas les nationalités.

§ 86. Etrangers arrivés à Buenos-Ayres, ou qui en sont partis pendant le 1^{er} semestre de 1855.

Entrées.		Sorties.	
Argentins.	56		661
Orientaux.	19		198
Espagnols	915		389
Français	1,013		476
Italiens.	616		230
Anglais.	24		200
Irlandais.	3		0
Sans passeports . . .	4,418		0
»		Brésiliens.	34
»		Nord-Américains. . .	13
»		Paraguays	2
»		Suisses	38
»		Allemands	93
»		Portugais.	34
»		Hambourgeois	17
»		Autrichiens.	1
Total.	7,074	Sardes.	15
	2,618	Colons.	217
Excédant des entrées.	4,456	Total.	2,618

§ 87. — Produits généraux de la province de Buenos-Ayres en 1854.

Vaches.	242,440	sujets.
Chevaux	67,474	»
Mules et ânes.	2,341	»
Moutons créoles.	31,959	»
Moutons métis	76,052	»
Porcs.	5,024	»
Oiseaux domestiques.	19,744	»
Oiseaux sylvestres	7,653	»
Cuirs de bœufs	208,725	»
» de veaux.	712	»
» de chevaux.	15,015	»
Douzaine de peaux de moutons.	24,027	»
Cuirs de fœtus de mouton	4,253	»
» de vénades (cerf du Pérou), douzaine	41,92 1/2	»
Cuirs de divers autres animaux	13,47 1/2	»
Arrobes de laine indigène.	35,652	»
» de laine de métis.	167,210	»
» de laine fine.	14,058	»
» de porc et crins de chevaux.	15,121	»
Plumes d'autruches.	3,472	»

Cornes.....	33,685	sujets.
Arrobes de suif.....	23,149	»
» de graisse.....	25,339	»
Griffes.....	57	»
Fromages.....	7,330	»
Livres de beurre.....	5,015	»
Fanègues de blé.....	29,254	»
» de maïs.....	7,147	»
» d'avoine.....	649	»
Arrobes de pommes de terre.....	55,621	»
Arrobes de porotos.....	1,336	»
Fanègue de sel.....	4,592	»
Ceniza.....	»	»
Fanègues de chaux.....	13,414	»

§ 88. — Produits indigènes portés aux marchés de Buenos-Ayres pendant le 2^e semestre 1854.

Bêtes à laine.....	8,930	»
Porcs.....	2,229	»
Cuirs de bœuf.....	199,928	»
» de cheval.....	9,472	»
» de fœtus.....	8,493	»
» de veau.....	14,302	»
Douzaines de cuirs de mouton.....	103,272	»
Arrobes de crins.....	26,899	»
» de suif.....	17,714	»
» de grain.....	7,667	»
» de laine.....	3,988	»
Livres de plumes d'autruches.....	122,841	»
Milliers de cornes.....	62,682	»
Peaux de loutres.....	3,436	»
» de couguars.....	427	»
» de vénades (cerfs du Pérou)..<	34,321	»
» d'autruches.....	1,853	»
» d'âne.....	30	»
» de tigre (jaguar).....	12	»
Fanègue de blé.....	80,113	»
» de maïs.....	14,529	»
Arrobes de pommes de terre.....	9,814	»
Fanègue d'avoine.....	83	»
Livres de beurre.....	14,615	»
Poulets.....	22,616	»
Dindes.....	2,774	»
Douzaines d'œufs.....	59,436	»
Canards.....	11,892	»
Poules.....	46,471	»
Fromages.....	9,023	»

§ 89.—Produits généraux de la province de Buenos-Ayres pendant le 1^{er} semestre de 1855.

Jeunes bœufs et vaches.....	171,953	sujets.
Poulains et juments.....	35,809	»
Moutons (douzaines de).....	145,634 1/2	»
Mules	2,029	»
Porcs (douzaines de).....	6,525 1/2	»
Cuir de vache	71,588	»
» de poulain.....	2,979	»
Mouton (douzaines de peaux de)....	19,446	»
Peaux de veaux et de fœtus (douzaine)	4,762 1/2	»
» de loutres et de vénales (douz.)	863 1/2	»
» de cerfs du Pérou (douzaines).	192 1/2	»
Laine des moutons créoles (arrobes).	36,646	»
» de métis (arrobes)	78,084	»
» fine (arrobes).....	3,633	»
Crins (arrobes)	7,703 1/2	»
Viande salée (arrobes).....	29,355	»
Graisse et suif (arrobes).....	11,157	»
Beurre.....	1,590	»
Fromages (livres).....	843	»
Cornes.....	19,064	»
Huile de jument.....	155	»
Blé (fanègues).....	85,652	»
Maïs	8,820	»
Avoine (fanègues).....	1,036	»
Pommes de terre (charretées).....	1,540	»
Pastèques, melons et zapallos (charretées).....	103	»
Luzerne (charretées).....	2,500	»
Oignons	370	»
Bois à brûler.....	1,097	»
Patates (charretées)	47	»
Briques (milliers).....	3,555,900	»

§ 90. — Produits indigènes portés aux marchés de Buenos-Ayres pendant le 1^{er} semestre de 1855.

Bêtes à laine.....	7,034	sujets.
Porcs	798	»
Cuir de bœufs... ..	129,252	»
» de cheval.....	3,367	»
Peaux de moutons (douzaines).....	25,637	»
» de fœtus.....	3,643	»
» de veaux.....	607	»
» de loutres (douzaines).....	1,615	»
» de venades	6,833	»
» d'autruches	1,120	»
Laine (arrobes).....	204,605	»
Plumes d'autruches (livres)	44,214	»

Crins (arrobés)	15,601	sujets.
Cornes.....	41,029	»
Suif (arrobés).....	12,930	»
Graisse (arrobés)	7,921	»
Peaux de cygne.....	15	»
Blé (fanègues).....	43,721	»
Maïs	10,538	»
Pommes de terre (arrobés).....	21,741	»
Avoine.	80	»
Beurre	6,101	»
Fromage.....	2,212	»
Poules	9,548	»
Poulets.....	3,406	»
Dindes.....	1,235	»
Œufs (douzaines).....	26,255	»
Canards.....	8,883	»
Oiseaux	3,110	»
Oies.....	111	»

§ 91. — Consommation de la viande à Buenos-Ayres pendant le 1^{er} semestre de 1855.

Il a été conduit aux parcs des abattoirs :

Bœufs.....	74,980
Moutons.....	6,595
Porcs.....	1,020
Total des animaux abattus.....	<u>82 605</u>

§ 92. — Animaux fournis aux saladéros pendant le 1^{er} semestre de 1855.

Bœufs et vaches.....	129,434
Chevaux et juments.....	50,017
Bœufs refusés aux abattoirs....	45,788
	<u>225,239</u>

§ 93. — Consommation annuelle de la viande à Buenos-Ayres (1854).

	Bœufs.	Moutons.	Porcs.
1 ^{er} semestre (1854).....	71,478	30,384	3,081
2 ^e semestre.....	65,138	27,788	4,122
Total	<u>136 616</u>	<u>58,612</u>	<u>7,023</u>

Nota. — Dans le premier numéro de son journal, le spirituel rédacteur de la *Revista del Plata*, D. Carlos Pellegrini, présentait le tableau suivant sur la consommation de la viande dans les principaux pays :

Pour un Espagnol.....	5 livres.
» un Français.....	10 »
» un Anglais.....	30 »
» un habitant de Londres.....	50 »
» un Parisien.....	54 »
» un habitant de Buenos-Ayres.....	500 »
Pour un Buenos-Ayrien de la campagne.....	2,000 »

Le premier tableau que nous avons transcrit confirme parfaitement le calcul de M. Pellegrini, du moins par rapport aux habitants de Buenos-Ayres. Il est prouvé que, sans tenir compte du mouton, du porc, des oiseaux domestiques ou sauvages, du poisson, etc., qui font partie de sa nourriture, chaque Buenos-Ayrien consomme annuellement un peu plus d'un bœuf, dont la viande seule pèse certainement plus de 20 arrobes (500 livres).

En 1852, la consommation de la ville de Paris en bœuf, veau, mouton, cochon et chèvre, s'est élevée à 54 millions de kilogrammes.

§ 94. — Animaux entrés dans les saladeros de Barracas, en 1854.

1 ^{er} semestre.....	182,980	112,235
2 ^e semestre.....	114,652	53,780
	297,632	166,015

On sait que, pour les éleveurs et propriétaires de bétail, les saladeros de Barracas ont la même importance que la *caisse* dans une maison de commerce.

Le savant auteur de la *Statistique* de Buenos-Ayres, José Maeso, regarde, comme préjudiciable aux intérêts du pays, la vente des sujets de la race chevaline pour les abattoirs ou saladeros. Ce qui augmente encore le mal, c'est que, pour se confectionner des bottes de poulain (*botas de potro*), les *gauchos*, ou paysans, tuent annuellement plus de 30,000 chevaux de un à deux ans.

§ 95. — Importations et exportations principales.

1° Dans le premier semestre de 1855, la République Orientale de l'Uruguay a importé, sur le marché de Buenos-Ayres, pour 5,470 tonneaux de marchandises, spécialement en cuirs, laine, céréales, café, bois, yerba, caña, choux, huile, vin, charbon, etc.

2° Dans le même semestre, la République du Paraguay a importé sur les mêmes marchés pour 2,465 tonneaux en yerba, tabac, cigarres, oranges, bois, caña, eau-de-vie, colombes, etc.

3° Entre-Rios a exporté sur les mêmes marchés 8,447 tonneaux des mêmes marchandises, excepté le bois.

4° Corrientes a expédié 5,261 tonneaux.

5° Santa-Fé, 6,116.

6° Buenos-Ayres et Montevideo ont importé aux marchés du Rosario, pendant le même semestre, des marchandises pour une valeur de 2,348,120 pesos.

7° Ces deux villes ont exporté des marchés du Rosario, des marchandises pour une valeur de 1,457,140 pesos (8,012,270 fr.).

8° Dans les années 1851, 1852 et 1853, Buenos-Ayres a exporté en Espagne des marchandises pour une valeur de 27,313,990 francs. Elle a reçu d'Espagne pour une valeur de 28,832,966 francs.

9° Dans l'année 1854, Buenos-Ayres a exporté en France des marchandises pour une valeur de 17,146, 857 francs. Les droits perçus se sont élevés à 494,200 francs.

10° La France a importé à Buenos-Ayres pour 28,610,663 francs, y compris 4 millions pour soieries. Les droits perçus en France pour ces marchandises s'élèvent à 118,896 francs.

§ 96. — Nombre de navires de long cours entrés dans le port de Buenos-Ayres pendant l'année de 1854.

Spécifiant le semestre.

PAVILLONS des NATIONS.	NUMÉRO des NAVIRES.		TONNES.		TOTAL des tonnes dans toute l'année 1854.	
	Semestre 1 ^{er}	Semestre 2 ^{me}	Semestre 1 ^{er}	Semestre 2 ^{me}	NA VRES.	TONNES.
Argentins.	35	26	7,507	4,769	61	12,276
Orientaux.	43	12	8,173	1,867	55	10,042
N.-Américains . . .	26	47	7,801	15,264	73	23,063
Brésiliens.	28	22	5,576	5,299	50	10,875
Espagnols.	67	89	13,567	17,940	156	31,507
Anglais.	61	87	17,290	19,535	148	36,825
Français.	22	32	5,283	8,576	54	13,849
Sardes.	8	19	1,627	3,916	27	5,543
Napolitains.	1	»	232	»	1	232
Romains.	»	1	»	180	1	180
Autrichiens.	1	1	351	315	2	666
Prussiens.	1	6	299	1,340	7	1,639
Suédois.	7	11	1,871	2,513	18	4,384
Danois.	22	27	3,505	4,355	49	7,860
Hambourgeois. . . .	16	23	3,037	4,168	39	7,205
Brémois.	2	4	576	1,569	6	2,145
Hanovriens.	3	»	634	»	3	634
Hollandais.	4	12	829	2,426	16	3,255
Lubecques.	1	3	200	720	4	920
Norvégiens.	»	1	»	260	1	260
Belges.	»	1	»	141	1	141
Portugais.	3	3	746	633	6	1,379
Oldembourgeois. . .	»	2	»	288	2	288
Ottomans.	1	»	176	»	1	176
Grand total des na- vires entrés dans le port de Buenos-Ayres pendant toute l'année 1854.	352	429	79,282	96,074	781	175,356

§ 97. — Importation française à la Plata, par le port de Buenos-Ayres pendant 1854.

DÉSIGNATION des MARCHANDISES.	COMMERCE GÉNÉRAL			COMMERCE SPÉCIAL	
	MARCHANDISES Françaises et Etrangères exportées en 1854.			MARCHANDISES françaises exportées en 1854.	
			francs.		francs.
Tissus de laine	kilogram.	143 399	3.677.243	97.430	2.388.871
— en soie	»	32.142	4.073.466	15 015	1.999.890
— en coton	»	144.398	1.587.836	73.038	538.354
Vins	hectolitre	32.620	3.695.155	27.741	3 243 515
Effets d'usages	kilogram.	49 628	1 307.317	48.970	1.281.613
Mercerie et boutons	»	111.730	1.470.820	105.396	1.385.793
Peaux vernis	»	35.409	781 944	34.583	770.168
Parfumerie	»	104.461	626.766	94.976	569.856
Paniers, cartons, livres et gravures	»	182.670	613 019	180.343	600 089
Verreries, etc	»	339 726	234 249	319.488	229.740
Peaux parfumées	»	105.035	1 023.689	99.847	955 234
Outils et bronzes	quint. mét	4.912	931.993	1.881	922.689
Poissons marinés ou dans l'huile	kilogram.	130.312	390.936	131.312	390.936
Encre liquide à écrire ou à imprimer	»	48.970	195.946	48.970	175.716
Tissus en fil	»	16.123	127.704	13.237	122 160
Modes et fleurs artificielles	francs	...	198.187	...	185.407
Chapeaux de soie	»	...	186.770	...	186.770
Mercerie et jouets d'enfants	kilogram.	19 151	293.724	14.441	272.520
Peaux de lièvres et de lapins	»	4.488	53 856	4.488	53.856
Eaux-de-vie et liqueurs	hectolitre	1.047	216.811	743	162.732
Bijouterie	hectogr.	1 671	171 244	1.436	162.170
Meubles	francs	...	165.415	...	165 068
Briques et pierres taillées	cents	20.486	75 798	20.486	75.796
Tabacs fabriqué et préparé	kilogram.	13.048	74.504	8.250	46 536
Armes	»	6.530	78.051	1 057	13.581
Sel marin	quint. mét	24.809	44.656	24.809	44 656
Parapluies et ombrelles	francs	...	70.600	...	70.600
Starine	kilogram.	12.000	32.400	12.000	32.400
Médicaments préparés	»	7.461	48.698	7.273	46.8 8
Voitures, fiacres	francs	...	52.154	...	52.154
Articles de Paris	kilogram.	6 923	45.882	6 923	45 882
Différents	...	...	1.063.348	...	856.526
TOTAL	...	...	23.610.663	...	13.068.424

Les droits perçus en France pour l'exportation des marchandises s'élèvent à 8,896 fr.

Nous croyons en avoir assez dit sous le rapport de la statistique commerciale pour faire connaître de quelle importance est pour toute l'Europe l'établissement de divers centres commerciaux dans le Rio de la Plata. Si, dans le cercle restreint où il a été renfermé jusqu'ici, le mouvement d'im-

portation et d'exportation est néanmoins considérable, quels magnifiques résultats ne doit-on pas espérer lorsque toutes les provinces de la Confédération argentine pourront y prendre part, et lorsque l'accroissement de la population aura fait naître de nouveaux besoins et agrandi la sphère des arts et de l'industrie?

MŒURS.

§ 98. — Grandeur du caractère des Sud-Américains.

On a remarqué avec raison que le caractère, les mœurs, l'histoire des peuples qui habitent les provinces du Rio de la Plata, n'étaient pas connus en Europe, ou ne l'étaient que d'une manière incomplète. Vingt-cinq ans d'une guerre, dont on s'est exagéré les excès, ont fait croire à quelques esprits peu observateurs, à quelques écrivains vulgaires que, semblables aux enfants de Pélops, les colonies américo-espagnoles étaient destinées à de sanglantes et éternelles discordes, que nul intérêt ne ferait taire leurs rivalités, et que, par cette raison, elles ne donneraient jamais au monde le spectacle admirable de l'Amérique du Nord, s'élevant avec tant d'harmonie et de prudence à la hauteur des grandes nations. On a cherché à justifier ces assertions en invoquant la différence des races et celle des croyances religieuses : puisque tout dans l'univers a une cause, il faut bien, sans doute, que les guerres civiles des Sud-Américains aient quelque part leur raison d'être ; mais est-ce à dire que cet état de crise et d'antagonisme doive durer toujours ? est-ce à dire qu'un peuple qui trouve, dans son histoire même, de rudes leçons, ne soit point susceptible d'en profiter pour atteindre, lui aussi, à une période de splendeur et gloire dont il a le pressentiment ?

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les lois, par les arts...
Le temps des Argentins à la fin est venu.

Si on ne s'en laisse pas imposer par des jugements superficiels, et si l'on veut bien prendre la peine d'aller au fond des choses, on trouvera dans le motif même des guerres, qui ont si longtemps désolé les deux rives de la Plata, un grand sujet d'admiration pour les peuples de ces contrées :

quelle cause a déterminé l'explosion et prolongé la durée de ces guerres intestines? N'est-ce pas le sentiment d'indépendance nationale, à qui les peuples les plus célèbres sont redevables de leur grandeur? Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord ont joui d'un rare bonheur : dès leur origine, il ont eu des Washington, des John Adams, des Franklin, des Jefferson, c'est-à-dire des hommes d'élite, profondément dévoués à la liberté de leur patrie, et mettant l'accomplissement de leurs devoirs de citoyens bien au-dessus de toutes les jouissances de l'ambition. La fortune a moins favorisé, sous ce rapport, les Provinces du Rio de la Plata. Si la guerre de l'Indépendance a révélé quelques beaux caractères civiques, tels que les Belgrano, les San-Martin, les Rivadavia, plus tard, il s'est élevé des dictateurs ou plutôt des despotes féroces qui, pour défendre leur autorité usurpée, ont versé des flots de sang; tels ont été Francia et Rosas. D'un autre côté, tandis que les Etats de l'Amérique du Nord marchaient sous la bannière de la plus parfaite égalité, dans les Etats de l'Amérique du Sud, au contraire, une ville puissante, abusant de sa prépondérance, rendait cette égalité chimérique, en centralisant dans elle-même la politique, le commerce, toutes les destinées des autres provinces, inféodées en quelque sorte à son autorité souveraine. Ce rôle secondaire, cette vassalité anormale et humiliante, n'a pas été acceptée par elles. L'instinct de leur propre dignité, l'obligation sacrée de défendre l'égalité fédérale les ont retenues pendant 30 ans sur les champs de bataille. A notre avis, une telle lutte ne dénote pas un peuple déchu, démoralisé, livré aux convulsions de l'anarchie; elle annonce, au contraire, un peuple qui a la conscience de ses droits et le courage de les revendiquer. Effectivement, quand on lit la description de ces batailles qui, livrées par de petites armées, n'en sont pas moins glorieuses, quand on voit ces braves Corrientins recruter sans cesse leurs phalanges tant de fois décimées, faire tête aux forces redoutables du tyran Rosas, et ne voir dans une défaite qu'un motif de plus pour voler à la victoire, on se croit rapporté aux belles époques de la Grèce antique, et l'on se dit que les hommes, qui ont su conquérir si vaillamment leur nationalité, sont dignes de la voir prospérer et se développer au sein de la paix, du commerce et des arts.

Le temps semble réellement venu pour le Rio de la Plata

de compléter sa liste de grands citoyens, et de tenter de fructueux efforts pour réaliser enfin son bien-être moral et matériel. Des hommes d'un grand mérite et d'un grand talent, les Carril, les Alberdi, les Segui, les Desquirlez, les Gutierrez, les Meina, les Cullen, les Calvo, etc., dirigent aujourd'hui les affaires et font bien augurer de l'avenir. Quelle grande figure surtout que ce général Urquiza qui, de premier lieutenant de Rosas, est devenu le champion du fédéralisme avec lequel il a vaincu la plus sanglante tyrannie qui ait jamais pesé sur un peuple ? Pour se saisir de la dictature, les prétextes plausibles ne lui eussent pas manqué, mais il a su remporter sur les suggestions de l'ambition privée une victoire plus belle encore que celle de Monte-Caceros ; il a su comprendre où étaient les véritables éléments de la grandeur de son pays, et s'est constitué le fondateur de l'ordre par la liberté. Avec la nouvelle Constitution, élaborée par le Congrès national, la guerre de province à province est devenue impossible, en d'autres termes la guerre civile est anéantie. Cette Constitution ne date sans doute que de 1853, mais déjà les événements sont venus en démontrer la sagesse et la validité. En d'autres temps, la séparation de Buenos-Ayres du reste de la Confédération eût certainement fourni matière à une guerre, aujourd'hui c'est à peine si l'on s'est aperçu de cet incident. On laisse à l'influence du temps, des choses et des intérêts, le soin de compléter tôt ou tard le faisceau fédéral, et d'y amener même des provinces, qui jamais n'en firent partie constitutive, mais qui se tiendront un jour heureuses et honorées de mettre leur liberté sous la tutelle d'une puissante Confédération.

En somme donc, si l'entraînement de la guerre civile a produit dans l'histoire des Provinces Argentines des faits regrettables, des excès que nos mœurs avancées et l'humanité repoussent également, cette même histoire nous offre, en compensation, de beaux caractères d'hommes publics, d'héroïques exemples de patriotisme, et un progrès qui tend chaque jour davantage à passer du domaine des idées dans celui des faits accomplis.

Et, d'ailleurs, nous, vieux peuples européens, qui signalons des hauteurs de la philosophie, les agitations d'une société naissante, avons-nous été nous-mêmes exempts de révolutions et de tourments politiques ? Notre sang n'a-t-

il coulé sur aucun champ de bataille? Nous sommes, dit-on, devenus plus sages : nous voulons bien le croire, mais cette sagesse même nous recommande d'être justes envers autrui.

§ 98. — Mœurs générales.

La population des Provinces Argentines est généralement de mœurs douces, affables, hospitalières; elle affectionne les plaisirs du foyer domestique, spécialement la danse et la musique. Les mœurs des provinces intérieures sont simples et pures comme au temps des patriarches ; la loyauté et la franchise président à tous les engagements. Les étrangers y sont reçus avec les plus grands égards, et les passagers logés et entretenus gratuitement sur la moindre recommandation. Les femmes, surtout celles des classes élevées, sont avenantes, gracieuses, souvent plus laborieuses que les hommes; elles aiment passionnément les fleurs et les fêtes de famille.

L'ignorance et la superstition vont d'ailleurs s'effaçant de jour en jour, devant les lumières que l'instruction publique et la presse répandent aujourd'hui dans les moindres hameaux. Bien que le catholicisme soit la religion dominante de ces contrées, jamais l'intolérance n'a pu y prendre pied. Depuis un grand nombre d'années, les communions protestantes ont plusieurs temples à Buenos-Ayres et en d'autres villes.

§ 100. — Culture intellectuelle.

Elle se développe aujourd'hui avec rapidité. Les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, et surtout ceux de la littérature française, y sont lus avec avidité. Plusieurs riches familles envoient leurs enfants étudier dans les collèges de l'Europe. Du reste, le gouvernement s'efforce à propager l'instruction parmi le peuple. L'enseignement primaire et gratuit est établi par tout le territoire argentin ; des collèges et des lycées ont été fondés ou restaurés à Cordoba, à Buenos-Ayres, à Parana, etc. Outre que la Constitution reconnaît à chaque individu le droit de publier ses idées par la voix de la presse, et celui d'enseigner et d'apprendre, elle interdit de grever d'aucun impôt l'enseignement des arts et des sciences. Cordoba possède une bibliothèque riche

en livres et en manuscrits; Buenos-Ayres, de son côté, en a formé une qui s'enrichit chaque année des meilleurs ouvrages sortis des presses européennes : Byron, Chateaubriand, Victor Hugo, Thiers, Bastiat, A. Dumas y figurent à côté de Palemon Hueigo, de Capuron, de Bermejo, de Navarro Viola, etc.

Déjà même les belles rives de la Plata ont leurs poètes, leurs historiens, leurs écrivains, leurs orateurs, au premier rang desquels il faut placer les Alberdi, les Magariños, les Maeso, les Marmol, les Canet, les Frias, les Ibarry, les Victoria, les Albear, les Varelas, les Lucas, les Sarmiento, Mitre, Lamas, Berro, Echevarria, Calvo, etc. (1).

Enfin il se publie aujourd'hui, rien qu'à Buenos-Ayres, six grands journaux quotidiens, quatre en espagnol, un en français (*l'International*), et un en anglais; plus cinq journaux hebdomadaires ou tri-hebdomadaires et une revue mensuelle. Le *National Argentino* s'imprime à Parana; *El Comercio del Plata*, à Montevideo; enfin chaque province a son journal, et à Cordoba on en imprime trois.

(1) Qu'il me soit permis de consigner ici l'accueil bienveillant et cordial que j'ai reçu à Buenos-Ayres, de M. José Marmol, intéressant auteur d'*Améila* et d'une foule de belles productions poétiques, et à Parana, de M. Gutierrez, dont la lyre harmonieuse charme si délicieusement les rives de Plata.

Voici les nobles et heureuses pensées que ces deux illustrations de la jeune Amérique du sud ont bien voulu improviser sur les pages de mon album :

Parana, junio 17 1856.

« Los Franceses quisieran borrar de su diccionario la palabra *imposible* : en él de la Confederacion Argentina no existe la palabra *extranjero*. »

Les Français voudraient effacer le mot *impossible* de leur dictionnaire : dans celui de la Confédération Argentine le mot *étranger* n'existe pas.

GUTIERREZ.

« La Europa es la patria de la inteligencia. La América es la patria del carazon, donde nunca falta la hospitalidad de los afectos, y el recuerdo carinoso de la amistad. »

Buenos-Ayres, 1 agosto 1856.

L'Europe est la patrie de l'intelligence. L'Amérique est la patrie du cœur, où l'on trouve toujours l'hospitalité des sentiments et le bienveillant souvenir de l'amitié.

JOSÉ MARMOL.

§ 101. — Mœurs populaires.

L'élève du bétail ou autrement la profession de berger étant depuis des siècles l'occupation unique de la grande majorité des habitants de la campagne, il en est résulté pour ces habitants une sorte d'aversion pour tout autre travail, industriel ou agricole, réclamant plus de peine et plus d'activité. Le berger à gage trouvant à gagner facilement sa vie dans les estances, se soucie fort peu de se plier à un travail plus rude pour acquérir un luxe dont il n'aurait que faire; cela est bon pour l'habitant ou le voisin de la ville, qui éprouve le besoin d'une existence plus variée et plus luxueuse. Voilà ce qui explique pourquoi sur une population qui, en réalité, n'est pas loin de 1,500,000 âmes il se trouve à peine 10,000 cultivateurs; de là la cherté excessive de la main d'œuvre (un ouvrier agricole coûte par mois, avec le logement et la nourriture, de 60 à 80 francs). de là l'abandon des terres, les souffrances de l'agriculture, le vil prix des terres, et la nécessité d'appeler par tous les moyens l'immigration agricole.

§ 102. — Les Gauchos.

Dans l'origine la dénomination de *Gauchos* s'appliquait à une certaine classe d'individus mal famés et de mœurs perverses, provenant du mélange de la race espagnole avec les races indienne et africaine, mais aujourd'hui cette expression est généralement employée pour désigner un homme qui est né et vit dans les champs, qui manque d'instruction et dont le caractère, les idées et les habitudes, se rapprochent plus de l'homme sauvage que de l'homme civilisé. Le gaucho ou paysan sud-américain a presque toujours un bon fond, des qualités précieuses; il est d'une ignorance profonde mais hospitalier et généreux; il lui arrive plus d'une fois de tuer un taureau pour vous régaler et pour peu que vous le connaissiez tout ce qu'il possède au monde est à votre service. Tout grossier qu'il vous paraît, il a du goût pour la toilette; et s'il n'a pas à lui un poulain pour se faire une paire de bottes avec la peau, il tâchera de le voler à l'estance voisine. C'est là son faible. Il en a un autre

encore : parfois il est joueur et gros joueur, jusqu'au point de risquer en un seul coup plusieurs onces d'or.

Du reste le gaucho est perpétuellement à cheval; c'est à cheval qu'il veille à la garde des troupeaux, à cheval qu'il donne la chasse aux bêtes fauves et prend les perdrix au nœud coulant; à cheval qu'il pêche, voyage, s'enfuit ou combat; n'eût-il qu'un sceau de cuir ou de bois à remplir à un puits, il ne conçoit pas la possibilité de le faire sans un cheval. Inutile de dire que le gaucho, sa femme, ses enfants, tous les siens sont excellents cavaliers.

§ 103. — Les Ranchos.

Les *ranchos* sont les habitations ordinaires des gens de la campagne, riches ou pauvres, *estancieros* (propriétaires d'estances) ou simples gauchos.

Ces habitations ressemblent un peu à nos cabanes de bûcherons. Les murs en sont formés avec des branches entrelacées et de la terre pour remplir les interstices; quand on veut y mettre du luxe, on crépit le tout avec une terre argileuse, délayée dans de la fiente de bœuf. Les parties essentielles d'un rancho sont d'abord : une charpente en pièces de bois très-légères, fixées et consolidées par de fortes attaches de cuir, ensuite un nombre suffisant de roseaux (*cañas*) placés sur la charpente, et recouverts d'une herbe longue, fine, rampante nommée paga (paille) et dont plusieurs espèces remplacent avantageusement notre chaume. Des lanières de cuir reliaient solidement cette paille aux pièces de bois de la charpente.

Les ranchos n'ont ordinairement qu'une seule ouverture servant à la fois de porte et de fenêtre. La douceur du climat permet des'y passer de cheminée et même de fermeture. Si l'on tient pourtant à mettre une porte à son rancho, on y attache un cuir de bœuf avec des lanières de même nature, lesquelles font l'office de gonds, de serrures et de verroux.

§ 104. — Les Bolas.

Les *bolas* se composent de trois lanières de bœuf d'environ cinq pieds de long, ayant une boule de bois, de pierre ou de fer à l'une de leurs extrémités, et se tenant toutes par l'autre bout, de manière à décrire à peu près la figure d'un Y majuscule.

Tout en courant au galop, en tenant une boule à la main et faisant tournoyer les deux autres au bout des courroies autour de sa tête, le gaücho le lance à propos sur l'animal qu'il veut prendre vivant, et lui enlace si bien les jambes, qu'il tombe immédiatement.

Les gaüchos argentins se servent habilement des *bolos* à la guerre. C'est ainsi qu'en 1829 ils firent prisonnier un général en chef.

Le général Paz, étant alors à la tête des Unitaires, allait livrer bataille aux Fédéralistes, lorsqu'en examinant les positions, il tomba dans un poste avancé de l'ennemi ; comme il avait un excellent cheval, il tourna bride et le lança au galop pour se tirer de ce mauvais pas. Malheureusement ceux qui le poursuivaient, étaient des Indiens des Pampas, les meilleurs cavaliers du monde ; s'étant mis à la poursuite du général, ils l'atteignirent et le boulerent. Paz fut fait prisonnier, tandis que son armée, n'ayant plus de chef, se débandait sans combat.

§ 105. — Mœurs des Indiens.

Nous ne nous étendrons pas sur les mœurs des sauvages ; tant d'auteurs en ont parlé, qu'il nous serait difficile d'en dire quelque chose qui n'eût pas été répété plusieurs fois. Nous remarquerons seulement, en faveur des colons agricoles, que les sauvages du Chaco sont beaucoup moins à craindre que ceux du Sud. Les premiers ont, en général, les mœurs douces et sont susceptibles d'être civilisés ; s'il est des peuplades vouées à la paresse, à la rapine, et qui préfèrent mener une vie misérable dans les bois plutôt que de se livrer à la culture des terres, il en est d'autres qui sont laborieuses et qui s'occupent de travaux agricoles et de commerce. Dans les provinces de Salta et de Tucuman, un grand nombre d'Indiens viennent travailler dans les établissements où l'on extrait la moëlle de la canne à sucre.

Ceux qui ont pour demeure les Pampas sont beaucoup plus intraitables ; ils ont longtemps désolé la province de San-Luis, celle de Mendoza et de Buenos-Ayres. Mais aujourd'hui que la paix rend disponibles les forces armées de ces provinces, les Indiens ne se montrent plus ; ils commercent même avec les chrétiens et montrent les dispositions les plus pacifiques.

Néanmoins, nous pensons que l'établissement de nombreuses colonies militaires sur le Rio-Colorado pourra seul en délivrer les Pampas.

§ 106. — Guaranis.

Les Indiens Guaranis, divisés en un grand nombre de tribus, était autrefois très-répandus dans le bassin du Rio de la Plata, surtout dans Entre-Rios, Corrientes et le Paraguay, où ils se trouvent encore en grand nombre. Leur race, mêlée à la race espagnole, forme le fonds de la population paraguayaise, et leur langue, assez douce et harmonieuse, se parle encore, concurremment avec l'espagnol. Contrairement aux autres Indiens, les Guaranis ont peu de barbe; ils sont de taille médiocre, mais forts et charnus; leur teint est roux foncé; leur physionomie exprime la timidité naturelle de leur caractère et de leurs mœurs simples et douces.

Objets de la persécution des premiers colons espagnols et portugais, les Guaranis se soumirent sans murmurer au joug tutélaire des Jésuites, qui les sauvegardaient de la fureur de leurs ennemis. Plus de 150,000 néophytes s'établirent ainsi dans les réductions de l'Uruguay et du Parana, dans la province de Jujuy et les plaines du Rio de la Plata. Les *Mamelucos* ou hommes issus du mélange des Guaranis avec les Espagnols, firent dans la suite une guerre acharnée à ces malheureux Indiens, dont ils réduisirent plus de deux millions en esclavage, spécialement dans le Brésil. Aujourd'hui les Guaranis argentins jouissent des mêmes droits que le reste des citoyens.

§ 107. — Le *Boliche* ou le diable des Indiens.

En s'efforçant de répandre parmi les Indiens les doctrines du christianisme, les missionnaires sont parvenus à civiliser plusieurs peuplades. Il n'est même pas rare de voir un cacique demander une *robe noire* pour instruire sa tribu. Malheureusement, quelque peine que se donnent les missionnaires, les Indiens convertis renoncent difficilement à certains préjugés superstitieux qui faisaient le fond de leurs premières croyances. En voici une preuve toute récente et qui se résume en un fait assez curieux pour être présenté à nos lecteurs.

Les Indiens, convertis d'une peuplade du Chaco, s'étaient persuadés que le missionnaire chargé de les instruire avait un boliche ou esprit follet dans le corps. L'homme du ciel eut beau leur répéter que c'était une croyance absurde et même contraire à la foi qu'il leur annonçait; rien ne put persuader ces grands enfants, et comme ils portaient un tendre attachement à leur père spirituel, ils n'imaginèrent rien de mieux que de l'enfermer dans une grande peau de bœuf roulée en forme de sac; chacun d'eux se munissant alors d'un bâton, ils frappèrent à coups redoublés sur cette peau en poussant de grands cris pour effrayer et faire partir le boliche. Après six heures de ce fatigant et infernal exercice, ils déroulèrent le cuir de bœuf et en retirèrent le missionnaire complètement fou.

L'AVENIR DU RIO DE LA PLATA EST DANS L'IMMIGRATION ET LA COLONISATION.

§ 108.— Considérations générales.

L'émigration est l'ancre de salut des sociétés modernes, comme elle fut celle des sociétés d'autrefois. Les colonies phéniciennes, égyptiennes et grecques, ont produit dans l'ancien monde une civilisation digne de l'admiration des siècles, et les colonies des peuples modernes sont en train de réaliser sous nos yeux de non moins étonnantes merveilles. Dans les forêts solitaires, témoins des naïves amours d'Atala, de René, de Pocahontas, disait le célèbre sénateur Calvo, s'élèvent aujourd'hui de populeuses cités; sur le sol où reposent les cendres des Natchez et des Mohicans, au lieu de sauvages cris de guerre, on n'entend plus que le bruit des ateliers et les joyeux refrains des travailleurs. De florissantes campagnes, couvertes d'une immense variété de produits, des villages, des bourgs, des usines de toute espèce, des établissements agricoles ou commerciaux que l'on dirait créés par la baguette de quelque magicien, surgissent de toutes parts; les forêts s'éclaircissent, le désert recule avec ses hôtes effrayés, et les fleuves qui charriaient des crocodiles et des îles de fleurs, voient actuellement de rapides navires. Reliés déjà par les chemins de fer, le télégraphe électrique, la navigation à vapeur, et peut-être un jour par la navigation aérienne, les deux Amériques, les

deux Mondes se donneront la main pour ne plus faire, malgré les grands fleuves, les Cordillères et les océans, qu'une seule et même contrée où se déploiera le vaste bazar de l'industrie universelle.

Partout où l'homme civilisé a renversé la tente du sauvage pour élever une demeure plus commode et plus sûre, il a propagé dans sa sphère d'activité les perfectionnements obtenus par les arts, les découvertes de l'expérience, tout ce qui était de nature à augmenter son bien-être, à servir ses intérêts. Il s'est appliqué surtout à développer autour de lui l'élément du commerce, parce qu'il a compris que c'était le seul moyen d'acquérir les produits nécessaires ou utiles qu'il ne pouvait se procurer directement. Une contrée est donc prédestinée à un grand avenir lorsqu'elle a le bonheur de posséder de nombreux éléments de colonisation : des fleuves navigables, un sol et un climat favorables aux plus riches produits agricoles, et une situation avantageuse sur la carte du monde. Or, tel est précisément le lot des provinces de la Plata.

Nous qui avons eu l'avantage d'habiter ces régions si généreusement dotées de la nature, qui avons vu, en outre, de quel admirable esprit de progrès, de quelle émulation pour le bien public, sont animés aujourd'hui les gouvernements et leurs populations, nous ne craignons pas de le dire, si la paix continue à régner sur les deux bords de la Plata (ce dont la sagesse des gouvernants, comme celle des institutions ne nous permet pas de douter), dix années ne s'écouleront pas sans que les provinces Argentines aient totalement changé de face. Avant dix ans, l'émigration européenne aura comblé les plus grands vides de leurs déserts; les innombrables mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de sel que renferme le flanc oriental des Cordillères, auront versé des milliards dans le pays; les fleuves de ses plus hautes vallées seront parcourus par la vapeur, on verra ses plaines sillonnées par des chemins de fer, et ses pampas occupées par des colonies militaires qui repousseront pour jamais la barbarie au-delà du Rio Negro; l'industrie aura multiplié les manufactures et les machines, le commerce créé d'immenses capitaux, les arts et les sciences popularisé leurs merveilles. Il est peut-être des hommes qui placeront nos assertions au rang des songes et des utopies. Cette réfutation est commode, mais elle n'est pas décisive, car

c'est précisément la même qu'on adressait autrefois à ceux qui présageaient la grandeur future de l'Amérique du Nord. D'ailleurs il y a cinq ans tout à l'heure, que la Confédération Argentine n'en est plus à formuler de simples vœux pour sa prospérité intellectuelle et matérielle ; elle a réalisé des réformes importantes et dont l'heureux résultat n'est plus un problème pour personne. La libre navigation des fleuves, la nouvelle organisation de la douane, l'omnipotence d'une haute cour de justice pour terminer pacifiquement les différends de province à province, la nouvelle constitution elle-même qui harmonie avec tant de bonheur l'intérêt général du pays avec les intérêts provinciaux, sont autant de preuves positives, incontestables, en faveur d'une organisation meilleure qui interdit le retour aux erreurs du passé, en ouvrant une large voie aux améliorations de l'avenir.

Au moment même où nous traçons ces lignes, de nouveaux faits viennent les confirmer. Le président de la Confédération, après les désordres momentanés qui ont dernièrement troublé la capitale de la province de Santa-Fé, dont le gouvernement a été confié au digne et honorable général Lopez, vient de passer avec une compagnie un traité pour établir un service de bateaux à vapeur sur le Rio Salado et le Rio Dulce. Cette entreprise nouvelle est d'une immense importance : le concessionnaire, M. Rams, négociant de Buenos-Ayres, est l'un des hommes qui ont fait et font le plus pour l'organisation du pays. Des lettres que nous avons sous les yeux nous apprennent que la situation commerciale du Rosario est des plus prospères que l'on puisse s'imaginer ; le commerce y prend un développement extraordinaire. Les mêmes lettres et les journaux sud-américains nous donnent aussi la nouvelle qu'à l'époque du passage des derniers colons agricoles, expédiés par M. Vandereest, le gouvernement argentin a fait remettre, comme encouragement volontaire à l'immigration, une somme de 10,000 fr.

Buenos-Ayres, pour sa part, ne reste pas en arrière de ce mouvement civilisateur qui se révèle en ce moment au sein des provinces argentines : elle s'enrichit à cette heure d'une douane magnifique ; achève le beau marché de la place des Arts et le grand dôme de fer du théâtre de Colomb ; illumine avec le gaz ses rues, ses maisons et ses bazars. En même

temps, son chemin de fer s'avance avec rapidité ; déjà la station del Parque a été livrée au public ; en janvier prochain, la voie sera ouverte jusqu'à Flores ; un décret du gouvernement provincial, à la date du 3 juin dernier, ordonne le tracé d'une ville nouvelle, à l'embouchure du Rio-Salado, et d'une réserve de 4 lieues carrées ; cette cité, qui portera le nom de *Villa-Casteli*, est en quelque sorte un commencement d'exécution du grandiose système de colonisation proposé à la tribune du sénat par l'éloquent orateur Calvo. On sait d'autre part que le traité pour l'établissement du chemin de fer du Rosario à Cordoba, tracé par l'ingénieur anglais sir Allan Campbell, a été signé à Londres par sir Vheebright ; les souscriptions dans la Confédération, s'élèvent déjà à plus d'un million de duros (piastres), à ces faits remarquables joignons la formation d'une légion agricole pour défendre les départements du sud des agressions des Indiens ; la construction d'un môle de 85 mètres en beau bois du Paraguay, le pavage d'une grande partie de la ville, la fondation de quinze villages dans la campagne et de trois ports sur l'Atlantique pour faciliter le commerce d'importation et d'exportation. Il n'y a aucun lieu de s'étonner après cela de l'accroissement énorme de la valeur des terrains dans la province de Buenos-Ayres ; la lieue carrée s'est rapidement élevée de 10,000 à 75,000 francs ; des biens fonds, naguère d'une valeur de 6,000 francs, se payent aujourd'hui 80,000, et une cuadre de terrain (85 mètres qui valait il y a six ans, dans Buenos-Ayres, de 4 à 5,000 fr., en vaut aujourd'hui 100,000.

Si nous rapportons nos regards sur les autres provinces, nous y voyons le même spectacle de ville qui s'embellissent d'édifices publics, de nouveaux marchés, de rues nouvelles, de places commodes, de chemins pavés, de promenades plantées de beaux arbres ; partout l'esprit national, longtemps comprimé par le fléau de la guerre civile, se réveille avec cette ardeur juvénile, avec cet enthousiasme poétique à qui rien ne paraît impossible et qui est le caractère spécial de la race espagnole.

Parana, Santa-Fé, Corrientes, en un mot, toutes les capitales des provinces confédérées se sont éprises en ce moment d'une noble et patriotique émulation pour mettre à profit les gisements de leurs montagnes, les eaux de leurs fleuves, les richesses naturelles de leur sol. Toutes poursuivent,

selon leurs moyens, la réalisation d'une même idée, qui est de fonder la prospérité générale par le commerce et par la colonisation. Elles sont persuadées, avec raison, que le commerce ira les trouver, quand ils auront des marchés accessibles pour lui offrir leurs riches produits; quant à la colonisation, elles n'ignorent pas que le grand courant de l'émigration transatlantique se poursuit avec une activité qui fait également honneur aux gouvernements de l'Europe qui les secondent de leur mieux, et à l'intelligence des classes pauvres. Les émigrants agricoles, industriels, artistes et autres, qui ont le bon esprit et le pouvoir d'aller chercher au-delà des mers une position plus fortunée, s'élève à un effectif annuel de plus de *cinq cent mille* individus.

Jusqu'ici le gros des masses émigrantes a pris la direction de l'Amérique du Nord, mais tout semble annoncer que les rives de la Plata ne tarderont pas d'attirer à elles le grand courant des émigrants agricoles. S'il faut en croire le *Journal du Havre* (février 1856), l'immigration nord-américaine subirait depuis deux années une diminution considérable, et qui serait d'environ 6,000 individus pour le mois de janvier de la présente année (1856); quoi qu'il en soit, l'affluence des émigrants dans les Provinces Argentines devient de plus en plus considérable. Montevideo, Buenos-Ayres, Parana, le Rosario, Goya, Corrientes, Gualeguaychu, Corcorhie, augmentent annuellement leur population d'un grand nombre de familles ou d'individus venant d'Europe. Pour ce qui est de la colonisation agricole, bien qu'elle réclame de la part des Provinces et des Concessionnaires d'indispensables avances en produits et argent, elle n'en fait pas moins de rapides progrès. On en jugera par les détails qui suivent, et qui sont tous puisés à de bonnes sources.

Le 29 janvier 1853, le docteur François Brougues, propriétaire à Caixon, département des Hautes-Pyrénées a obtenu du gouverneur de Corrientes, don Juan Pujol, la concession de terrains suffisants pour l'établissement (dans l'espace de dix années) de mille familles agricoles. Ces terrains, appartenant à l'état de Corrientes, sont situés sur les rives du Parana et de l'Uruguay, dans les anciennes missions des Jésuites. Ces terres sont les meilleures et les plus fertiles de la province. M. Brougues a déjà effectué plusieurs envois de colons, presque tous Basques ou Béarnais. L'entreprise est en pleine voie de prospérité.

Dans le courant de la même année, un traité analogue a été conclu entre le gouvernement de Santa-Fé et don Aaron Castellanos, pour la concession d'un vaste terrain situé entre les Rios Parana et Salado, distants seulement de quelques lieues de la capitale, entourés de forêts magnifiques, et excellents pour l'agriculture comme pour l'élevé des bestiaux.

Les colons envoyés de Dunkerque par M. Vanderest, et ceux qui ont été expédiés d'Anvers par MM. Becket Herzog, de Bâle, ont déjà commencé le défrichement des terres. M. Castellanos a également reçu du Gouvernement national l'autorisation distincte pour traiter de l'immigration sur une vaste échelle, et dans quelque province de la Confédération que ce soit. D'après cette autorisation, un contrat a été signé à Paris le 4 décembre 1855, avec MM. de Montfort père et fils, pour établir dans le Chaco Argentin 60,000 colons.

La maison Beck et Herzog, de Bâle (Suisse), vient aussi d'obtenir par des traités spéciaux deux magnifiques concessions de terrain à coloniser, dans la province de Santa-Fé.

Une société qui a pour agents officiels à Paris MM. Châteauneuf jeune et Soubry (8, boul. Montmartre) a déjà dirigé de nombreux convois d'émigrants sur les fertiles et salubres districts de Buenos-Ayres, et expédie tous les mois un navire pour cette destination, offrant aux émigrants cultivateurs de grands avantages appuyés sur des concessions de terres que leur fait le gouvernement de cet Etat.

On voit donc que les gouvernements du Rio de la Plata n'omettent rien pour favoriser le transvasement du surcroît de la population européenne dans les belles, mais désertes campagnes de leurs provinces.

Au reste, ce ne sont pas seulement les autorités constituées et la voix de la presse sud-américaine qui appuient de tous leurs efforts la réalisation d'un vaste plan de colonisation agricole, la population toute entière favorise l'exécution de ce projet par des manifestations non-équivoques. Nous avons été témoin nous-même des témoignages de fraternelle sympathie qui ont été prodigués à un convoi de 200 familles, destiné aux colonies de M. Castellanos. A leur arrivée à Buenos-Ayres, ces braves gens se sont vus l'objet d'une véritable ovation. Par un accueil plein de franchise et d'aménité, tout à fait dans les mœurs américaines, on semblait vouloir effacer dans l'esprit des nouveaux venus les

derniers regrets que pouvait nourrir encore le souvenir de la vieille patrie. Il faudrait assurément citer le nom de chaque habitant de la ville si l'on voulait mentionner tous les actes de généreuse hospitalité qui ont signalé cette belle journée; nous nous contenterons de répéter dans cet ouvrage celui de M. Rams, citoyen de Buenos-Ayres, lequel faisant un noble usage de sa position fortunée, a fait distribuer aux colons des cigares, des gâteaux, des rafraîchissements de toute espèce.

Il est juste de faire observer que les qualités morales de ces émigrants sont jusqu'à ce jour dignes d'éloges, ce qui n'étonnera pas quand on saura que la plupart ont été fournis par la maison Beck, Herzog et Compagnie, dont les antécédents sont si honorablement connus. Tous ces colons se montrent pleins d'ardeur pour le travail, et paraissent décidés à lui demander cette aisance suffisante qu'il ne refuse jamais à ceux qui à une bonne conduite savent associer une constante activité. A l'heure qu'il est, ils ont commencé les terres qui leur ont été concédées, et tout semble promettre que sous quelques mois ils recueilleront avec abondance les premiers fruits de leurs labeurs.

Pour compléter ces détails, dont nous garantissons l'exactitude, nous ajouterons que M. Sommer, représentant du gouvernement de Berne auprès de celui de Santa-Fé, vient de se rendre dans la colonie Castellanos, afin de l'étudier dans tous ses rapports, et, s'il y a lieu, provoquer dans la province de Santa-Fé un envoi de dix mille colons.

Il est donc manifeste que la question de la colonisation du Rio de la Plata ne se résume plus dans de superbes projets; elle a pour elle l'autorité des faits accomplis et bien capables d'impressionner le positivisme incrédule de notre vieux continent.

Nous finissons en le répétant avec la plus sincère conviction: une grande voie de bien-être, une voie longtemps inespérée, vient de s'ouvrir pour les classes laborieuses qui encombre le sol de l'Europe, et qui, en y entretenant la plaie du paupérisme, effrayent les gouvernements et affligent les gouvernés. Espérons que le bon sens des populations souffrantes, et, au besoin, le seul instinct de l'intérêt, leur feront voir de plus en plus, dans la colonisation dont nous venons de leur tracer une esquisse fidèle, une planche providentielle de salut.

Am. 4

Lyss

L.B.

naio

Of 180-

Ornakin 18/2/96

R. Benjamin Constant

Sr Luis.

EV.

~~320~~, 320,

055138

